This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

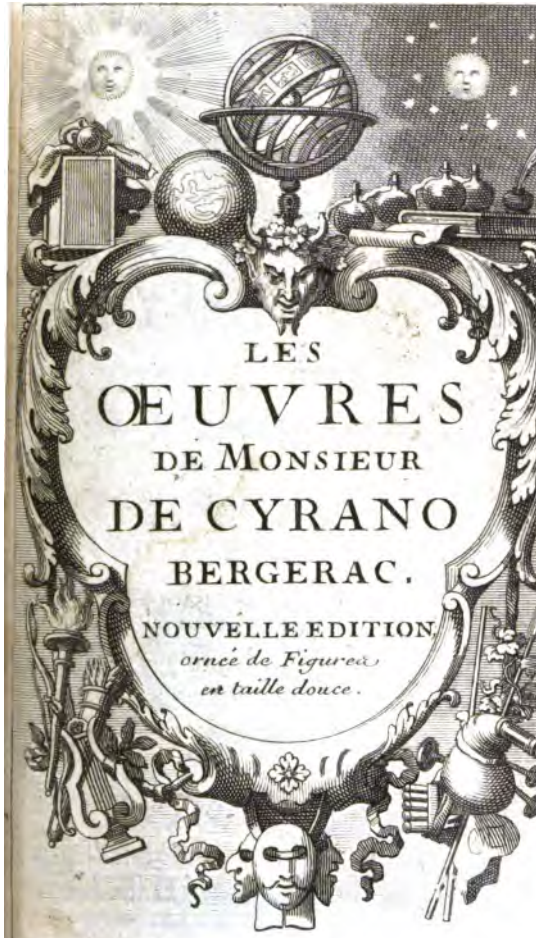
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

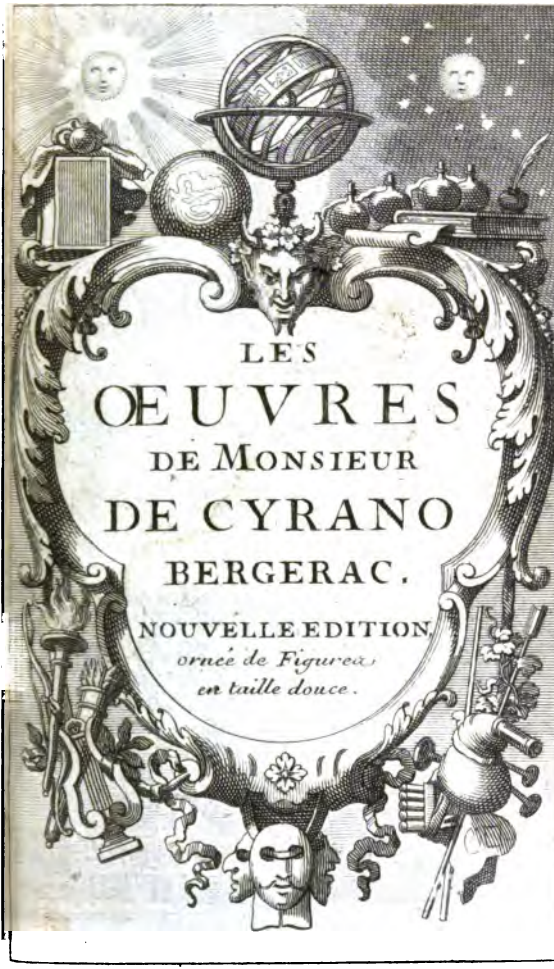
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

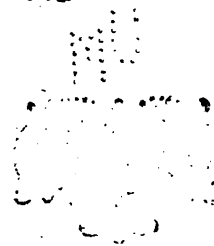
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817


LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.
NOUVELLE EDITION
ornée de Figures
en taille douce.


LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.
NOUVELLE EDITION,
ornée de Figures
en taille douce.

8418
e997
1709
v.2



8487
1724
v. 2

HISTOIRE COMIQUE DES ETAT ET EMPIRE DE LA LUNE.

LA Lune étoit en ſon plein, le Ciel étoit découvert, & neuf heures du ſoir étoient ſonnées, lorſque revenant de Clamard prés Paris (où Monſieur de Guigy le fils, qui en eſt Seigneur, nous avoit regalez pluſieurs de mes amis & moy,) les diverſes penſées que nous donna cette boule de ſafran, nous défrayerent ſur le chemin : de ſorte que les yeux noyez dans ce grand Aſtre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du Ciel ; tantôt un autre aſſûroit que c'étoit la platine où Diane dreſſe les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvoit bien

être le Soleil lui-même, qui s'étant au soir dépoüillé de ses rayons, regardoit par un trou ce qu'on faisoit au Monde quand il n'y étoit pas. Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes entousiasmes aux vôtres, je croi, sans m'amuser aux imaginations pointuës dont vous chatoüillez le temps pour le faire marcher plus vîte, que la Lune est un Monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de Lune. Quelques-uns de la compagnie me regalerent d'un grand éclat de rire. Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la Lune de quelque autre, qui soûtient que ce globe-ci est un Monde. Mais j'eus beau leur alleguer que plusieurs grands hommes avoient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse blaisoit à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondement chez moi, que pendant tout le reste du chemin je demeurai gros de mille définitions de Lune, dont je ne pouvois accoucher: de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnemens presque serieux, il s'en falloit peu que je n'y déferasse déja; quand le miracle, ou l'accident, la Providence, la Fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimere, ou folie, si l'on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Etant arrivé chez moi, je montai dans mon Cabinet,

où je trouvai ſur la table un livre ouvert, que je n'y avois point mis. C'étoit celui de Cardan; & quoique je n'euſſe pas deſſein d'y lire, je tombai de la vûë, comme par force ſur une hiſtoire de ce Philoſophe, qui dit, qu'étudiant un ſoir à la chandelle, il apperçut entrer au travers des portes fermées, deux grands Vieillards, leſquels aprés beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étoient habitans de la Lune, & en même temps diſparurent. Je demeurai ſi ſurpris, tant de voir un livre qui s'étoit apporté là tout ſeul, que de l'endroit où il s'étoit rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînure d'incidens, pour une inſpiration de faire connoître aux hommes que la Lune eſt un Monde. Quoy, diſois-je en moi-même, aprés avoir tout aujourd'hui parlé d'une choſe, un livre, qui peut-être eſt le ſeul au monde où cette matiere ſe traite ſi particulierement, voler de ma bibliotheque ſur ma table; devenir capable de raiſon, pour s'ouvrir juſtement à l'endroit d'une avanture ſi merveilleuſe; entraîner mes yeux deſſus, comme par force, & fournir enſuite à ma fantaiſie les reflexions, & à ma volonté les deſſeins que je fais! Sans doute, continuois-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, ſont-ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, & qui l'ont ouvert ſur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont fait à Cardan. Mais, ajoûtois-je,

je ne ſçaurois m'éclaircir de ce doute, ſi je ne monte juſques-là. Et pourquoi non? me répondois-je auſſi-toſt. Promethée fut bien autrefois au Ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? & ai-je lieu de n'en pas eſperer un ſuccés auſſi favorable?

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accés de fiévre chaude, ſucceda l'eſperance de faire réüſſir un ſi beau voyage: de ſorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maiſon de campagne aſſez écartée, où aprés avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnez à mon ſujet, voici comme je donnai au Ciel.

J'avois attaché tout autour de moy quantité de fioles pleines de roſée, ſur leſquelles le Soleil dardoit ſes rayons ſi violemment, que la chaleur qui les attiroit, comme elle fait les plus groſſes nuées, m'éleva ſi haut, qu'enfin je me trouvai au deſſus de la moyenne region. Mais comme cette attraction me faiſoit monter avec tant de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendois, elle me paroiſſoit plus éloignée qu'à mon départ, je caſſai pluſieurs de mes fioles, juſqu'à ce que je ſentis que ma peſanteur ſurmontoit l'attraction, & que je redeſcendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fauſſe, car j'y retombai quelque temps aprés; & à compter de l'heure que j'en étois parti, il devoit eſtre minuit. Cependant je reconnus que

le Soleil étoit alors au plus haut de l'horiſon, & qu'il étoit là midy. Je vous laiſſe à penſer combien je fus étonné. Certes, je le fus de ſi bonne ſorte, que ne ſçachant à quoy attribuer ce miracle, j'eus l'inſolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardieſſe, Dieu avoit encore une fois recloüé le Soleil aux Cieux, afin d'éclairer une ſi genereuſe entrepriſe. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connoître le païs où j'étois, veu qu'il me ſembloit qu'étant monté droit, je devois eſtre deſcendu au même lieu d'où j'étois parti. Equipé pourtant comme j'étois, je m'acheminai vers une eſpece de chaumiere, où j'apperçus de la fumée; & j'en étois à peine à une portée de piſtolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nuds. Ils parurent fort ſurpris de ma rencontre; car j'étois le premier, à ce que je penſe, qu'ils euſſent jamais vû habillé de bouteilles. Et pour renverſer encore toutes les interpretations qu'ils auroient pû donner à cet équipage, ils voyoient qu'en marchant je ne touchois preſque point à la terre: Auſſi ne ſçavoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de Midy me ſoulevoit avec ma roſée; & que ſans que mes fioles n'étoient plus en aſſez grand nombre, j'euſſe été poſſible à leur vûë enlevé dans les airs. Je les voulus aborder: mais comme ſi la frayeur les eût changez en oiſeaux, un moment les vit perdre dans la foreſt pro-

chaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes ſans doute avoient trahi le cœur. Je lui demandai avec bien de la peine, (car j'étois tout eſſoufflé) combien l'on comptoit de là à Paris, & depuis quand en France le monde alloit tout nud, & pourquoi ils me fuyoient avec tant d'épouvante? Cet homme à qui je parlois, étoit un vieillard olivâtre, qui d'abord ſe jetta à mes genoux; & joignant les mains en haut derriere la teſte, ouvrit la bouche, & ferma les yeux. Il marmotta long-temps entre ſes dents, mais je ne diſcernai point qu'il articulât rien: de façon que je pris ſon langage pour le gazoüillement enroüé d'un muet.

A quelque temps de là je vis arriver une compagnie de ſoldats tambour-battant, & j'en remarquai deux ſe ſeparer du gros pour me reconnoître. Quand ils furent aſſez proches pour être entendus, je leur demandai où j'étois. Vous eſtes en France, me répondirent-ils: mais quel diable vous a mis en cet état? & d'où vient que nous ne vous connoiſſons point? Eſt-ce que les vaiſſeaux ſont arrivez? En allez-vous donner avis à Monſieur le Gouverneur? & pourquoi avez-vous diviſé votre eau de vie en tant de bouteilles? A tout cela je leur repartis, que le Diable ne m'avoit point mis en cet état; qu'ils ne me connoiſſoient pas, à cauſe qu'ils ne pouvoient pas connoiſtre tous les hommes; que je ne ſçavois point que la Seine portât de navires à Paris: que je n'avois point

d'avis à donner à Monſieur le Maréchal de l'Hoſpital, & que je n'étois point chargé d'eau de vie. Oh, oh, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gaillard! Monſieur le Gouverneur vous connoîtra bien, lui. Ils me menerent vers leur gros, où j'appris que j'étois veritablement en France, mais en la Nouvelle: de ſorte qu'à quelque temps de là je fus preſenté au Vice-Roi, qui me demanda mon païs, mon nom, & ma qualité; & aprés que je l'eus ſatisfait, lui contant l'agreable ſuccés de mon voyage, ſoit qu'il le crût, ſoit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans ſon appartement. Mon bonheur fut grand, de rencontrer un homme capable de hautes opinions, & qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il falloit que la Terre eût tourné pendant mon élevation; puis qu'ayant commencé de monter à deux lieuës de Paris, j'étois tombé par une ligne quaſi perpendiculaire en Canada.

Le ſoir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, & me dit: Je ne ſerois pas venu interrompre votre repos, ſi je n'avois crû qu'une perſonne qui a pû trouver le ſecret de faire tant de chemin en un demi jour, n'ait pas eu auſſi celui de ne ſe point laſſer. Mais vous ne ſçavez pas, ajoûta-t-il, la plaiſante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Peres? Ils veulent abſolument que vous ſoyez Magicien; & la plus grande grace que vous puiſſiez obtenir d'eux, eſt de ne

paſſer que pour impoſteur. Et en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre, eſt un paradoxe aſſez délicat; & pour moi, je vous dirai franchement, que ce qui fait que je ne ſuis pas de votre opinion, c'eſt qu'encore qu'hier vous ſoyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, ſans que la Terre ait tourné: Car le Soleil vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puiſque ſelon Ptolomée, & les Philoſophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la Terre? Et puis, quelle grande vrai-ſemblance avez-vous, pour vous figurer que le Soleil ſoit immobile, quand nous le voyons marcher? & quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la ſentons ferme deſſous nous? Monſieur, lui repliquai-je, voici les raiſons à peu prés qui nous obligent à le préjuger. Premiérement, il eſt du ſens commun, de croire que le Soleil a pris place au centre de l'Univers, puiſque tous les corps qui ſont dans la Nature, ont beſoin de ce feu radical; qu'il habite au cœur du Royaume, pour eſtre en état de ſatisfaire promptement à la neceſſité de chaque partie; & que la cauſe des generations ſoit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également, & plus aiſément: de même que la ſage Nature a placé les parties genitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu

de leur fruit: & de même que l'oignon conſerve à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le precieux germe, où dix millions d'autres ont à puiſer leur eſſence: car cette pomme eſt un petit Univers à ſoi-même, dont le pepin plus chaud que les autres parties, eſt le ſoleil, qui répand autour de ſoi la chaleur conſervatrice de ſon globe: & ce germe, dans cette opinion, eſt le petit ſoleil de ce petit monde, qui réchauffe & nourrit le ſel vegetatif de cette petite maſſe. Cela donc ſuppoſé, je dis que la Terre ayant beſoin de la lumiere, de la chaleur, & de l'influence de ce grand feu, elle ſe tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ſes parties cette vertu qui la conſerve. Car il ſeroit auſſi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tourne autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une Alloüette rôtie, qu'on a pour la cuire tourné la cheminée à l'entour. Autrement, ſi c'étoit au Soleil à faire cette corvée, il ſembleroit que la medecine eût beſoin du malade; que le fort dût plier ſous le foible, le grand ſervir au petit; & qu'au lieu qu'un vaiſſeau cingle le long des côtes d'une province, la province tourneroit autour du vaiſſeau. Que ſi vous avez peine à comprendre comment une maſſe ſi lourde ſe peut mouvoir; dites-moi, je vous prie, les aſtres & les cieux que vous faites ſi ſolides, ſont-ils plus legers? Encore eſt-il plus aiſé à nous qui ſommes

assurez de la rondeur de la Terre, de conclure son mouvement par sa figure : mais pourquoi supposer le Ciel rond, puisque vous ne le pouvez sçavoir, & que de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir ? Je ne vous reproche point vos excentriques, ni vos épicicles, que vous ne sçauriez expliquer que tres-confusément, & dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous estes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences, qui rémuent & gouvernent vos globes. Mais moi, sans interrompre le repos du souverain Etre, qui sans doute a creé la Nature toute parfaite, & de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre ; je dis que les rayons du Soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe en le frappant de la main ; ou de même que les fumées qui s'évaporent continuellement de son sein du côté que le Soleil la regarde, repercutées par le froid de la moyenne region, rejailliſſent dessus, & de necessité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainsi piroueter.

L'explication des deux autres mouvemens est encore embroüillée. Considerez un peu, je vous prie.... A ces mots, le Viceroi m'interrompit. J'aime mieux,

dit-il, vous diſpenſer de cette peine (auſſi-bien ay-je lu ſur ce ſujet quelques Livres de Gaſſendi;) mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Peres, qui ſoutenoit votre opinion. En effet, diſoit-il, je m'imagine que la Terre tourne, non point pour les raiſons qu'allegue Copernic, mais parce que le feu d'Enfer étant enclos au centre de la Terre, les damnez qui veulent fuir l'ardeur de ſa flâme, graviſſent, pour s'en éloigner, contre la voûte, & font ainſi tourner la Terre, comme un chien fait tourner une roüe, lors qu'il court enfermé dedans.

Nous loüâmes quelque temps cette penſée, comme un pur effet du zele de ce bon Pere: & enfin, le Vice-Roy me dit qu'il s'étonnoit fort, vû que le ſyſtême de Ptolomée étoit ſi peu probable, qu'il eût été ſi generalement reçu. Monſieur, luy répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les ſens, ſe ſont laiſſé perſuader à leurs yeux; & de même que celuy dont le vaiſſeau vogue terre à terre, croit demeurer immobile, & que le rivage chemine; ainſi les hommes tournant avec la Terre autour du Ciel, ont crû que c'étoit le Ciel luy-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil inſupportable des humains, qui ſe perſuadent que la Nature n'a été faite que pour eux: comme s'il étoit vray-ſemblable que le Soleil, un grand corps quatre cens trente-quatre

fois plus vaſte que la Terre, n'eût été allumé que pour meurir ſes neffles, & pommer ſes chous. Quant à moy, bien loin de conſentir à leur inſolence, je croy que les Planettes ſont des Mondes autour du Soleil, & que les Etoiles fixes ſont auſſi des Soleils qui ont des Planettes autour d'eux, c'eſt à dire, des Mondes que nous ne voyons pas d'icy, à cauſe de leur petiteſſe; & parce que leur lumiere empruntée ne ſçauroit venir juſqu'à nous: Car comment en bonne foy, s'imaginer que ces globes ſi ſpacieux ne ſoient que de grandes campagnes deſertes, & que le nôtre, à cauſe que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits ſuperbes? Quoy, parce que le Soleil compaſſe nos jours & nos années, eſt-ce à dire pour cela qu'il n'ait été conſtruit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, ſi ce Dieu viſible éclaire l'homme, c'eſt par accident, comme le flambeau du Roy éclaire par accident un Crocheteur qui paſſe dans la ruë. Mais, me dit-il, ſi, comme vous aſſurez, les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, on pourroit conclure de là, que le Monde ſeroit infini, puis qu'il eſt vray-ſemblable que les Peuples de ce Monde qui ſont autour d'une Etoile fixe, que vous prenez pour un Soleil, découvrent encore au deſſus d'eux d'autres Etoiles fixes, que nous ne ſçaurions appercevoir d'icy, & qu'il en va de cette ſorte à l'infini.

N'en doutez point, luy repliquay-je,

Comme Dieu a pû faire l'ame immortelle, il a pû faire le Monde infini, s'il eſt vray que l'Eternité n'eſt rien autre choſe qu'une durée ſans bornes, & l'infini une étenduë ſans limites. Et puis, Dieu ſeroit fini luy-même, ſuppoſé que le Monde ne fût pas infini, puis qu'il ne pourroit pas être où il n'y auroit rien, & qu'il ne pourroit accroître la grandeur du Monde, qu'il n'ajoutât quelque choſe à ſa propre étenduë, commençant d'être où il n'étoit pas auparavant. Il faut donc croire, que comme nous voyons d'icy Saturne & Jupiter, ſi nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de Mondes que nous n'appercevons pas, & que l'Univers eſt à l'infini conſtruit de cette ſorte. Ma foy, me repliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne ſçaurois du tout comprendre cet infini. Et dites-moy, luy repartis-je, comprenez-vous le rien qui eſt au de-là? Point du tout. Car quand vous ſongez à ce neant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent, ou comme de l'air; & cela, c'eſt quelque choſe: mais l'infini, ſi vous ne le comprenez en general, vous le concevez au moins par parties, puis qu'il n'eſt pas difficile de ſe figurer au de-là de ce que nous voyons de terre & d'air, d'autre air, & d'autre terre. Or l'infini n'eſt rien qu'une tiſſure ſans bornes de tout cela. Que ſi vous me demandez de quelle façon ces Mondes ont été faits, vû que la ſainte Ecriture parle ſeulement

d'un que Dieu créa, je réponds que je ne diſpute plus : car ſi vous voulez m'obliger à vous rendre raiſon de ce que me fournit mon imagination, c'eſt m'ôter la parole, & m'obliger de vous confeſſer que mon raiſonnement le cedera toûjours en ces ſortes de choſes à la foy. Il me dit qu'à la verité ſa demande étoit blâmable, mais que je repriſſe mon idée. De ſorte, ajoûtay-je, que tous ces autres Mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne croit qu'imparfaitement, ne ſont rien que l'écume des Soleils qui ſe purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils ſubſiſter, s'ils n'étoient attachez à quelque matiere qui les nourrit? Or de même que le feu pouſſe loin de ſoy la cendre dont il eſt étouffé; de même que l'or dans le creuſet ſe détache en s'affinant du marcaſſite qui affoiblit ſon carat, & de même encore que notre cœur ſe dégage par le vomiſſement, des humeurs indigeſtes qui l'attaquent; ainſi ces Soleils dégorgent tous les jours, & ſe purgent des reſtes de la matiere qui noüoit leur feu : mais lors qu'ils auront tout à fait conſommé cette matiere qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne ſe répandent de tous côtez, pour chercher une autre pâture, & qu'ils ne s'attachent à tous les Mondes qu'ils auront conſtruits autrefois, à ceux particuliérement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux rebroüillans tous les corps, les rechàſſeront pêle-mêle de toutes parts comme auparа-

vant; & s'étant peu à peu purifiez, ils commenceront de ſervir de Soleils à d'autres petits Mondes qu'ils engendreront, en les pouſſant hors de leurs Spheres: Et c'eſt ce qui a fait ſans doute prédire aux Pytagoriciens, l'embraſement univerſel. Cecy n'eſt pas une imagination ridicule, la Nouvelle France où nous ſommes en produit un exemple bien convaincant. Ce vaſte Continent de l'Amérique eſt une moitié de la Terre, laquelle en dépit de nos Prédeceſſeurs, qui avoient mille fois cinglé l'Ocean, n'avoit point encore été découverte: auſſi n'y étoit-elle pas encore, non plus que beaucoup d'iſles, de peninſules, & de montagnes, qui ſe ſont ſoulevez ſur le globe, quand les roüillures du Soleil qui ſe nettoyoit, ont été pouſſées aſſez loin, & condenſées en pelotons aſſez peſans pour être attirez par le centre de notre Monde, poſſible peu aprés en particules menuës, poſſible peut-être auſſi tout à coup en une maſſe. Cela n'eſt pas ſi déraiſonnable, que ſaint Auguſtin ne l'eût applaudi, ſi la découverte de ce Pays eût été faite de ſon âge: puis que ce grand Perſonnage, dont le genie étoit fort éclairé, aſſure que de ſon temps la Terre étoit plate comme un four, & qu'elle nageoit ſur l'eau comme la moitié d'une orange coupée: mais ſi j'ay jamais l'honneur de vous voir en France, je vous feray obſerver par une lunette excellente, que certaines obſcuritez, qui d'icy paroiſſent des taches, ſont des Mondes qui ſe conſtruiſent.

Mes yeux qui ſe fermoient en achevant ce diſcours, obligerent le Vice-roy de ſortir. Nous eûmes le lendemain, & les jours ſuivans, des entretiens de pareille nature: mais comme quelque temps aprés l'embarras des affaires de la Province accrocha notre Philoſophe, je retombay de plus belle au deſſein de monter à la Lune.

Je m'en allois, dés qu'elle étoit levée, révant parmy les bois à la conduite & à la réuſſite de mon entrepriſe; & enfin une veille de ſaint Jean, qu'on tenoit conſeil dans le Fort pour déterminer ſi l'on donneroit ſecours aux Sauvages du Pays contre les Iroquois, je m'en allay tout ſeul derriere notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voicy ce que j'executay. J'avois fait une machine, que je m'imaginois capable de m'élever autant que je voudrois; en ſorte que rien de tout ce que j'y croyois neceſſaire n'y manquant, je m'aſſis dedans, & me précipitay en l'air du haut d'une roche: mais parce que je n'avois pas bien pris mes meſures, je culbutay rudement dans la vallée. Tout froiſſé neanmoins que j'étois, je m'en retournay à ma chambre, ſans perdre courage, & je pris de la moüelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étois tout meurtri depuis la tête juſqu'aux pieds; & aprés m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'eſſence cordiale, je m'en retournay chercher ma machine; mais je ne la trouvay point, car des ſoldats qu'on avoit envoyez dans la foreſt couper du

bois

bois pour faire le feu de la ſaint Jean, l'ayant rencontrée par hazard, l'avoient apportée au Fort, où aprés pluſieurs explications de ce que ce pouvoit être; quand on eut découvert l'invention du reſſort, quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fuſées volantes, d'autant que leur rapidité les ayant enlevées bien-haut, & le reſſort agitant ſes grandes aîles, il n'y auroit perſonne qui ne prît cette machine pour un Dragon de feu. Je la cherchay long-temps cependant, mais enfin je la trouvay au milieu de la Place de Kebec, comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un ſi grand peril, me tranſporta tellement, que je courus ſaiſir le bras du ſoldat qui y allumoit le feu, je luy arrachay ſa méche & me jettay tout furieux dans ma machine pour briſer l'artifice dont elle étoit environnée; mais j'arrivay trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voila enlevé dans la nuë. L'horreur dont je fus conſterné ne renverſa point tellement les facultez de mon ame, que je ne me ſois ſouvenu depuis, de tout ce qui m'arriva en cet inſtant. Car dés que la flâme eut devoré un rang de fuſées, qu'on avoit diſpoſées ſix à ſix, par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demie douzaine, un autre étage s'embraſoit, puis un autre; en ſorte que le ſalpêtre prenant feu, éloignoit le peril en le croiſſant. La matiere toutefois étant uſée, fit que l'artifice manqua; &

lors que je ne songeois plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élevation continuée ; & ma machine prenant congé de moy, je la vis tomber vers la Terre. Cette avanture extraordinaire me gonfla le cœur d'une joye si peu commune, que ravi de me voir délivré du danger assuré, j'eus l'imprudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchois des yeux & de la pensée, ce qui en pouvoit être la cause, j'apperçus ma chair boursouflée, & grasse encore de la moüelle dont je m'étois enduit à cause des meurtrissures de mon trébuchement. Je connus qu'étant alors en décours, & la Lune pendant ce quartier ayant accoûtumé de sucer la moüelle des animaux, elle buvoit celle dont je m'étois enduit, avec d'autant plus de force, que son globe étoit plus proche de moy, & que l'interposition des nuées n'en affoiblissoit point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ay fait depuis, beaucoup plus de trois quarts du chemin qui separe la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup cheoir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon ; encore ne m'en fûs-je pas apperçû, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la verité, que je ne retombois pas vers notre Monde ; car encore que je me trouvasse entre deux Lunes, & que je remarquasse fort bien que je m'é-

loignois de l'une à meſure que je m'approchois de l'autre, j'étois aſſuré que la plus grande étoit notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les refractions éloignées du Soleil venant à confondre la diverſité des corps & des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baiſſois vers la Lune; & je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me ſouvenir que je n'avois commencé de cheoir qu'aprés les trois quarts du chemin. Car, diſois-je en moy-même, cette maſſe étant moindre que la nôtre, il faut que la ſphére de ſon activité ait auſſi moins d'étenduë, & que par conſéquent j'aye ſenti plus tard la force de ſon centre.

Enfin, aprés avoir été fort long-temps à tomber, à ce que je préjugeay, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer; le plus loin dont je me ſouviens, c'eſt que je me trouvay ſous un arbre, embarraſſé avec trois ou quatre branches aſſez groſſes, que j'avois éclatées par ma chute, & le viſage moüillé d'une pomme qui s'étoit écachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là étoit comme vous le ſçaurez bien-tôt.... Ainſi vous pouvez bien juger que ſans ce hazard je ſerois mille fois mort. J'ay ſouvent fait depuis reflexion ſur ce que le vulgaire aſſure, qu'en ſe précipitant d'un lieu fort haut, on eſt étouffé auparavant de toucher

la terre ; & j'ai conclu de mon avanture, qu'il en avoit menti, ou bien qu'il falloit que le jus energique de ce fruit, qui m'avoit coulé dans la bouche, eût rappellé mon ame, qui n'étoit pas loin de mon cadavre encore tout tiede, & encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, si-tôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même que de se peindre en ma memoire ; & la faim dont pendant mon voyage j'avois été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un leger souvenir de l'avoir perduë.

A peine, quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivieres qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'ame invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée, me vint réjoüir l'odorat ; & je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, & qu'ils avoient soin de s'amollir, quand on marchoit dessus. Je rencontrai d'abord une foresi de cinq avenuës, dont les arbres par leur excessive hauteur sembloient porter au Ciel un parterre de haute futaye. En promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faîte jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mêmes ne portoient point la terre penduë à leurs racines ; leur front superbement élevé, sembloit aussi plier comme par force sous la pesanteur des globes celestes, dont on diroit qu'ils ne soûtiennent la charge qu'en gemissant ; leurs bras étendus vers le

Ciel, témoignoient en l'embraſſant demander aux Aſtres la benignité toute pure de leurs influences, & les recevoir auparavant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence, au lit des Elemens. Là de tous côtez les fleurs, ſans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, reſpirent une haleine ſi douce, quoique ſauvage, qu'elle réveille & ſatisfait l'odorat; là l'incarnat d'une roſe ſur l'églantier, & l'azur éclatant d'une violette ſous des ronces, ne laiſſant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles ſont toutes deux plus belles l'une que l'autre; là le printemps compoſe toutes les ſaiſons; là ne germe point de plante veneneuſe, que ſa naiſſance ne trahiſſe ſa conſervation; là les ruiſſeaux par un agreable murmure racontent leurs voyages aux cailloux; là mille petits goſiers emplumez font retentir la foreſt du bruit de leurs melodieuſes chanſons; & la tremouſſante aſſemblée de ces divins muſiciens eſt ſi generale, qu'il ſemble que chaque feüille dans le bois ait pris la langue & la figure d'un Roſſignol; & même l'Echo prend tant de plaiſir à leurs airs, qu'on diroit à les lui entendre repeter, qu'elle ait envie de les apprendre: à côté de ce bois ſe voyent deux prairies, dont le verger continu fait une émeraude à perte de vûë. Le mêlange confus des peintures, que le Printemps attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre avec une ſi agreable confuſion, qu'on ne ſçait ſi ces

fleurs agitées par un doux Zephire, courent plutoſt aprés elles-mêmes, qu'elles ne fuyent pour échapper aux careſſes de ce vent folâtre; on prendroit même cette prairie pour un Ocean, à cauſe qu'elle eſt comme une mer qui n'offre point de rivage, en ſorte que mon œil épouvanté d'avoir couru ſi loin ſans découvrir le bord, y envoyoit vîtement ma penſée; & ma penſée doutant que ce fût l'extrêmité du monde, ſe vouloit perſuader que des lieux ſi charmans avoient peut-être forcé le Ciel de ſe joindre à la terre. Au milieu d'un tapis ſi vaſte & ſi agreable, court à boüillons d'argent une fontaine ruſtique, qui couronne ſes bords d'un gazon émaillé de baſſinets, de violettes, & de cent autres petites fleurs, qui ſemblent ſe preſſer à qui s'y mirera la premiere; elle eſt encore au berceau, car elle ne vient que de naître; & ſa face jeune & polie ne montre pas ſeulement une ride: les grands cercles qu'elle promene en revenant mille fois ſur ſoi-même, montrent que c'eſt bien à regret qu'elle ſort de ſon pays natal; & comme ſi elle eût été honteuſe de ſe voir careſſée auprés de ſa mere, elle repouſſa en murmurant ma main qui la vouloit toucher: les animaux qui s'y venoient defalterer, plus raiſonnables que ceux de notre Monde, témoignoient eſtre ſurpris de voir qu'il faiſoit grand jour vers l'Horiſon, pendant qu'ils regardoient le Soleil aux Antipodes, & n'oſoient ſe pancher ſur le bord, de crainte de tomber au Firmament.

Il faut que je vous avouë qu'à la vuë de tant de belles choſes, je me ſentis chatoüillé de ces agreables douleurs qu'on dit que ſent l'embrion à l'infuſion de ſon ame. Le vieil poil me tomba, pour faire place à d'autres cheveux plus épais & plus déliez : je ſentis ma jeuneſſe ſe rallumer, mon viſage devenir vermeil, ma chaleur naturelle ſe remêler doucement à mon humide radical : enfin je reculai ſur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demie lieuë à travers une foreſt de jaſmins & de myrthes, quand j'apperçus couché à l'ombre je ne ſçai quoi qui remuoit : c'étoit un jeune adoleſcent, dont la majeſtueuſe beauté me força preſque à l'adoration. Il ſe leva pour m'en empêcher. Ce n'eſt pas à moi, s'écria-t-il, c'eſt à Dieu que tu dois ces humilitez. Vous voyez une perſonne, lui répondis-je, conſternée de tant de miracles, que je ne ſçai par lequel débuter mes admirations ; car venant d'un Monde que vous prenez ſans doute ici pour une Lune, je penſois eſtre abordé dans une autre, que ceux de mon païs appellent la Lune auſſi ; & voila que je me trouve en Paradis, aux pieds d'un Dieu qui ne veut pas eſtre adoré. Horſmis la qualité de Dieu, me repliqua-t-il, dont je ne ſuis que la creature, ce que vous dites eſt veritable : cette terre-ci eſt la Lune, que vous voyez de votre globe ; & ce lieu-ci où vous marchez eſt.... Or en ce temps-là l'imagination chez l'homme é-

toit ſi forte, pour n'avoir point encore été corrompuë, ni par les débauches, ni par la crudité des alimens, ni par l'alteration des maladies, qu'étant alors excité du violent deſir d'aborder cet azile, & ſa maſſe étant devenuë legere par le feu de cet entouſiaſme, il y fut enlevé de la même ſorte qu'il s'eſt vu des Philoſophes, leur imagination fortement tenduë à quelque choſe, eſtre emportez en l'air par des raviſſemens que vous appellez extatiques.... que l'infirmité de ſon ſexe rendoit plus foible & moins chaude, n'auroit pas eu ſans doute l'imaginative aſſez vigoureuſe pour vaincre par la contention de ſa volonté le poids de la matiere, mais parce qu'il y avoit tres-peu..... La ſympathie dont cette moitié étoit encore liée à ſon tout, la porta vers lui à meſure qu'il montoit, comme l'ambre ſe fait ſuivre de la paille, comme l'aimant ſe tourne au Septentrion d'où il a été arraché, & attira cette partie de lui-même, comme la mer attire les fleuves qui ſont ſortis d'elle. Arrivez qu'ils furent en votre terre, ils s'habituerent entre la Meſopotamie & l'Arabie: certains peuples l'ont connu ſous le nom....: & d'autres ſous celui de Promethée, que les Poëtes feignirent avoir dérobé le feu du Ciel, à cauſe de ſes deſcendans qu'il engendra pourveus d'une ame auſſi parfaite que celle dont il étoit rempli : ainſi pour habiter votre Monde cet homme laiſſa celui-ci deſert, mais le Tout-ſage ne

voulut pas qu'une demeure si heureuse restât sans Habitans, il permit peu de siecles aprés ... Ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence se corrompoit, il eut envie de les abandonner. Ce Personnage toutefois ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parens, qui s'égorgeoient déja pour le partage de votre Monde, sinon la Terre bienheureuse, dont son ayeul luy avoit tant parlé, & dont personne n'avoit encore observé le chemin : mais son imagination y suppléa; car comme il eut observé .... il remplit deux grands vases, qu'il luta hermetiquement, & se les attacha sous les aîles : la fumée, aussi-tôt qu'il tendoit à s'élever, & qui ne pouvoit penetrer le métail, poussa les vases en haut, & de la sorte ces vases enleverent avec eux ce grand Homme. Quand il fut monté jusques à la Lune, & qu'il eût jetté les yeux sur ce beau jardin, un épanoüissement de joye presque surnaturelle, luy fit connoître que c'étoit le lieu où son ayeul avoit autrefois demeuré. Il délia promptement les vaisseaux qu'il avoit ceints comme des aîles autour de ses épaules, & le fit avec tant de bonheur, qu'à peine étoit-il en l'air quatre toises au dessus de la Lune, qu'il prit congé de ses nageoires : L'élevation cependant étoit assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, & le soûtint doucement, jusques à ce qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vases, ils mon-

terent juſques à un certain eſpace où ils ſont demeurez : & c'eſt ce qu'aujourd'hui vous appellez les Balances.....

Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y ſuis venu. Je croy que vous n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ay dit n'agueres. Vous ſçaurez donc que j'habitois ſur les agréables bords d'un des plus renommez fleuves de votre Monde, où je menois parmi les Livres une vie aſſez douce pour ne la pas regretter, encore qu'elle s'écoulât : cependant plus les lumieres de mon eſprit croiſſoient, plus croiſſoit auſſi la connoiſſance de celles que je n'avois point. Jamais nos Sçavans ne me rementevoient l'illuſtre Mada, que le ſouvenir de ſa Philoſophie parfaite ne me fiſt ſoupirer. Je deſeſperois de la pouvoir acquerir, quand un jour, aprés avoir long-temps rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau ; puis lors qu'il fut bien purgé, précipité, & diſſout, j'en tiray l'attractif calciné, & le reduiſis à la groſſeur d'environ une balle mediocre.

Enſuite de ces préparations, je fis conſtruire une machine de fer fort legere, dans laquelle j'entray..... & lors que je fus bien ferme & bien appuyé ſur le ſiége, je ruay fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer que j'avois forgée tout exprés, plus maſſive au milieu qu'aux extrémitez, fut enlevée auſſi-tôt, & dans un parfait équilibre, à cauſe qu'elle ſe pouſſoit toujours plus vîte par cet en-

droit. Ainſi donc, à meſure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejettois auſſi-tôt ma boule en l'air au deſſus de moy. Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre bale ſi droit au deſſus de votre chariot, qu'il ne ſe trouvât jamais à côté? Je ne voy point de merveille en cette avanture, me dit-il: car l'aimant pouſsé qu'il étoit en l'air, attiroit le fer droit à ſoy; & par conſequent il étoit impoſſible que je montaſſe jamais à côté. Je vous diray même que tenant ma boule en ma main, je ne laiſſois pas de monter, parce que le chariot couroit toujours à l'aimant que je tenois au deſſus de luy: Mais la ſaillie de ce fer pour s'unir à ma boule, étoit ſi violente, qu'elle me faiſoit plier le corps en double, de ſorte que je n'oſay tenter qu'une fois cette nouvelle experience. A la verité c'étoit un ſpectacle à voir bien étonnant; car l'acier de cette maiſon volante, que j'avois poli avec beaucoup de ſoin, refléchiſſoit de tous côtez la lumiere du Soleil, ſi vive & ſi brillante, que je croyois moy-même être tout en feu. Enfin aprés avoir beaucoup ruë & volé aprés mon coup, j'arrivay, comme vous avez fait, en un terme où je tombois vers ce Monde-ci; & parce qu'en cet inſtant je tenois ma boule bien ſerrée entre mes mains, ma machine, dont le ſiege me preſſoit pour approcher de ſon attractif, ne me quitta point. Tout ce qui me reſtoit à craindre, c'étoit de me rompre le col: mais pour m'en garantir, je

rejettois ma boule de temps en temps, afin que la violence de la machine retenuë par ſon attractif, ſe rallentît, & qu'ainſi ma chute fût moins rude, comme en effet il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cens toiſes prés de terre, je lançay ma bale de tous côtez à fleur du chariot, tantôt deça, tantôt delà, juſques à ce que je m'en viſſe à une certaine diſtance ; & auſſi-tôt je la jettay au deſſus de moy, & ma machine l'ayant ſuivie, je la quittay, & me laiſſay tomber d'un autre côté le plus doucement que je pûs ſur le ſable : de ſorte que ma chute ne fut pas plus violente, que ſi je fuſſe tombé de ma hauteur. Je ne vous repreſenteray point l'étonnement qui me ſaiſit à la vûë des merveilles qui ſont ceans, parce qu'il fut à peu prés ſemblable à celuy dont je viens de vous voir conſterné.....

J'en avois à peine goûté, qu'une épaiſſe nuée tomba ſur mon ame : je ne vis plus perſonne auprés de moy, & mes yeux ne reconnurent en toute l'hémiſphere une ſeule trace du chemin que j'avois fait ; & avec tout cela je ne laiſſois pas de me ſouvenir de tout ce qui m'étoit arrivé. Quand depuis j'ay fait reflexion ſur ce miracle, je me ſuis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu, ne m'avoit pas tout à fait abruti, à cauſe que mes dents la traverſant, ſe ſentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'énergie avoit diſſipé les malignitez de l'écorce. Je reſtay bien ſurpris de me voir tout ſeul au milieu d'un Païs que je

ne connoiſſois point. J'avois beau promener mes yeux, & les jetter par la campagne, aucune créature ne s'offroit pour les conſoler. Enfin je reſolus de marcher, juſques à ce que la fortune me fiſt rencontrer la compagnie de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car au bout d'un demi quart de lieuë, je rencontray deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moy, l'autre s'enfuit legerement au gîte (au moins je le penſay ainſi,) à cauſe qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de ſept ou huit cens de même eſpece, qui m'environnerent. Quand je les pus diſcerner de prés, je connus qu'ils avoient la taille & la figure comme nous. Cette avanture me fit ſouvenir de ce que jadis j'avois ouï conter à ma nourrice, des Syrenes, des Faunes, & des Satyres : de temps en temps ils élevoient des huées ſi furieuſes, cauſées ſans doute par l'admiration de me voir, que je croyois quaſi être devenu monſtre. Enfin une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlevent des brebis, me jetta ſur ſon dos, & me mena dans leur Ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus en effet que c'étoit des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lors que ce peuple me vit ſi petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur) & mon corps ſoutenu de deux

pieds ſeulement, ils ne pûrent croire que je fuſſe un homme : car ils tenoient que la Nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes, deux jambes & deux bras, elles s'en devoient ſervir comme eux. Et en effet, rêvant depuis là-deſſus, j'ai ſongé que cette ſituation de corps n'étoit point trop extravagante, quand je me ſuis ſouvenu que les enfans, lors qu'ils ne ſont encore inſtruits que de nature, marchent à quatre pieds, & qu'ils ne ſe levent ſur deux que par le ſoin de leurs nourrices, qui les dreſſent dans de petits chariots, & leur attachent des lâmeres, pour les empêcher de cheoir ſur les quatre, comme la ſeule aſſiette où la figure de notre maſſe encline de ſe repoſer.

Ils diſoient donc (à ce que je me ſuis fait depuis interpreter) qu'infailliblement j'étois la femelle du petit animal de la Reine. Ainſi je fus, en qualité de telle ou d'autre choſe, mené droit à l'Hôtel de Ville, où je remarquay, ſelon le bourdonnement & les poſtures que faiſoient & le Peuple & les Magiſtrats, qu'ils conſultoient enſemble ce que je pouvois être. Quand ils eurent long-temps conferé, un certain Bourgeois qui gardoit les bêtes rares, ſupplia les Echevins de me commettre à ſa garde, en attendant que la Reine m'envoyât querir, pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, & ce Bâteleur me porta à ſon logis, où il m'inſtruiſit à faire le godenot, à faire des culebutes, à figurer des grimaces ; & les apreſdinées il fai-

ſoit prendre à la porte un certain prix de ceux qui me vouloient voir. Mais le Ciel fléchi de mes douleurs, & fâché de voir prophaner le temple de ſon maître, voulut qu'un jour, comme j'étois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le Charlatan me faiſoit ſauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme, qui me demanda en Grec qui j'étois? Je fus bien étonné d'entendre parler en ce Païs-là comme en notre Monde. Il m'interrogea quelque temps : je luy répondis, & luy contay enſuite generalement toute l'entrepriſe & le ſuccés de mon voyage. Il me conſola, & je me ſouviens qu'il me dit : Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foibleſſes de votre Monde. Il y a du vulgaire ici comme là, qui ne peut ſouffrir la penſée des choſes où il n'eſt point accoutumé : mais ſçachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille ; & que ſi quelqu'un de cette terre avoit monté dans la vôtre, avec la hardieſſe de ſe dire homme, vos Sçavans le feroient étouffer comme un monſtre. Il me promit enſuite qu'il avertiroit la Cour de mon déſaſtre ; & il ajoûta qu'auſſi-tôt qu'il avoit ſçu la nouvelle qui couroit de moy, il étoit venu pour me voir, & m'avoit reconnu pour un homme du Monde dont je me diſois, parce qu'il y avoit autrefois voyagé, & qu'il avoit demeuré en Grece, où on l'appelloit le Démon de Socrate ; qu'il avoit, depuis la mort de ce Philoſophe, gouverné & inſtruit à Thebes Epaminondas ; qu'en-

fuite étant passé chez les Romains, la Justice l'avoit attaché au parti du jeune Caton ; qu'après sa mort il s'étoit donné à Brutus. Que tous ces grands Personnages n'ayant laissé en ce Monde à leurs places que le phantôme de leurs vertus, il s'étoit retiré avec ses compagnons dans les Temples & dans les Solitudes. Enfin, ajoûta-t-il, le Peuple de votre Terre devint si stupide & si grossier, que mes compagnons & moy perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de nous; car on nous appelloit Oracles, Nymphes, Genies, Fées, Dieux Foyers, Lemures, Larves, Lamiers, Farfadets, Naïades, Incubes, Ombres, Mânes, Spectres, & Phantômes; & nous abandonnâmes votre Monde sous le Regne d'Auguste, un peu après que je me fus apparu à Drusus, fils de Livia, qui portoit la guerre en Allemagne, & que je luy eus défendu de passer outre. Il n'y a pas long-temps que j'en suis arrivé pour la seconde fois ; depuis cent ans en ça j'ay eu commission d'y faire un voyage, j'ay rodé beaucoup en Europe, & conversé avec des personnes que possible vous aurez connus. Un jour entr'autres, j'apparus à Cardan comme il étudioit, je l'instruisis de quantité de choses ; & en recompense il me promit qu'il témoigneroit à la posterité, de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa, l'Abbé Tritême, le Docteur Fauste, la Brosse, Cesar, & une certaine Caballe de

jeunes gens, que le vulgaire a connus sous le nom de Chevaliers de la Rose-Croix, à qui j'ay enseigné quantité de soupleſſes & de ſecrets naturels, qui ſans doute les auront fait paſſer pour de grands Magiciens. Je connus auſſi Campanelle ; ce fut moy qui luy conſeillay, pendant qu'il étoit à l'Inquiſition dans Rome, de ſtyler ſon viſage & ſon corps aux poſtures ordinaires de ceux dont il avoit beſoin de connoître l'interieur, afin d'exciter chez ſoy, par une même aſſiette, les penſées que cette même ſituation avoit appellées dans ſes adverſaires, parce qu'ainſi il menageroit mieux leur ame quand il la connoîtroit ; & il commença, à ma priere, un Livre, que nous intitulâmes, *de Senſu rerum*. J'ay fréquenté pareillement en France la Mothe le Vayer & Gaſſendi ; ce ſecond eſt un homme qui écrit autant en Philoſophe que ce premier y vit. J'y ay connu quantité d'autres gens, que votre ſiécle traite de divins, mais je n'ay trouvé en eux que beaucoup de babil & beaucoup d'orgueil. Enfin comme je traverſois de votre Païs en Angleterre, pour étudier les mœurs de ſes Habitans, je rencontray un homme, la honte de ſon Païs ; car certes c'eſt une honte aux Grands de votre Etat de reconnoître en luy, ſans l'adorer, la vertu dont il eſt le trône. Pour abreger ſon Panegyrique, il eſt tout eſprit, il eſt tout cœur, & il a toutes ces qualitez, dont une jadis ſuffiſoit à marquer un Héros. C'étoit Triſtan l'Hermite. Veritablement, il faut que

je vous avouë, que quand je vis une vertu ſi haute, j'apprehenday qu'elle ne fût pas reconnuë ; c'eſt pourquoy je tâchay de luy faire accepter trois phioles ; la premiere étoit pleine d'huile de Talc ; l'autre, de poudre de projection ; & la derniere, d'or potable : mais il les refuſa avec un dédain plus genereux, que Diogene ne reçut les complimens d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajoûter à l'éloge de ce grand Homme, ſinon que c'eſt le ſeul Poëte, le ſeul Philoſophe, & le ſeul homme libre que vous ayez. Voilà les Perſonnes conſiderables que j'ay converſées ; tous les autres, au moins ceux que j'ay connus, ſont ſi fort au deſſous de l'homme, que j'ay vu des bêtes un peu au deſſus.

Au reſte, je ne ſuis point originaire de votre Terre, ni de celle-ci, je ſuis né dans le Soleil : mais parce que quelquefois notre Monde ſe trouve trop peuplé, à cauſe de la longue vie de ſes Habitans, & qu'il eſt preſque exempts de guerres & de maladies ; de temps en temps nos Magiſtrats envoyent des Colonies dans les Mondes des environs : quant à moy, je fus commandé pour aller au vôtre, & declaré Chef de la Peuplade qu'on y envoyoit avec moy. J'ay paſſé depuis en celui-ci, pour les raiſons que je vous ay dites ; & ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'eſt que les hommes y ſont amateurs de la verité, qu'on n'y voit point de Pedans, que les Philoſophes ne ſe laiſſent perſuader qu'à la raiſon, & que l'autorité d'un

Sçavant, ni le plus grand nombre, ne l'emportent point ſur l'opinion d'un Batteur en grange, quand il raiſonne auſſi fortement. Bref en ce Païs, on ne compte pour inſenſez que les Sophiſtes & les Orateurs. Je lui demandai combien de temps ils vivoient, il me répondit, trois ou quatre mille ans, & continua de cette ſorte.

Encore que les habitans du Soleil ne ſoient pas en auſſi grand nombre que ceux de ce Monde, le Soleil en regorge bien ſouvent, à cauſe que le Peuple, pour être d'un temperament fort chaud, eſt remuant & ambitieux, & digere beaucoup.

Ce que je vous dis ne vous doit pas ſembler une choſe étonnante; car quoique notre Globe ſoit tres-vaſte, & le vôtre petit; quoique nous ne mourions qu'aprés quatre mille ans, & vous aprés un demi ſiécle; apprenez que tout de même qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ni tant de plantes que de cailloux, ni tant d'animaux que de plantes, ni tant d'hommes que d'animaux: ainſi il n'y doit pas avoir tant de démons que d'hommes, à cauſe des difficultez qui ſe rencontrent à la generation d'un compoſe parfait.

Je luy demanday s'ils étoient des corps comme nous. Il me répondit qu'ouï; qu'ils étoient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune choſe que nous eſtimions telle: parce que nous n'appellons vulgairement corps, que ce que nous pouvons toucher: qu'au reſte il n'y avoit rien en la nature, qui ne fût ma-

teriel, & que quoy qu'ils le fuſſent eux-mêmes, ils étoient contraints, quand ils vouloient ſe faire voir à nous, de prendre des corps proportionnez à ce que nos ſens ſont capables de connoître, & que c'étoit ſans doute ce qui avoit fait penſer à beaucoup de monde, que les Hiſtoires qui ſe contoient d'eux, n'étoient qu'un effet de la réverie des foibles, à cauſe qu'ils n'apparoiſſent que de nuit: & il ajoûta, que comme ils étoient contraints de bâtir eux-mêmes à la hâte le corps dont il falloit qu'ils ſe ſerviſſent, ils n'avoient le temps bien ſouvent de les rendre propres qu'à choiſir ſeulement deſſous un ſens, tantôt l'oüie, comme les voix des Oracles, tantôt la vuë, comme les Ardans & les Spectres, tantôt le toucher, comme les Incubes; & que cette maſſe n'étant qu'un air épaiſſi de telle ou telle façon, la lumiere par ſa chaleur les détruiſoit, ainſi qu'on voit qu'elle diſſipe un broüillard en le dilatant.

Tant de belles choſes qu'il m'expliquoit me donnerent la curioſité de l'interroger ſur ſa naiſſance, & ſur ſa mort; ſi au Païs du Soleil l'individu venoit au jour par les voyes de generation, & s'il mouroit par le deſordre de ſon temperament, ou la rupture de ſes organes. Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos ſens & l'explication de ces Myſteres. Vous vous imaginez vous autres, que ce que vous ne ſçauriez comprendre eſt ſpirituel, ou qu'il n'eſt point; mais cette conſequence eſt tres-fauſſe, & c'eſt un témoignage qu'il y a

dans l'Univers un million peut-être de choſes, qui pour eſtre connuës, demandroient en vous un million d'organes tous differens. Moi, par exemple, je connois par mes ſens la cauſe de la ſympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, & ce que l'animal devient aprés ſa mort; vous autres ne ſçauriez donner juſques à ces hautes conceptions que par la foy, à cauſe que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt que la beauté d'un paiſage, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'iris; ou bien il ſe les figurera tantôt comme quelque choſe de palpable, comme le manger, comme un ſon, ou comme une odeur: tout de même ſi je voulois vous expliquer ce que j'apperçois par les ſens qui vous manquent, vous vous le repreſenteriez comme quelque choſe qui peut eſtre oüi, vû, touché, fleuré, ou ſavouré, & ce n'eſt rien cependant de tout cela.

Il en étoit là de ſon diſcours, quand mon bâteleur s'apperçut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon qu'ils n'entendoient point, & qu'ils prenoient pour un grognement non articulé: il ſe remit de plus belle à tirer ma corde pour me faire ſauter, juſqu'à ce que les ſpectateurs étant ſaouls de rire, & d'admirer que j'avois preſque autant d'eſprit que les bêtes de leur pays, ils ſe retirerent chacun chez ſoy.

J'adouciſſois ainſi la dureté des mauvais traitemens de mon maiſtre par les viſites que me rendoit cet officieux Démon ; car de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir, outre qu'ils me prenoient pour un animal des mieux enracinez dans la categorie des Brutes, ni je ne ſçavois leur langue, ni eux n'entèndoient pas la mienne ; & jugez ainſi quelle proportion : car vous ſçaurez que deux Idiomes ſeulement ſont uſitez en ce païs, l'un qui ſert aux grands, & l'autre qui eſt particulier pour le peuple.

Celui des grands n'eſt autre choſe qu'une difference de tons non articulez, à peu prés ſemblables à notre muſique, quand on n'a pas ajoûté les paroles à l'air ; & certes c'eſt une invention tout enſemble & bien utile & bien agreable ; car quand ils ſont las de parler, ou quand ils dédaignent de proſtituer leur gorge à cet uſage, ils prennent ou un Luth, ou un autre inſtrument, dont ils ſe ſervent, auſſi-bien que de la voix, à ſe communiquer leurs pensées : de ſorte que quelquefois ils ſe rencontreront juſqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de Theologie, ou les difficultez d'un procés, par un concert le plus harmonieux dont on puiſſe chatoüiller l'oreille.

Le ſecond qui eſt en uſage chez le peuple, s'execute par le tremouſſement des membres, mais non pas peut-être comme on ſe le figure ; car certaines parties du corps ſignifient un diſcours tout entier :

l'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lévre, d'un bras, d'un œil, d'une jouë, feront chacun en particulier une oraiſon, ou une periode, avec tous ſes membres: d'autres ne ſervent qu'à deſigner des mots, comme un plis ſur le front, les divers friſſonnemens des muſcles, les renverſemens des mains, les battemens de pied, les contorſions de bras; de ſorte que quand ils parlent, avec la coûtume qu'ils ont priſe d'aller tout nuds, leurs membres accoûtumez à geſticuler leurs conceptions, ſe remuent ſi dru, qu'il ne ſemble pas d'un homme qui parle, mais d'un corps qui tremble.

Preſque tous les jours le Démon me venoit viſiter, & ſes merveilleux entretiens me faiſoient paſſer ſans ennuy les violences de ma captivité. Enfin un matin je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoiſſois point, & qui m'ayant fort long-temps léché, me gueula doucement par l'eſſelle; & de l'une des pattes dont il me ſoûtenoit, de peur que je ne me bleſſaſſe, me jetta ſur ſon dos, où ie me trouvai ſi mollement & ſi à mon aiſe, qu'avec l'affliction que me faiſoit ſentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me ſauver; & puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds, vont bien d'une autre vîteſſe que nous, puiſque les plus peſans attrapent les Cerfs à la courſe.

Je m'affligeois cependant outre meſure, de n'avoir point de nouvelle de mon cour-

tois Démon; & le ſoir de la premiere traite, arrivé que je fus au giſte, je me promenois dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût preſt, lors qu'un homme fort jeune & aſſez beau, me vint rire au nez, & jetter à mon col ſes deux pieds de devant. Aprés que je l'eus quelque temps conſideré: Quoy, me dit-il en François, vous ne connoiſſez plus votre ami? Je vous laiſſe à penſer ce que je devins alors; certes ma ſurpriſe fut ſi grande, que deſlors je m'imaginai que tout le globe de la Lune, tout ce qui m'y étoit arrivé, & tout ce que j'y voyois, n'étoit qu'enchantement, & cet homme-bête étant le même qui m'avoit ſervi de monture, continua de me parler ainſi: Vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois, ne vous ſortiroient jamais de la memoire; & cependant il ſemble que vous ne m'ayez jamais vu. Mais voyant que je demeurois dans mon étonnement; enfin, ajoûta-t-il, je ſuis ce Démon de Socrate. Ce diſcours augmenta mon étonnement. Mais pour m'en tirer, il me dit: Je ſuis le Démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre priſon, & qui pour vous continuer mes ſervices, me ſuis revêtu du corps avec lequel je vous portai hier. Mais, l'interrompis-je, comment tout cela ſe peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, & qu'aujourd'huy vous eſtes tres-court; qu'hier vous

aviez

aviez une voix foible & caſsée, & qu'aujourd'huy vous en avez une claire & vigoureuſe ; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu, & que vous n'eſtes aujourd'huy qu'un jeune homme ? Quoy donc, au lieu qu'en mon pays on chemine de la naiſſance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naiſſance, & rajeuniſſent à force de vieillir ?

Si-tôt que j'eus parlé au Prince, me dit-il ; aprés avoir reçu l'ordre de vous conduire à la Cour, je vous allay trouver où vous étiez, & vous ayant apporté ici, j'ai ſenti le corps que j'informois ſi fort attenué de laſſitude, que tous les organes me refuſoient leurs fonctions ordinaires ; en ſorte que je me ſuis enquis du chemin de l'hôpital, où entrant j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort bizarre, & pourtant fort commun en ce païs..... Je m'en ſuis approché, feignant d'y connoiſtre encore du mouvement, & proteſtant à ceux qui étoient preſens, qu'il n'étoit point mort, & que ce qu'on croyoit lui avoir fait perdre la vie, n'étoit qu'une ſimple létargie ; de ſorte que ſans être apperçû, j'ai approché ma bouche de la ſienne, où je ſuis entré comme par un ſouffle : lors mon vieil cadavre eſt tombé ; & comme ſi j'euſſe été ce jeune homme, je me ſuis levé, & m'en ſuis venu vous chercher, laiſſant là les aſſiſtans crier miracle. On nous vint querir là-deſſus pour nous met-

tre à table, & je ſuivis mon conducteur dans une ſalle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de preparé pour manger. Une ſi grande ſolitude de viande, lorſque je periſſois de faim, m'obligea de lui demander où l'on avoit mis le couvert? Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons enfans de l'Hôte, s'approcherent de moy dans cet inſtant, & avec beaucoup de civilité me dépoüillerent juſqu'à la chemiſe. Cette nouvelle ceremonie m'étonna ſi fort, que je n'en oſai pas ſeulement demander la cauſe à mes beaux valets de chambre, & je ne ſçai comment mon guide, qui me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moi ces deux mots, *un potage*. Mais je les eus à peine proferez, que je ſentis l'odeur du plus ſucculent mitonné, qui frappât le nez du mauvais Riche: je voulus me lever de ma place pour chercher à la piſte la ſource de cette agreable fumée; mais mon porteur m'en empêcha: Où voulez-vous aller, me dit-il? nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il eſt ſaiſon de manger; achevez votre potage; & puis, nous ferons venir autre choſe. Et où diable eſt ce potage, lui répondis-je preſque en colere? Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui? Je penſois, me repliqua-t-il, que vous euſſiez vû à la ville d'où nous venons, votre maiſtre, ou quelqu'autre prendre

ſes repas; c'eſt pourquoi je ne vous avois point dit de quelle façon on ſe nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, ſçachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuiſinerie eſt de renfermer dans de grands vaiſſeaux moulez exprés, l'exhalaiſon qui ſort des viandes en les cuiſant; & quand on en a ramaſſé de pluſieurs ſortes & de differens goûts, ſelon l'appetit de ceux que l'on traite, on débouche le vaiſſeau où cette odeur eſt aſſemblée, on en découvre aprés cela un autre; & ainſi juſqu'à ce que toute la compagnie ſoit repuë.

A moins que vous n'ayez déja vécu de cette ſorte, vous ne croirez jamais que le nez, ſans dents & ſans goſier, faſſe pour nourir l'homme, l'office de la bouche; mais je vous le veux faire par experience. Il n'eut pas plûtôt achevé, que je ſentis entrer ſucceſſivement dans la ſalle tant d'agreables vapeurs, & ſi nourriſſantes, qu'en moins de demi quart d'heure je me ſentis tout à fait raſſaſié, quand nous fûmes levez. Ceci n'eſt pas, dit-il, choſe qui doive cauſer beaucoup d'admiration, puiſque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, ſans avoir obſervé qu'en votre Monde les Cuiſiniers, les Patiſſiers, & les Rotiſſeurs, qui mangent moins que les perſonnes d'une autre vacation, ſont pourtant beaucoup plus gras. D'où procede leur embonpoint, à votre avis, ſi ce n'eſt de la fumée dont ils ſont ſans ceſſe environnez, & laquelle penetre

leurs corps & les nourrit ? Auſſi les perſonnes de ce Monde joüiſſent d'une ſanté bien moins interrompuë & plus vigoureuſe, à cauſe que la nourriture n'engendre preſque point d'excremens, qui ſont l'origine de preſque toutes les maladies. Vous avez, poſſible, été ſurpris, lors qu'avant le repas on vous a deshabillé, parce que cette coûtume n'eſt pas uſitée en votre pays ; mais c'eſt la mode de celui-ci, & l'on en uſe ainſi, afin que l'animal ſoit plus tranſpirable à la fumée. Monſieur, luy repartis-je, il y a tres-grande apparence à ce que vous dites, & je viens moi-même d'en experimenter quelque choſe ; mais je vous avoüerai que ne pouvant me débrutaliſer ſi promptement, je ſerois bien-aiſe de ſentir un morceau palpable ſous mes dents : il me le promit, & toutefois ce fut pour le lendemain, à cauſe, dit-il, que de manger ſi-tôt aprés le repas, cela me produiroit une indigeſtion. Nous diſcourûmes encore quelque temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme au haut de l'eſcalier ſe preſenta à nous, & nous ayant enviſagez attentivement, me mena dans un cabinet, dont le plancher étoit couvert de fleurs d'Orange à la hauteur de trois pieds ; & mon Démon dans un autre rempli d'œillets & de jaſſemin. Il me dit, voyant que je paroiſſois étonné de cette magnificence, que c'étoient les lits du pays. Enfin nous nous couchâmes chacun dans notre cellule ; &

dés que je fus étendu sur mes fleurs, j'apperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisans enfermez dans un crystal, (car on ne se sert point d'autres chandelles) ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avoient deshabillé à souper, dont l'un se mit à me chatoüiller les pieds, l'autre les cuisses, l'autre les flancs, l'autre les bras, & tous avec tant de mignoteries & de délicateſſe, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer le lendemain mon Démon avec le Soleil. Je vous veux tenir ma parole, me dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. A ces mots, je me levai, & il me conduisit par la main derriere le jardin du logis, où l'un des enfans de l'Hôte nous attendoit avec une arme à la main presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide, si je voulois une douzaine d'alloüettes, parce que les Magots (il croyoit que j'en fusse un) se nourrissoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'ouy, que le Chasseur déchargea un coup de feu, & vingt ou trente alloüettes tomberent à nos pieds toutes rôties. Voila, m'imaginai-je aussi-tôt, ce qu'on dit par proverbe en notre Monde, d'un pays où les alloüettes tombent toutes rôties; sans doute que quelqu'un étoit revenu d'ici. Vous n'avez qu'à manger, me dit mon Démon. Ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre & leur plomb une certaine composition qui tuë, plume, rôtit, &

assaisonne le gibier. J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, & en verité je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si delicieux. Aprés ce déjeuné, nous nous mîmes en état de partir; & avec mille grimaces dont ils se servent quand ils veulent témoigner de l'affection, l'Hôte reçut un papier de mon Démon. Je lui demandai si c'étoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me repartit que non, qu'il ne lui devoit plus rien, & que c'étoit des Vers. Comment des Vers, lui repliquai-je? les Taverniers sont donc ici curieux de rimes? C'est, me dit-il, la monnoye du pays; & la dépense que nous venons de faire ceans, s'est trouvé monter à un Sixain, que je viens de lui donner. Je ne craignois pas de demeurer court; car quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne sçaurions dépenser un Sonnet, & j'en ai quatre sur moi, avec deux Epigrammes, deux Odes, & une Eglogue. Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre Monde! J'y connois beaucoup d'honnêtes Poëtes qui meurent de faim, & qui feroient bonne chere, si on payoit les traiteurs en cette monnoye. Je lui demandai si ces Vers servoient toûjours, pourvû qu'on les transcrivît: il me répondit que non, & continua ainsi. Quand on en a composé, l'Auteur les porte à la Cour des Monnoyes, où les Poëtes Jurez du Royaume tiennent leur séance: Là ces versificateurs Officiers mettent les pieces

à l'épreuve ; & ſi elles ſont jugées de bon aloy, on les taxe non pas ſelon leur prix, c'eſt-à-dire qu'un Sonnet ne vaut pas toûjours un Sonnet, mais ſelon le merite de la piece ; & ainſi quand quelqu'un meurt de faim, ce n'eſt jamais qu'un buffle, & les perſonnes d'eſprit font toûjours grande chere. J'admirois tout extaſié la police judicieuſe de ce pays-là ; & il pourſuivit de cette façon. Il y a encore d'autres perſonnes qui tiennent cabaret d'une maniere bien differente. Lorſqu'on ſort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre Monde ; & dés qu'on le leur a donné, ils écrivent dans un grand Regiſtre, qu'ils appellent, les comptes du grand Jour, à peu prés en ces termes. Item, la valeur de tant de Vers delivrez un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourſer auſſi-tôt l'acquit reçu du premier fond qui s'y trouvera ; & lorſqu'ils ſe ſentent en danger de mourir, ils font hacher ces regiſtres en morceaux, & les avalent, parce qu'ils croyent que s'ils n'étoient ainſi digerez, cela ne leur profiteroit de rien.

Cet entretien n'empêchoit pas que nous ne continuaſſions de marcher ; c'eſt à dire mon porteur à quatre pattes ſous moy, & moy à califourchon ſur lui. Je ne particuliſerai point davantage les avantures qui nous arrêterent ſur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la Ville où le Roy fait ſa reſidence. Je n'y fus pas plûtôt arrivé, qu'on me conduiſit au Palais, où les

Grands me reçurent avec des admirations plus moderées que n'avoit fait le peuple, quand j'étois paſsé dans les ruës : mais la concluſion que j'étois ſans doute la femelle du petit animal de la Reine, fut celle des Grands comme du peuple. Mon guide me l'interpretoit ainſi ; & cependant lui-même n'entendoit point cette Enigme, & ne ſçavoit qui étoit ce petit animal de la Reine : mais nous en fûmes bien-tôt éclaircis. Le Roy quelque tems aprés m'avoit conſideré, commanda qu'on l'amenât ; & à une demie-heure de là, je vis entrer au milieu d'une troupe de ſinges qui portoient la fraize & le haut de chauſſe, un petit homme bâti preſque tout comme moi, car il marchoit à deux pieds. Si-tôt qu'il m'apperçut, il m'aborda par un *Criado de vos eſtra merced.* Je lui ripoſtai ſa reverence à peu prés en mêmes termes. Mais helas ! ils ne nous eurent pas plûtôt vû parler enſemble, qu'ils crurent tous le préjugé veritable ; & cette conjeſture n'avoit garde de produire un autre ſuccés ; car celui des aſſiſtans qui opinoit pour nous avec plus de faveur, proteſtoit que notre entretien étoit un grognement, que la joye d'être rejoints par un inſtinct naturel, nous faiſoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il étoit European, natif de la vieille Caſtille ; qu'il avoit trouvé moyen avec des oiſeaux, de ſe faire porter juſques au monde de la Lune où nous étions alors ; qu'étant tombé entre les mains de

la

la Reine, elle l'avoit pris pour un Singe, à cauſe qu'ils habillent par hazard en ce pays-là les Singes à l'Eſpagnole ; & que l'ayant à ſon arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'eſpece. Il faut bien dire, lui repliquai-je, qu'aprés leur avoir eſſayé toutes ſortes d'habits, ils n'en ayent point rencontré de plus ridicules, & que ce n'eſt qu'à cauſe de cela qu'ils les équipent de la ſorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaiſir. Ce n'eſt pas connoître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des eſclaves, & pour qui la Nature ne ſçauroit engendrer que des matieres de rire. Il me ſupplia enſuite de lui apprendre comme je m'étois osé hazarder de gravir à la Lune avec la machine dont je lui parlai : je lui répondis que c'étoit parce qu'il avoit emmené les oiſeaux ſur leſquels j'y penſois aller : il ſoûrit de cette raillerie, & environ un quart-d'heure aprés, le Roy commanda aux gardeurs de Singes de nous ramener, avec ordre exprés de nous faire coucher enſemble l'Eſpagnol & moy, pour faire en ſon Royaume multiplier notre eſpece. On executa de point en point la volonté du Prince, de quoy je fus tres-aiſe, pour le plaiſir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretînt pendant la ſolitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me tenoit pour ſa femelle) me conta

que ce qui l'avoit veritablement obligé de courir toute la terre, & enfin de l'abandonner pour la Lune, étoit qu'il n'avoit pû trouver un ſeul pays, où l'imagination même fût en liberté. Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoy que vous puiſſiez dire de beau, s'il eſt contre les principes des Docteurs de drap, vous eſtes un idiot, un fou, & quelque choſe de pis. On m'a voulu mettre en mon pays à l'Inquiſition, pour avoir ſoutenu à la barbe des Pedans qu'il y avoit du vuide, & que je ne connoiſſois point de matiere au monde plus peſante l'une que l'autre. Je lui demandai de quelles probabilitez il appuyoit une opinion ſi peu reçuë. Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, ſuppoſer qu'il n'y a qu'un Element : car encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air & du feu ſeparez, on ne les trouve jamais pourtant ſi parfaitement purs, qu'ils ne ſoient encore engagez les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous voyez du feu, ce n'eſt pas du feu, ce n'eſt que de l'air beaucoup étendu ; l'air n'eſt que de l'eau fort dilatée, l'eau n'eſt que de la terre qui ſe fond, & la terre elle-même n'eſt autre choſe que de l'eau beaucoup reſſerrée ; & ainſi, à penetrer ſerieuſement la matiere, vous connoîtrez qu'elle n'eſt qu'une, qui comme excellente Comedienne, joüe icy bas toutes ſortes de perſonnages, ſous differens habits : autrement il faudroit admettre autant d'élemens qu'il y a de ſortes

de corps. Et ſi vous me demandez pourquoi le feu brûle, & que l'eau refroidit, vû que ce n'eſt qu'une ſeule matiere ; je vous réponds que cette matiere agit par ſympathie, ſelon la diſpoſition où elle ſe trouve dans le temps qu'elle agit. Le feu qui n'eſt rien que de la terre encore plus répanduë qu'elle ne l'eſt pour conſtituer l'air, tâche de changer en elle par ſympathie ce qu'elle rencontre : ainſi la chaleur du charbon étant le feu le plus ſubtil & le plus propre à penetrer un corps, ſe gliſſe entre les pores de notre maſſe au commencement, parce que c'eſt une nouvelle matiere qui nous remplit, & nous fait exhaler en ſueur ; cette ſueur étenduë par le feu, ſe convertit en fumée, & devient air ; encore davantage fondu par la chaleur de l'antiperiſtaſe, ou des aſtres qui l'avoiſinent, s'appelle feu ; & la terre abandonnée par le froid, tombe en terre ; l'eau d'autre-part, quoy qu'elle ne differe de la matiere du feu qu'en ce qu'elle eſt plus ſerrée, ne nous brûle pas, à cauſe qu'étant ſerrée, elle demande par ſympathie à reſſerrer les corps qu'elle rencontre ; & le froid que nous ſentons, n'eſt autre choſe que l'effet de notre chair, qui ſe replie ſur elle-même par le voiſinage de la terre ou de l'eau, qui la contraint de lui reſſembler. De là vient que les hydropiques remplis d'eau, changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent ; de là vient que les bilieux changent en bile tout le ſang que forme leur foye. Suppoſé donc,

qu'il n'y ait qu'un ſeul élement, il eſt tres certain que tous les corps, chacun ſelon ſa qualité, inclinent également au centre de la terre.

Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, deſcendent plus vîte à ce centre qu'une éponge, ſi ce n'eſt à cauſe qu'elle eſt pleine d'air, qui tend naturellement en haut. Ce n'en eſt point du tout là la raiſon, & voici comme je vous répons. Quoi qu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un & l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour, ſe precipiteroit plus vîte à ſon centre, qu'une veſſie groſſe de vent; & la raiſon eſt que cette maſſe de metail eſt beaucoup de terre recognée en un petit canton, & que ce vent eſt fort peu de terre en beaucoup d'eſpace: car toutes les parties de la matiere qui loge dans ce fer, jointes qu'elles ſont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union; à cauſe que s'étant reſſerrées, elles ſe trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu, vû qu'une parcelle d'air, égale en groſſeur au boulet, n'eſt pas égale en quantité.

Sans prouver ceci par une enfilade de raiſons, comment par votre foi une pique, une épée, un poignard, nous bleſſent-ils, ſi ce n'eſt à cauſe que l'acier étant une matiere où les parties ſont plus proches & plus enfoncées les unes dans les

autres, que non pas votre chair, dont les pores & la moleſſe montrent qu'elle contient fort peu de matiere répanduë en un grand lieu, & que la pointe de fer qui nous pique étant une quantité preſque innombrable de matiere contre fort peu de chair, il la contraint de ceder au plus fort, de même qu'un eſcadron bien preſſé entame aiſément un bataillon moins ſerré & plus étendu? Car pourquoi une loupe d'acier embraſée eſt-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé, ſi ce n'eſt qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'eſpace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du metail, que dans le bâton, qui pour eſtre fort ſpongieux, enferme beaucoup de vuide, & que le vuide n'étant qu'une privation de l'être, ne peut être ſuſceptible de la forme du feu? Mais, m'objecterez-vous, vous ſuppoſez du vuide comme ſi vous l'aviez prouvé, & c'eſt cela dont nous ſommes en diſpute. Et bien, je vais vous le prouver; & quoy que cette difficulté ſoit la ſœur du nœud gordien, j'ai les bras aſſez forts pour en devenir l'Alexandre.

Qu'elle me réponde donc, je l'en ſupplie, cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit. Supposé qu'il n'y ait qu'une matiere, comme je penſe l'avoir aſſez prouvé; d'où vient qu'elle ſe relâche & ſe reſtraint ſelon ſon appetit? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de ſe condenſer, s'eſt fait caillou? Eſt-ce que les parties

de ce caillou ſe ſont placées les unes dans les autres, en telle ſorte que là où s'eſt fiché ce grain de ſablon, là même, ou dans le même point loge un autre grain de ſablon? Tout cela ne ſe peut, & ſelon leur principe même, puiſque les corps ne ſe penetrent point: mais il faut que cette matiere ſe ſoit rapprochée, & ſi vous voulez, ſe ſoit racourcie, en ſorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'étoit pas.

De dire que cela n'eſt point comprehenſible, qu'il y eût du rien dans le Monde; que nous fuſſions en partie compoſez de rien: hé pourquoi non? le Monde entier n'eſt-il pas envelopé de rien? Puiſque vous m'avoüez cet article, confeſſez donc qu'il eſt auſſi aiſé, que le Monde ait du rien dedans ſoi, qu'autour de ſoi.

Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau reſtrainte par la gelée dans un vaſe, le fait crever, ſi ce n'eſt pour empêcher qu'il ne ſe faſſe du vuide? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cauſe que l'air de deſſus, qui tend auſſi-bien que la terre & l'eau au centre, rencontrant ſur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante, y va loger, s'il trouve les pores de ce vaiſſeau, c'eſt à dire, les chemins qui conduiſent à cette chambre de vuide, trop étroits, trop longs & trop tortus; il ſatisfait en le briſant à ſon impatience, pour arriver plûtôt au giſte.

Mais ſans m'amuſer à répondre à tous

tes leurs objections, j'oſe bien dire que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement; ou il faut admettre la penetration des corps : car il ſeroit ridicule de croire que quand une mouche pouſſe de l'aîle une parcelle de l'air, cette parcelle en faſſe reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, & qu'ainſi l'agitation du petit orteil d'une puce aille faire une boſſe derriere le Monde. Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la rarefaction : mais en bonne foi, comment ſe peut-il faire, quand un corps ſe rarefie, qu'une particule de la maſſe s'éloigne d'une autre particule, ſans laiſſer ce milieu vuide? N'auroit-il pas fallu que ces deux corps qui viennent de ſe ſeparer, euſſent été en même temps au même lieu où étoit celui-ci, & que de la ſorte ils ſe fuſſent penetrez tous trois? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc par un chalumeau, une ſeringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre ſon inclination? à quoi je vous répondrai qu'elle eſt violentée, & que ce n'eſt pas la peur qu'elle a du vuide qui l'oblige à ſe détourner de ſon chemin; mais qu'étant jointe avec l'air, d'une nuance imperceptible, elle s'éleve, quand on éleve en haut l'air qui la tient embaraſſée.

Cela n'eſt pas fort épineux à comprendre, quand on connoît le cercle parfait & la délicate enchaînure des Elemens : car ſi vous conſiderez attentivement ce

limon qui fait le mariage de la terre & de l'eau, vous trouverez qu'il n'eſt plus terre, qu'il n'eſt plus eau, mais qu'il eſt l'entremetteur du contract de ces deux ennemis; l'eau tout de même avec l'air s'envoyent reciproquement un broüillard qui penetre aux humeurs de l'un & de l'autre, pour moyenner leur paix; & l'air ſe reconcilie avec le feu, par le moyen d'une exhalaiſon mediatrice qui les unit.

Je penſe qu'il vouloit encore parler, mais on nous apporta notre mangeaille; & parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ſes diſcours, pour ouvrir l'eſtomach aux viandes qu'on nous donna.

Il me ſouvient qu'une autre fois comme nous philoſophions, car nous n'aimions gueres ni l'un ni l'autre à nous entretenir de choſes baſſes: Je ſuis bien fâché, dit-il, de voir un eſprit de la trempe du vôtre, infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous ſçachiez, malgré le pedantiſme d'Ariſtote, dont retentiſſent aujourd'huy toutes les Claſſes de votre France, que tout eſt en tout: c'eſt à dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu, dedans le feu de l'eau, dedans l'air de la terre, & dedans la terre de l'air. Quoi que cette opinion faſſe ouvrir aux Scolares les yeux grands comme des ſalieres, elle eſt plus aiſée à prouver qu'à perſuader. Car je leur veux demander premierement, ſi l'eau n'engendre pas du poiſſon; & quand ils me le nieront, creuſer un foſſé, & le remplir du ſirop de l'e-

guiere ; qu'ils paſſent encore s'ils veulent à travers un bluteau, pour échapper aux objections des aveugles, je veux, en cas qu'ils n'y trouvent du poiſſon dans quelque temps, avaler toute l'eau qu'ils y auront verſée : mais s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'eſt une preuve convaincante qu'il y a du ſel & du feu. Par conſequent, de trouver enſuite de l'eau dans le feu, ce n'eſt pas une entrepriſe fort difficile. Car qu'ils choiſiſſent le feu même le plus détaché de la matiere, comme les Cometes ; il y en a toûjours beaucoup, puiſque ſi cette humeur onctueuſe dont ils ſont engendrez, reduite en ſoufle par la chaleur de l'antiperiſtaſe qui les allume, ne trouvoit un obſtacle à ſa violence dans l'humide froideur qui la tempere & la combat, elle ſe conſommeroit bruſquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas, ou bien ils n'ont jamais entendu parler des friſſons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été ſi ſouvent agitées. Outre cela nous voyons la terre toute poreuſe, juſqu'aux grains de ſablon qui la compoſent. Cependant perſonne n'a dit encore, que ces creux fuſſent remplis de vuide : on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y faſſe ſon domicile. Il me reſte à prouver que dans l'air il y a de la terre ; mais je ne daigne preſque pas en prendre la peine, puiſque vous en eſtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber ſur

vos têtes ces legions d'atomes ſi nombreuſes, qu'elles étouffent l'Arithmetique.

Mais paſſons des corps ſimples aux compoſez, ils me fourniront de ſujets beaucoup plus frequens; & pour montrer que toutes choſes ſont en toutes choſes, non point qu'elles ſe changent les unes aux autres, comme le gazouillent vos Peripateticiens; car je veux ſoûtenir à leur barbe, que les principes ſe mêlent, ſe ſeparent, & ſe remêlent derechef, en telle ſorte que ce qui a été fait par le ſage Createur du monde, le ſera toujours: je ne ſuppoſe point à leur mode de maxime que je ne prouve.

C'eſt pourquoi prenez, je vous prie, une bûche, ou quelqu'autre matiere combuſtible, & y mettez le feu; ils diront, quand elle ſera embraſée, que ce qui étoit bois eſt devenu feu: mais je leur ſoûtiens que non, & qu'il n'y a pas plus de feu quand elle eſt toute enflammée, qu'auparavant qu'on en eût approché l'allumette; mais celui qui étoit caché dans la bûche, que le froid & l'humide empêchoient de s'étendre & d'agir, ſecouru par l'étranger, a rallié ſes forces contre le flegme qui l'étouffoit, & s'eſt emparé du champ qu'occupoit ſon ennemi: auſſi le montre-t-il ſans obſtacles, en triomphant de ſon geolier: ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon: chaude & fumante encore du combat qu'elle a rendu. Cette flâme que

vous voyez en haut, eſt le feu le plus ſubtil, le plus degagé de la matiere, & le plutôt prêt par conſequent à retourner chez ſoi: il s'unit pourtant en pyramide juſqu'à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaiſſe humidité de l'air qui lui reſiſte: mais comme il vient en montant à ſe dégager peu à peu de la violente compagnie de ſes hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipathique à ſon paſſage; & cette negligence eſt bien ſouvent cauſe d'une ſeconde priſon: car cheminant ſeparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage, s'il s'y rencontre: d'autres fois en aſſez grande quantité pour faire tête à la vapeur, ils ſe joignent, ils grondent, ils tonnent, ils foudroyent; & la mort des innocens eſt bien ſouvent l'effet de la colere animée de ces choſes mortes. Si quand il ſe trouve embaraſſé dans ces cruditez importunes de la moyenne region, il n'eſt pas aſſez fort pour ſe défendre, il s'abandonne à la diſcretion de ſon ennemi, qui le contraint par ſa peſanteur de retomber en terre; & ce malheureux, enfermé dans une goutte d'eau, ſe rencontrera peut-être au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de ſe loger avec lui; ainſi le voila qui revient au même état dont il étoit ſorti quelques jours auparavant.

Mais voyons la fortune des autres Elemens qui compoſoient cette bûche. L'air ſe retire à ſon quartier, encore pourtant mêlé de vapeurs, à cauſe que le feu

tout en colere les a bruſquement chaſſez pêle-mêle. Le voila donc qui ſert de balon aux vents, fournit les animaux de reſpiration, remplit le vuide que la Nature fait; & poſſible encore que s'étant envelopé dans une goutte de roſée, il ſera ſucé & digeré par les feüilles alterées de cet arbre, où s'eſt retiré notre feu: l'eau que la flâme avoit chaſsée de ce trône, élevée par la chaleur juſques au berceau des Meteores, retombera en pluye ſur notre chêne auſſi-tôt que ſur un autre; & la terre devenuë cendre, & puis guérie de ſa ſterilité, ou par la chaleur nourriſſante d'un fumier où on l'aura jettée, ou par le ſel vegetatif de quelques plantes voiſines, ou par l'eau feconde des rivieres, ſe rencontrera peut-être prés de ce chêne, qui par la chaleur de ſon germe l'attirera, & en fera une partie de ſon tout.

De cette façon voila ces quatre Elemens qui reçoivent le même ſort, & rentrent au même état d'où ils étoient ſortis quelques jours auparavant: ainſi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui eſt neceſſaire pour compoſer un arbre, & dans un arbre tout ce qui eſt neceſſaire pour compoſer un homme. Enfin de cette façon toutes choſes ſe rencontreront en toutes choſes. Mais il nous manque un Promethée, qui nous tire du ſein de la Nature, & nous rende ſenſible ce que je veux bien appeller matiere premiere.

Voila les choſes à peu prés dont nous amuſions le temps : car ce petit Eſpagnol avoit l'eſprit joli. Notre entretien toutefois n'étoit que de nuit, à cauſe que depuis ſix heures du matin juſques au ſoir, la grande foule du monde qui nous venoit contempler à notre logis, nous eût détournez ; car quelques-uns nous jettoient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe : il n'étoit bruit que des bêtes du Roi ; on nous ſervoit tous les jours à manger à nos heures, & la Reine & le Roy prenoient eux-mêmes aſſez ſouvent la peine de me tâter le ventre, pour connoître ſi je n'empliſſois point ; car ils bruloient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne ſçai ſi ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle à leurs ſimagrées & à leurs tons : mais j'appris plûtôt que luy à entendre leur langue, & à l'écorcher un peu, ce qui fit qu'on nous conſidera d'une autre façon qu'on n'avoit fait, & les nouvelles coururent auſſi-tôt par tout le Royaume, qu'on avoit trouvé deux hommes ſauvages plus petits que les autres, à cauſe des mauvaiſes nourritures que la ſolitude nous avoit fournies, & qui par un défaut de la ſemence de leurs peres, n'avoient pas eu les jambes de devant aſſez fortes pour s'appuyer deſſus.

Cette créance alloit prendre racine à force de cheminer, ſans les doctes du pays qui s'y oppoſerent, diſant que c'é-

toit une impieté épouvantable de croire que non-seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espece. Il y auroit bien plus d'apparence, ajoûtoient les moins passionnez, que nos animaux domestiques participassent au privilege de l'humanité & de l'immortalité, à cause qu'ils sont nez dans notre pays, qu'une bête monstrueuse, qui se dit née je ne sçay où dans la Lune; & puis, considerez la difference qui se remarque entre nous & eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne se voulut pas fier d'une chose si precieuse, à une moins ferme assiette, & il eut peur qu'allant autrement, il n'arrivât fortune de l'homme; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre pilliers, afin qu'il ne pût tomber: mais dédaignant de se méler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la Nature, laquelle ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

Les oiseaux mêmes, disoient-ils, n'ont pas été si maltraitez qu'elles, car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la foiblesse de leurs pieds, & se jetter en l'air, quand nous les éconduirons de chez nous; au lieu que la Nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échaper à notre Justice.

Voyez un peu outre cela, comme ils ont la tête tournée vers le Ciel: c'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses, qui les

a ſituez de la ſorte; car cette poſture ſuppliante témoigne qu'ils ſe plaignent au Ciel de celui qui les a créez, & qu'ils luy demandent permiſſion de s'accommoder de nos reſtes. Mais nous autres nous avons la tête panchée en bas, pour contempler les biens dont nous ſommes ſeigneurs, & comme n'y ayant rien au Ciel à qui notre heureuſe condition puiſſe porter envie.

J'entendois tous les jours à ma loge faire ces contes, ou d'autres ſemblables; & enfin ils briderent ſi bien l'eſprit des peuples ſur cet article, qu'il fut arrêté que je ne paſſerois tout au plus que pour un Perroquet ſans plumes; car ils confirmoient les perſuadez, ſur ce que non plus qu'un oiſeau je n'avois que deux pieds: Cela fit qu'on me mit en cage, par ordre exprés du Conſeil d'enhaut.

Là tous les jours l'Oiſeleur de la Reine prenoit le ſoin de me venir ſiffler la langue, comme on fait ici aux Sanſonnets. J'étois heureux à la verité, en ce que je ne manquois point de mangeaille: cependant parmi les ſornettes dont les regardans me rompoient les oreilles, j'appris à parler comme eux; en ſorte que quand je fus aſſez rompu dans l'Idiome, pour exprimer la plûpart de mes conceptions, j'en contai des plus belles; déja les compagnies ne s'entretenoient plus que de la gentilleſſe de mes bons mots, & de l'eſtime que l'on faiſoit de mon eſprit: on vint juſques-là, que le Conſeil fut contraint de faire publier un Arreſt, par lequel on défendoit de

croire que j'euſſe de la raiſon; avec un commandement tres-exprés à toutes perſonnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fuſſent, de s'imaginer, quoi que je puſſe faire de ſpirituel, que c'étoit l'inſtinct qui me le faiſoit faire.

Cependant la définition de ce que j'étois, partagea la ville en deux factions. Le parti qui ſoûtenoit en ma faveur, groſſiſſoit de jour en jour; & enfin, en dépit de l'anathême par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moi, demanderent une aſſemblée des Etats, pour reſoudre cette controverſe. On fut longtemps à s'accorder ſur le choix de ceux qui opineroient; mais les arbitres pacifiérent l'animoſité, par le nombre des intereſſez qu'ils égalerent, & qui ordonnerent qu'on me porteroit dans l'aſſemblée, comme on fit: mais j'y fus traité autant ſeverement qu'on ſe le peut imaginer. Les Examinateurs m'interrogerent, entr'autres choſes, de Philoſophie; je leur expoſai tout à la bonne foi, ce que jadis mon Regent m'en avoit appris: mais ils ne mirent gueres à me le refuter par beaucoup de raiſons convaincantes: de ſorte que n'y pouvant répondre, j'alleguai pour dernier refuge les principes d'Ariſtote, qui ne me ſervirent pas davantage que les Sophiſmes; car en deux mots ils m'en découvrirent la fauſſeté. Cet Ariſtote, me dirent-ils, dont vous vantez ſi fort la ſcience, accõmodoit ſans doute les principes à ſa Philoſophie, au lieu d'accommoder ſa Philoſophie aux principes;

principes; & encore, devoit-il les prouver au moins plus raiſonnables que ceux des autres Sectes dont vous nous avez parlé; c'eſt pourquoy le bon Seigneur ne trouvera pas mauvais ſi nous luy baiſons les mains. Enfin comme ils virent que je ne leur clabaudois autre choſe, ſinon qu'ils n'étoient pas plus ſçavans qu'Ariſtote, & qu'on m'avoit défendu de diſputer contre ceux qui nioient les principes; ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'étois pas un homme, mais poſſible quelque eſpece d'autruche, vû que je portois comme elle la tête droite, que je marchois ſur deux pieds; & qu'enfin, horſmis un peu de duvet, je luy étois tout ſemblable; ſi bien qu'on ordonna à l'Oiſeleur de me reporter en cage. J'y paſſois mon temps avec aſſez de plaiſir, car à cauſe de leur Langue, que je poſſedois correctement, toute la Cour ſe divertiſſoit à me faire jaſer. Les Filles de la Reine entr'autres, fouroient toujours quelque bribe dans mon panier; & la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moy, elle étoit ſi tranſportée de joye, lors qu'étant en ſecret, je l'entretenois des mœurs & des divertiſſemens de gens de notre Monde, & principalement de nos cloches, & de nos autres inſtrumens de muſique, qu'elle me proteſtoit les larmes aux yeux, que ſi jamais je me trouvois en état de revoler en notre Monde, elle me ſuivroit de bon cœur.

Un jour de grand matin, m'étant éveillé

en ſurſaut, je la vis qui tambourinoit contre les bâtons de ma cage : Réjoüiſſez-vous, me dit-elle ; hier dans le Conſeil on conclud la guerre contre le Roy. J'eſpere parmi l'embarras des preparatifs, pendant que notre Monarque & ſes ſujets ſeront éloignez, faire naître l'occaſion de vous ſauver. Comment la guerre, l'interrompis-je ? Arrive-t-il des querelles entre les Princes de ce Monde-ci, comme entre ceux du nôtre ? Hé je vous prie, parlez-moy de leur façon de combattre.

Quand les Arbitres, reprit-elle, élûs au gré des deux Partis, ont déſigné le temps accordé pour l'armement, celuy de la marche, le nombre des combattans, le jour & le lieu de la bataille, & tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un ſeul homme plus que dans l'autre ; les ſoldats eſtropiez d'un côté ſont tous enrollez dans une compagnie : & lors qu'on en vient aux mains, les Maréchaux de Camp ont ſoin de les expoſer aux eſtropiez : de l'autre côté, les Geans ont en tête les Coloſſes ; les eſcrimeurs, les adroits ; les vaillans, les courageux ; les debiles, les foibles ; les indiſpoſez, les malades ; les robuſtes, les forts ; & ſi quelqu'un entreprenoit de frapper un autre que ſon ennemi déſigné, à moins qu'il pût juſtifier que c'étoit par mépriſe, il ſeroit condamné comme un coüard. Aprés la bataille donnée, on compte les bleſſez, les morts, les pri-

fonniers ; car pour les fuyards il ne s'en trouve point ; ſi les pertes ſe trouvent égales de part & d'autre, ils tirent à la courte paille à qui ſe proclamera victorieux.

Mais encore qu'un Royaume eût défait ſon ennemi de bonne guerre, ce n'eſt preſque rien avancé, car il y a d'autres armées peu nombreuſes de Sçavans & d'hommes d'eſprit, des diſputes deſquelles dépend entierement le triomphe ou la ſervitude d'un Etat.

Un Sçavant eſt oppoſé à un autre Sçavant, un eſprité à un autre eſprité, & un judicieux à un autre judicieux : au reſte le triomphe que remporte un Etat en cette façon, eſt compté pour trois victoires à force ouverte. Aprés la proclamation de la victoire, on rompt l'aſſemblée, & le Peuple vainqueur choiſit, pour être ſon Roy, ou celuy des ennemis, ou le ſien.

Je ne pûs m'empêcher de rire de cette façon ſcrupuleuſe de donner des batailles, & j'alleguois pour exemple d'une bien plus forte Politique, les coûtumes de notre Europe, où le Monarque n'avoit garde d'obmettre aucun de ſes avantages pour vaincre ; & voici comme elle me parla.

Apprenez-moy, me dit-elle, ſi vos Princes ne pretextent pas leurs armemens du droit. Si font-ils, luy repliquay-je, & de la juſtice de leur cauſe. Pourquoy donc, continua-t-elle, ne choiſiſſent-ils des Arbitres non ſuſpects pour être accordez ?

& s'il ſe trouve qu'ils ayent autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étoient, ou qu'ils joüent en un coup de piquet la Ville ou la Province dont ils ſont en diſputé.

Mais vous, luy repartis-je, pourquoy toutes ces circonſtances en votre façon de combattre? Ne ſuffit-il pas que les armées ſoient en pareil nombre d'hommes? Vous n'avez gueres de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foy, ayant vaincu ſur le pré votre ennemi ſeul à ſeul, l'avoir vaincu de bonne guerre, ſi vous étiez maillé, & lui non; s'il n'avoit qu'un poignard, & vous une eſtocade; enfin s'il étoit manchot, & que vous euſſiez deux bras? Cependant avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne ſe battent jamais pareils; car l'un ſera de grande, l'autre de petite taille: l'un ſera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée: l'un ſera robuſte, l'autre foible: & quand même ces diſpropottions ſeroient égales, qu'ils ſeroient auſſi adroits & auſſi forts l'un que l'autre, encore ne ſeroient-ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre; & ſous ombre que cet emporté ne conſiderera pas le peril, qu'il ſera bilieux, qu'il aura plus de ſang, qu'il aura le cœur plus ſerré, avec toutes ces qualitez qui font le courage; comme ſi ce n'étoit pas, auſſi-bien qu'une épée, une arme que ſon ennemi n'a point, il s'ingerera de ſe ruer éperduement ſur luy, de l'effrayer, & d'ô-

ter la vie à ce pauvre homme qui prévoit le danger, dont la chaleur eſt étouffée dans la pituite, & duquel le cœur eſt trop vaſte pour unir les eſprits neceſſaires à diſſiper cette glace, qu'on appelle poltronnerie. Ainſi vous loüez cet homme, d'avoir tué ſon ennemi avec avantage ; & le loüant de hardieſſe, vous le loüez d'un peché contre nature, puis que ſa hardieſſe tend à la deſtruction. Et à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une Remontrance au Conſeil de guerre, pour apporter un Reglement plus circonſpect & plus conſcientieux dans les combats. Et le Philoſophe qui donnoit l'avis, parla ainſi.

Vous vous imaginez, Meſſieurs, avoir bien égalé les avantages de deux ennemis, quand vous les avez choiſis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de courage : mais ce n'eſt pas encore aſſez, puis qu'il faut qu'enfin le vainqueur ſurmonte par adreſſe, par force, & par fortune. Si ç'a été par adreſſe, il a frappé ſans doute ſon Adverſaire par un endroit où il ne s'attendoit pas, ou plus vîte qu'il n'étoit vrai-ſemblable ; ou feignant de l'attraper d'un côté, il l'a aſſailli de l'autre : cependant tout cela c'eſt raffiner, c'eſt tromper, c'eſt trahir ; & la tromperie & la trahiſon, ne doivent pas faire l'eſtime d'un veritable genereux. S'il a triomphé par force, eſtimerez-vous ſon ennemi vaincu, puis qu'il a été violenté ? Non ſans doute ; non plus que vous ne

diriez pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il ſoit accablé de la chute d'une montagne ; parce qu'il n'a pas été en puiſſance de la gagner. Tout de même, celui-là n'a point été ſurmonté, à cauſe qu'il a terraſſé ſon ennemi, c'eſt la Fortune qu'on doit couronner, il n'y a rien contribué ; & enfin le vaincu n'eſt non plus blâmable que le joüeur de dez, qui, ſur dix-ſept points, en voit faire dix-huit.

On luy confeſſa qu'il avoit raiſon, mais qu'il étoit impoſſible, ſelon les apparences humaines, d'y mettre ordre, & qu'il valoit mieux ſubir un petit inconvenient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance.

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'être trouvée ſeule avec moy ſi matin. Ce n'eſt pas qu'en ce Pays-là l'impudicité ſoit un crime : au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir ſur toute femme ; & une femme, tout de même, pourroit appeller un homme en Juſtice, qui l'auroit refuſée : mais elle ne m'oſoit pas frequenter publiquement, à cauſe que les gens du Conſel avoient dit dans la derniere aſſemblée, que c'étoit les femmes principalement qui publioient que j'étois homme, afin de couvrir, ſous ce prétexte, le deſir qui les brûloit de ſe mêler aux bêtes, & de commettre avec moy ſans vergogne des pechez contre nature : cela fut cauſe que je demeuray long-temps ſans la voir, ni pas une du ſexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être : car comme je ne ſongeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint querir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé en preſence d'un grand nombre de Courtiſans, ſur quelque point de Phyſique ; & mes réponſes, à ce que je croy, ſatisfirent aucunement : car celuy qui preſidoit, m'expoſa fort au long ſes opinions ſur la ſtructure du Monde ; elles me ſemblerent ingenieuſes, & ſans qu'il paſſa juſqu'à ſon origine, qu'il ſoutenoit éternelle, j'euſſe trouvé ſa Philoſophie beaucoup plus raiſonnable que la nôtre : mais ſi-tôt que je l'entendis ſoutenir une rêverie ſi contraire à ce que la foy nous apprend, je briſay avec luy, dont il ne fit que rire ; ce qui m'obligea de luy dire, que puis qu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur Monde n'étoit qu'une Lune. Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivieres, des mers ; que ſeroit-ce donc tout cela ? N'importe, repartis-je, Ariſtote aſſure que ne n'eſt que la Lune ; & ſi vous aviez dit le contraire dans les Claſſes ou j'ay fait mes études, on vous auroit ſifflé. Il ſe fit ſur cela un grand éclat de rire ; il ne faut pas demander ſi ce fut de leur ignorance ; mais cependant on me conduiſit dans ma cage.

Mais d'autres Sçavans plus emportez que les premiers, avertis que j'avois oſé dire que la Lune d'où je venois étoit un

Monde, & que leur Monde n'étoit qu'une Lune, crurent que cela leur fourniſſoit un prétexte aſſez juſte pour me faire condamner à l'eau : c'eſt la façon d'exterminer les Impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au Roy, qui leur promit juſtice, & ordonna que je ſerois remis ſur la ſellette.

Me voilà donc décagé pour la troiſiéme fois ; & lors le plus ancien prit la parole, & plaida contre moy. Je ne me ſouviens pas de ſa harangue, à cauſe que j'étois trop épouvanté, pour recevoir les eſpeces de ſa voix ſans deſordre, & parce auſſi qu'il s'étoit ſervi, pour déclamer, d'un inſtrument dont le bruit m'étourdiſſoit ; c'étoit une trompette qu'il avoit tout exprés choiſie, afin que la violence de ce ſon martial échauffât leurs eſprits à ma mort, & afin d'empêcher par cette émotion que le raiſonnement ne pût faire ſon office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes & des tambours empêche le ſoldat de refléchir ſur l'importance de ſa vie. Quand il eut dit, je me levay pour défendre ma cauſe, mais j'en fus délivré par une avanture qui vous va ſurprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme qui avoit eu grande difficulté à traverſer la foule, vint cheoir aux pieds du Roy, & ſe traîna longtemps ſur le dos en ſa preſence. Cette façon de faire ne me ſurprit pas, car je ſçavois que c'étoit la poſture où ils ſe mettoient quand ils vouloient diſcourir

en

en public. Je renguaînay ſeulement ma harangue, & voici celle que nous eûmes de luy.

Juſtes, écoutez-moy. Vous ne ſçauriez condamner cet homme, ce ſinge, ou ce perroquet, pour avoir dit que la Lune eſt un Monde d'où il venoit; car s'il eſt homme, quand même il ne ſeroit pas venu de la Lune, puis que tout homme eſt libre, ne luy eſt-il pas libre auſſi de s'imaginer ce qu'il voudra? Quoy, pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos viſions? Vous le forcerez bien à dire que la Lune n'eſt pas un Monde, mais il ne le croira pas pourtant; car pour croire quelque choſe, il faut qu'il ſe preſente à ſon imagination certaines poſſibilitez plus grandes au oui qu'au non: à moins que vous ne luy fourniſſiez ce vrai-ſemblable, ou qu'il ne vienne de ſoy-même s'offrir à ſon eſprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne croira pas pour cela.

J'ay maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné, ſi vous le poſez dans la cathegorie des bêtes.

Car ſuppoſé qu'il ſoit animal ſans raiſon, en auriez-vous vous-même de l'accuſer d'avoir peché contre elle? Il a dit que la Lune étoit un Monde. Or les bêtes n'agiſſent que par inſtinct de Nature: donc c'eſt la Nature qui le dit, & non pas luy. De croire que cette ſçavante Nature, qui a fait le Monde & la Lune, ne ſçache ce que c'eſt elle-même, & que vous autres qui n'avez de connoiſſance

que ce que vous en tenez d'elle, le ſçachiez plus certainement, cela ſeroit bien ridicule : mais quand même la paſſion vous feroit renoncer à vos principes, & que vous ſuppoſeriez que la Nature ne guidât pas les bêtes, rougiſſez à tout le moins des inquiétudes que vous cauſent les caprices d'une bête. En verité, Meſſieurs, ſi vous rencontriez un homme d'âge meur, qui veillât à la police d'une fourmiliere, pour tantôt donner un ſoufflet à la fourmy qui auroit fait cheoir ſa compagne, tantôt en empriſonner une qui auroit dérobé à ſa voiſine un grain de bled, tantôt mettre en juſtice une autre qui auroit abandonné ſes œufs, ne l'eſtimeriez-vous pas inſenſé, de vaquer à des choſes trop au deſſous de luy, & de prétendre aſſujettir à la raiſon des animaux qui n'en ont pas l'uſage? Comment donc, venerable aſſemblée, défendrez-vous l'intereſt que vous prenez aux caprices de ce petit animal? Juſtes, j'ay dit.

Dés qu'il eût achevée, une ſorte de muſique d'applaudiſſemens fit retentir toute la ſalle; & aprés que toutes les opinions eurent été débattuës un gros quart-d'heure, le Roy prononça:

Que dorénavant je ſerois cenſé homme; comme tel, mis en liberté; & que la punition d'être noyé, ſeroit modifiée en une amende honteuſe, car il n'en eſt point en ce Pays-là d'honorable; dans laquelle amende je me dédirois publiquement, d'avoir ſoutenu que la Lune étoit un

Monde, à cauſe du ſcandale que la nouveauté de cette opinion auroit pû apporter dans l'ame des foibles.

Cet Arreſt prononcé, on m'enleve hors du Palais, on m'habille par ignominie fort magnifiquement, on me porte ſur la tribune d'un magnifique chariot; & traîné que je fus par quatre Princes qu'on avoit attachez au joug, voici ce qu'ils m'obligerent de prononcer aux carrefours de la Ville.

Peuple, je vous declare que cette Lune-cy n'eſt pas une Lune, mais un Monde; & que ce Monde de là-bas n'eſt pas un Monde, mais une Lune. Tel eſt ce que le Conſeil trouve bon que vous croyiez.

Aprés que j'eus crié la même choſe aux cinq grandes places de la Cité, j'apperçus mon Avocat qui me tendoit la main pour m'aider à deſcendre. Je fus bien étonné de reconnoître, quand je l'eus enviſagé, que c'étoit mon Démon. Nous fûmes une heure à nous embraſſer. Venez-vous-en chez moy, me dit-il; car de retourner en Cour aprés une amende honteuſe, vous n'y ſeriez pas vû de bon œil. Au reſte, il faut que je vous diſe que vous ſeriez encore parmi les ſinges, auſſi-bien que l'Eſpagnol votre compagnon, ſi je n'euſſe publié dans les compagnies, la vigueur & la force de votre eſprit, & brigué contre vos ennemis en votre faveur la protection des Grands. La fin de mes remercimens nous vit entrer chez luy; il m'entretint juſques au repas, des reſſorts qu'il avoit

fait joüer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus ſpecieux ſcrupules dont ils avoient embaboüiné le peuple, à ſe déporter d'une pourſuite ſi injuſte. Mais comme on nous eut avertis qu'on avoit ſervi, il me dit qu'il avoit, pour me tenir compagnie ce ſoir-là, prié deux Profeſſeurs d'Academie de cette Ville, de venir manger avec nous. Je les feray tomber, ajoûta-t-il, ſur la Philoſophie qu'ils enſeignent en ce Monde-ci, & par même moyen vous verrez le fils de mon hoſte. C'eſt un jeune homme autant plein d'eſprit que j'en aye jamais rencontré; ce ſeroit un ſecond Socrate, s'il pouvoit regler ſes lumieres, & ne point étouffer dans le vice les graces dont Dieu continuellement le viſite, & ne plus affecter le libertinage comme il fait, par une chimerique oſtentation & une affectation de s'acquerir la reputation d'homme d'eſprit. Je me ſuis logé ceans, pour épier les occaſions de l'inſtruire. Il ſe tut, comme pour me laiſſer à mon tour la liberté de diſcourir; puis il fit ſigne qu'on me dévêtît des honteux ornemens dont j'étois encore tout brillant.

Les deux Profeſſeurs que nous attendions, entrerent preſque auſſi-tôt, & nous allâmes nous mettre à table, où elle étoit dreſſée, & où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé, qui mangeoit déja: ils luy firent grande ſaluade, & le traiterent d'un reſpect auſſi profond que d'eſclave à Seigneur. J'en

demanday la cauſe à mon Démon, qui me répondit que c'étoit à cauſe de ſon âge, parce qu'en ce Monde-là les vieux rendoient toute ſorte de reſpect & de déference aux jeunes : bien plus, que les peres obéïſſent à leurs enfans, auſſi-tôt que par l'avis du Senat des Philoſophes, ils avoient atteint l'âge de raiſon. Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coûtume ſi contraire à celle de votre Pays ; mais elle ne repugne point à la droite raiſon. Car, en conſcience, dites-moy, quand un homme jeune & chaud eſt en force d'imaginer, de juger & d'executer, n'eſt-il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme ſexagenaire, pauvre hebêté, dont la neige de ſoixante hyvers a glacé l'imagination ; qui ne ſe conduit que par ce que vous appellez experience des heureux ſuccés, qui ne ſont cependant que de ſimples effets du hazard contre toutes les régles de l'œconomie de la prudence humaine ? Pour du jugement, il en a auſſi peu, quoy que le vulgaire de votre Monde en faſſe un appanage de la vieilleſſe : mais, pour le déſabuſer, il faut qu'il ſçache que ce qu'on appelle prudence en un vieillard, n'eſt autre choſe qu'une apprehenſion panique, une peur enragée de rien entreprendre, qui l'obſede : ainſi quand il n'a pas riſqué un danger où un jeune homme s'eſt perdu ; ce n'eſt pas qu'il en préjugeât la cataſtrophe, mais il n'avoit pas aſſez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font

oſer : au lieu que l'audace en ce jeune homme, étoit comme un gage de la réuſſite de ſon deſſein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude & la facilité d'une execution, étoit celle qui le pouſſoit à l'entreprendre. Pour ce qui eſt d'executer, je ferois tort à votre eſprit de m'efforcer à l'en convaincre par des preuves. Vous ſçavez que la jeuneſſe ſeule eſt propre à l'action ; & ſi vous n'en étiez pas tout à fait perſuadé, dites-moy, je vous prie, quand vous reſpectez un homme courageux, n'eſt-ce pas à cauſe qu'il vous peut vanger de vos ennemis, ou de vos oppreſſeurs ? & eſt-ce par autre conſideration, ou par pure habitude, que vous le conſiderez, lors qu'un bataillon de ſoixante & dix Janviers a gelé ſon ſang, & tué de froid tous les nobles entouſiaſmes, dont les jeunes perſonnes ſont échauffées ? Lors que vous déferez au plus fort, n'eſt-ce pas afin qu'il vous ſoit obligé d'une victoire que vous ne luy ſçauriez diſputer ? Pourquoy donc vous ſoumettre à lui, quand la pareſſe a fondu ſes muſcles, debilité ſes artéres, évaporé ſes eſprits, & ſucé la moëlle de ſes os ? Si vous adoriez une femme, n'étoit-ce pas à cauſe de ſa beauté ? Pourquoy donc continuer vos genuflexions, aprés que la vieilleſſe en a fait un fantôme, qui ne repreſente plus qu'une hideuſe image de la mort ? Enfin lors que vous aimiez un homme ſpirituel, c'étoit à cauſe que par la vivacité de ſon genie il penetroit une affaire mêlée, & la

débroüilloit; qu'il défrayoit par ſon bien-dire l'aſſemblée du plus haut carat; qu'il digeroit les ſciences d'une ſeule penſée: & cependant vous lui continuez vos honneurs, quand ſes organes uſez rendent ſa tête imbecile, peſante, & importune aux compagnies, & lors qu'il reſſemble plûtôt à la figure d'un Dieu Foyer, qu'à un homme de raiſon. Concluez donc par-là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens ſoient pourvus du gouvernement des familles, que les vieillards. D'autant plus même que, ſelon vos maximes, Hercule, Achille, Epaminondas, Alexandre, & Ceſar, qui ſont preſque tous morts au deçà de quarante ans, n'auroient merité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auroient été trop jeunes, bien que leur ſeule jeuneſſe fût la cauſe de leurs belles actions, qu'un âge plus avancé eût renduës ſans effet, parce qu'il eût manqué de l'ardeur & de la promptitude qui leur ont donné ces grands ſuccés. Mais, direz-vous, toutes les Loix de notre Monde font retentir avec ſoin ce reſpect qu'on doit aux vieillards. Il eſt vray; mais auſſi tous ceux qui ont introduit des Loix, ont été des vieillards, qui craignoient que les jeunes ne ne les dépoſſedaſſent juſtement de l'autorité qu'ils avoient extorquée..... Vous ne tenez de votre Architecte mortel que votre corps ſeulement; votre ame vient des Cieux; il n'a tenu qu'au hazard que votre pere n'ait été votre fils, comme vous êtes le ſien. Sçavez-vous même s'il ne

vous a point empêché d'heriter d'un Diadême ? Votre esprit peut-être étoit parti du Ciel à dessein d'animer le Roi des Romains au ventre de l'Imperatrice ; en chemin par hazard il rencontra votre embrion, & peut-être que pour abreger sa course il s'y logea. Non, non, Dieu ne vous eût point rayé du calcul qu'il avoit des hommes, quand votre pere fût mort petit garçon. Mais qui sçait si vous ne seriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit associé à sa gloire comme à ses biens. Ainsi peut-être vous n'êtes non plus redevable à votre Pere, de la vie qu'il vous a donnée, que vous le seriez au Pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous nourriroit. Et je veux même qu'il vous eût engendré Prince, qu'il vous eût engendré Roi : un present perd son merite, lorsqu'il est fait sans le choix de celui qui le reçoit. On donna la mort à Cesar, on la donna à Cassius : cependant Cassius en est obligé à l'esclave dont il l'impetra, & non pas Cesar à des meurtriers, parce qu'ils le forcerent de la prendre. Votre pere consulta-t-il votre volonté, lorsqu'il embrassa votre mere ? vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siecle-là, ou d'en attendre un autre ? si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot, ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme ? Helas ! vous que l'affaire concernoit tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenoit point l'avis. Peut-être qu'-

alors, ſi vous euſſiez été enfermé autre-part que dans la matrice des idées de la Nature, & que votre naiſſance eût été à votre opinion, vous auriez dit à la Parque : Ma chere Demoiſelle, prens le fuſeau d'un autre: il y a fort long-temps que je ſuis dans le rien, & j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas, que d'être aujourd'huy, pour m'en repentir demain : cependant il vous fallut paſſer par-là ; vous eûtes beau piailler pour retourner à la longue & noire maiſon dont on vous arrachoit, on faiſoit ſemblant de croire que vous demandiez à têter.

Voila, ô mon fils, les raiſons à peu prés, qui ſont cauſe du reſpect que les peres portent à leurs enfans. Je ſçai bien que j'ai panché du côté des enfans plus que la juſtice ne le demande, & que j'ai en leur faveur un peu parlé contre ma conſcience : mais voulant corriger cet orgueil dont certains peres bravent la foibleſſe de leurs petits, j'ai été obligé de faire comme ceux qui pour redreſſer un arbre tortu, le tirent de l'autre côté, afin qu'il redevienne également droit entre les deux contorſions : ainſi j'ai fait reſtituer aux peres ce qu'ils ôtent à leurs enfans, leur en ôtant beaucoup qui leur appartenoit, afin qu'une autre fois ils ſe contentaſſent du leur. Je ſçay bien encore, que j'ay choqué par cette apologie tous les vieillards : mais qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ont été enfans avant que d'être peres, & qu'il eſt impoſſible que je n'aye parlé fort

à leur avantage, puiſqu'ils n'ont pas été trouvez ſous une pomme de choux. Mais enfin, quoi qu'il en puiſſe arriver, quand mes ennemis ſe mettroient en bataille contre mes amis, je n'aurai que du bon, car j'ai ſervi tous les hommes, & je n'en ai deſſervi que la moitié.

A ces mots il ſe tût, & le fils de notre Hôte prit ainſi la parole. Promettez-moi, lui dit-il, puiſque je ſuis informé par votre ſoin de l'Origine, de l'Hiſtoire, des Coûtumes, & de la Philoſophie du Monde de ce petit homme, que j'ajoûte quelque choſe à ce que vous avez dit, & que je prouve que les enfans ne ſont point obligez à leurs peres de leur generation, parce que leurs peres étoient obligez en conſcience de les engendrer.

La Philoſophie de leur Monde la plus étroite, confeſſe qu'il eſt plus avantageux de mourir, à cauſe que pour mourir il faut avoir vécu, que de n'être point. Or puiſqu'en ne donnant pas l'être à ce rien, je le mets en un état pire que la mort, je ſuis plus coupable de ne le pas produire, que de le tuer. Tu croirois cependant, ô mon petit homme, avoir fait un parricide indigne de pardon, ſi tu avois égorgé ton fils. Il ſeroit énorme à la verité, mais il eſt bien plus execrable de ne pas donner l'être à qui le peut recevoir: car cet enfant à qui tu ôtes la lumiere pour toujours, eût eu la ſatisfaction d'en joüir quelque temps. Encore nous ſçavons qu'il n'en eſt privé que pour quelque ſiecle; mais ces

pauvres quarante petits riens, dont tu pouvois faire quarante bons Soldats à ton Roy, tu les empêches malicieuſement de venir au jour, & les laiſſes corrompre dans les reins au hazard d'une apoplexie qui t'étouffera....

Cette réponſe ne ſatisfit pas, à ce que je croi, le petit hôte, car il en hocha trois ou quatre fois la tête: mais notre commun Precepteur ſe tût, parce que le repas étoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc ſur des matelas fort molets, couverts de grands tapis; & un jeune ſerviteur ayant pris le plus vieil de nos Philoſophes, le conduiſit dans une petite ſalle ſeparée, d'où mon Démon lui cria de nous venir retrouver ſi-tôt qu'il auroit mangé.

Cette fantaiſie de manger à part, me donna la curioſité d'en demander la cauſe. Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, ſi elles ne ſont mortes d'elles-mêmes, à cauſe qu'il les penſe capables de douleur. Je ne m'étonne pas tant, repliquai-je, qu'il s'abſtienne de la chair, & de toutes choſes qui ont eu vie ſenſitive; car en notre Monde les Pytagoriciens, & même quelques ſaints Anacorettes, ont uſé de ce regime; mais de n'oſer, par exemple, couper un chou, de peur de le bleſſer, cela me ſemble tout à fait ridicule. Et moy, répondit mon Démon, je trouve beaucoup d'apparence en ſon opinion.

Car, dites-moi, ce chou dont vous par-

lez, n'eſt-il pas, comme vous, un être exiſtant de la Nature ? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mere également ? Encore ſemble-t-il qu'elle ait pourvû plus neceſſairement à celle du vegetant que du raiſonnable, puiſqu'elle a remis la generation d'un homme aux caprices de ſon pere, qui peut ſelon ſon plaiſir l'engendrer ou ne l'engendrer pas : rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou : car au lieu de remettre à la diſcretion du pere de germer le fils ; comme ſi elle eût apprehendé davantage que la race du chou perît, que celle des hommes, elle les contraint bongré malgré de ſe donner l'être les uns aux autres, & non pas ainſi que les hommes, qui ne les engendrent que ſelon leurs caprices, & qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine ; au lieu que les chous en peuvent produire quatre cent mille par tête. De dire que la Nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'eſt que nous nous chatoüillons pour nous faire rire. Etant incapable de paſſion, elle ne ſçauroit ni haïr, ni aimer perſonne ; & ſi elle étoit ſuſceptible d'amour, elle auroit plûtôt des tendreſſes pour ce chou que vous tenez, qui ne ſçauroit l'offenſer, que pour cet homme qui voudroit la détruire s'il le pouvoit. Ajoûtez à cela, que l'homme ne ſçauroit naître ſans crime, étant une partie du premier criminel : mais nous ſçavons fort bien que le premier chou n'offenſa pas

ſon Createur. Si on dit que nous ſommes faits à l'image du premier Etre, & non pas le chou; quand il ſeroit vray, nous avons, en ſoüillant notre ame par où nous luy reſſemblons, effacé cette reſſemblance, puiſqu'il n'y a rien de plus contraire à Dieu, que le peché. Si donc notre ame n'eſt plus ſon portrait, nous ne luy reſſemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front, & par les oreilles, que le chou par ſes feüilles, par ſes fleurs, par ſa tige, par ſon trognon, & par ſa tête. Ne croyez-vous pas en verité, ſi cette pauvre plante pouvoit parler quand on la couppe, qu'elle ne dit: Homme, mon cher frere, que t'ay-je fait qui merite la mort? Je ne croîs que dans les jardins, & l'on ne me trouve jamais en lieu ſauvage, où je vivrois en ſureté: je dédaigne toutes les autres ſocietez, horſmis la tienne; & à peine ſuis-je ſemé dans ton jardin, que pour te témoigner ma complaiſance, je m'épanoüis, je te tends les bras, je t'offre mes enfans en graine; & pour récompenſe de ma courtoiſie, tu me fais trancher la tête. Voila le diſcours que tiendroit ce chou, s'il pouvoit s'exprimer. Hé quoy? à cauſe qu'il ne ſçauroit ſe plaindre, eſt-ce à dire que nous pouvons juſtement luy faire tout le mal qu'il ne ſçauroit empêcher? Si je trouve un miſerable lié, puis-je ſans crime le tuer, à cauſe qu'il ne peut ſe défendre? Au contraire, ſa foibleſſe agraveroit ma

cruauté : car bien que cette miſerable creature ſoit pauvre, & dénuée de tous nos avantages, elle ne merite pas la mort. Quoy ? de tous les biens de l'être, elle n'a que celuy de rejetter, & nous le luy arrachons ? Le peché de maſſacrer un homme n'eſt pas ſi grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou & luy ôter la vie, à luy qui n'en a point d'autre à eſperer. Vous aneantiſſez le chou en le faiſant mourir : mais en tuant un homme, vous ne faites que changer ſon domicile. Et je dis, bien plus, puiſque Dieu cherit également ſes ouvrages, & qu'il a partagé ſes bienfaits également entre nous & les plantes, qu'il eſt tres-juſte de les conſiderer également comme nous. Il eſt vray que nous naquîmes les premiers ; mais dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aîneſſe. Si donc les chous n'eurent point de part avec nous au fief de l'immortalité, ils furent ſans doute avantagez de quelque autre, qui par ſa grandeur recompenſa ſa brieveté. C'eſt peut-être un intellect univerſel, une connoiſſance parfaite de toutes les choſes dans leurs cauſes ; & c'eſt auſſi pour cela que ce ſage Moteur ne leur a point taillé d'organes ſemblables aux nôtres, qui n'ont qu'un ſimple raiſonnement foible, & ſouvent trompeur ; mais d'autres plus ingenieuſement travaillez, plus forts, & plus nombreux, qui ſervent à l'operation de leurs ſpeculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être

ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes pensées. Mais, dites-moy, que nous ont jamais enſeigné certains êtres que nous admettons au deſſus de nous, avec leſquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, & dont nous comprenons l'exiſtence auſſi difficilement que l'intelligence & les façons avec leſquelles un chou eſt capable de s'exprimer à ſes ſemblables, & non pas à nous, à cauſe que nos ſens ſont trop foibles pour penetrer juſques-là.

Moïſe, le plus grand de tous les Philoſophes, & qui puiſoit la connoiſſance de la Nature dans la ſource de la Nature même, ſignifioit cette verité, lorſqu'il parloit de l'arbre de ſcience; & il vouloit ſans doute nous enſeigner ſous cette énigme, que les plantes poſſedent privativement à nous la Philoſophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus ſuperbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne diſe mot, il n'en penſe pas moins: mais le pauvre vegetant n'a pas des organes propres à hurler comme vous, il n'en a pas pour fretiller ni pour pleurer; il en a toutefois par leſquels il ſe plaint du tort que vous luy faites, & par leſquels il attire ſur vous la vengeance du Ciel. Que ſi enfin vous inſiſtez à me demander comment je ſçai que les chous ont ces belles penſées, je vous demande comme vous ſçavez qu'ils ne les ont point, & que tel d'entre eux, à votre imitation, ne diſe pas le ſoir en s'enfermant: Je ſuis,

Monſieur le Chou frizé, votre tres-humble ſerviteur, Chou cabus.

Il en étoit là de ſon diſcours, quand ce jeune garçon qui avoit emmené notre Philoſophe, le ramena. Hé quoi, déja dîné, luy cria mon Démon? Il repondit qu'ouy, à l'iſſuë prés, d'autant que le Phiſionome luy avoit permis de tâter de la nôtre. Le jeune hôte n'attendit pas que je lui demandaſſe l'explication de ce myſtere. Je voi bien, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sçachez donc, quoy qu'en votre Monde on gouverne la ſanté plus negligemment, que le regime de celui-ci n'eſt pas à mépriſer.

Dans toutes les maiſons il y a un Phiſionome entretenu du public, qui eſt à peu prés ce qu'on appelleroit chez vous un Medecin, horſmis qu'il n'y gouverne que les ſains, & qu'il ne juge des diverſes façons dont il nous fait traiter, que par la proportion, figure & ſymetrie de nos membres, par les lineamens du viſage, le coloris de la chair, la delicateſſe du cuir, l'agilité de la maſſe, le ſon de la voix, la teinture, la force & la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme de taille aſſez courte, qui vous a conſideré? C'étoit le Philoſophe de ceans: aſſurez-vous que ſelon qu'il a reconnu votre complexion, il a diverſifié l'exhalaiſon de votre dîné: regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher, eſt éloigné de nos lits; ſans doute qu'il vous a jugé d'un temperament bien

éloigné

éloigné du nôtre, puiſqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets ſous notre nez, ne s'épandît juſqu'à vous, ou que la vôtre ne fumât juſqu'à nous. Vous le verrez ce ſoir, qui choiſira les fleurs pour votre lit, avec la même circonſpection.

Pendant tout ce diſcours je faiſois ſigne à mon hôte, qu'il tâchât d'obliger les Philoſophes à tomber ſur quelque chapitre de la ſcience qu'ils profeſſoient. Il m'étoit trop ami, pour n'en pas faire naître auſſi-tôt l'occaſion. C'eſt pourquoy je ne vous dirai point ni les diſcours ni les prieres qui firent l'ambaſſade de ce traitté; auſſi-bien la nuance du ridicule au ſerieux fut trop imperceptible, pour pouvoir être imitée. Tant y a, Lecteur, que le dernier venu de ces Docteurs, aprés pluſieurs autres choſes, continua ainſi:

Il me reſte à prouver qu'il y a des Mondes infinis dans un Monde infini. Repreſentez-vous donc l'Univers, comme un grand animal; que les étoiles qui ſont des Mondes, ſont dans ce grand animal comme d'autres grans animaux qui ſervent reciproquement de Mondes à d'autres peuples tels que nous, nos chevaux, &c. & que nous, à notre tour, ſommes auſſi des Mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits ſans comparaiſon, que nous: comme ſont certains vers, des poux, des cirons: que ceux-cy ſont la terre, d'autres plus imperceptibles

tibles : qu'ainſi, de même que nous paroiſſons chacun en particulier un grand Monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre ſang, nos eſprits, ne ſont autre choſe qu'une tiſſure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, & ſe laiſſent aveuglément conduire à notre volonté, qui leur ſert de cocher, nous conduiſent nous-mêmes, & produiſent tout enſemble cette action que nous appellons la vie. Car, dites-moy, je vous prie, eſt-il mal-aiſé à croire qu'un poux prenne votre corps pour un Monde, & que quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles juſques à l'autre, ſes compagnons diſent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre, ou qu'il a couru de l'un à l'autre Pôle? Ouy ſans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les foreſts de ſon pays, les pores pleins de pituite, pour des fontaines, les bubes pour des lacs & des eſtangs, les apoſtumes pour des mers, les défluxions pour des deluges; & quand vous vous peignez en devant & en arriere, ils prennent cette agitation pour le flux & le reflux de l'Ocean. La demangeaiſon ne prouve-t-elle pas mon dire? Le ciron, qui la produit, eſt-ce autre choſe qu'un de ces petits animaux qui s'eſt dépris de la ſocieté civile, pour s'établir tyran de ſon pays? Si vous me demandez d'où vient qu'ils ſont plus grands que ces autres imperceptibles? je vous demande pour-

quoy les Elephans ſont plus grands que nous, & les Hibernois que les Eſpagnols ? Quant à cette ampoule & cette croûte dont vous ignorez la cauſe, il faut qu'elles arrivent, ou par la corruption de leurs ennemis, que ces petits geans ont maſſacrez ; ou par la peſte produite par la neceſſité des alimens dont les ſeditieux ſe ſont gorgez, & ont laiſſé pourrir dans la campagne des monceaux de cadavres ; ou que ce tyran, aprés avoir tout autour de ſoi chaſſé ſes compagnons qui de leurs corps bouchoient les pores du nôtre, a donné paſſage à la pituite, laquelle étant extravasée hors la ſphere de la circulation de notre ſang, s'eſt corrompuë. On me demandera peut-être pourquoi un ciron en produit tant d'autres ? Ce n'eſt pas choſe mal-aiſée à concevoir ; car de même qu'une revolte en produit une autre, auſſi ces petits peuples pouſſez du mauvais exemple de leurs compagnons ſeditieux, aſpirent chacun au commandement, allumant par-tout la guerre, le maſſacre & la faim. Mais, me direz-vous, certaines perſonnes ſont bien moins ſujettes à la demangeaiſon que d'autres : cependant chacun eſt rempli également de ces petits animaux, puiſque ce ſont eux, dites-vous, qui font la vie. Il eſt vray, auſſi le remarquons-nous, que les flegmatiques ſont moins en proye à la gratelle que les bilieux, à cauſe que le peuple ſympatiſant au climat qu'il habite, eſt plus lent en un corps froid, qu'un autre

échauffé par la temperature de ſa region, qui petille, ſe remuë, & ne ſçauroit demeurer en une place: ainſi le bilieux eſt bien plus délicat que le flegmatique, parce qu'étant animé de bien plus de parties, & l'ame étant l'action de ces petites beſtes, il eſt capable de ſentir en tous les endroits où ce beſtail ſe remuë: là où le phlegmatique n'étant pas aſſez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, il n'eſt ſenſible qu'en peu d'endroits. Et pour prouver encore cette cironalité univerſelle, vous n'avez qu'à conſiderer, quand vous êtes bleſſé, comme le ſang accourt à la playe. Vos Docteurs diſent qu'il eſt guidé par la prévoyante nature, qui veut ſecourir les parties débilitées: ce qui feroit conclure qu'outre l'ame & l'eſprit il y auroit encore en nous une troiſiéme ſubſtance intellectuelle, qui auroit ſes fonctions & ſes organes à part; c'eſt pourquoy je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux ſe ſentant attaquez, envoyent chez leurs voiſins demander du ſecours, & qu'étant arrivez de tous côtez, & le pays ſe trouvant incapable de tant de gens, ils meurent ou de faim, ou étouffent dans la preſſe. Cette mortalité arrive, quand l'apoſthume eſt mûre: car pour témoigner qu'alors ces animaux ſont étouffez, c'eſt que la chair pourrie devient inſenſible; que ſi bien ſouvent la ſaignée qu'on ordonne pour divertir la fluxion, profite, c'eſt à cauſe que s'en é-

tant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refuſent d'aſſiſter leurs alliez, n'ayant que mediocrement la puiſſance de ſe défendre chacun chez ſoy.

Il acheva ainſi, quand le ſecond Philoſophe s'apperçut que nos yeux aſſemblez ſur les ſiens l'exhortoient de parler à ſon tour.

Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal notre ſemblable, quelque choſe de la ſcience que nous profeſſons, je dicte maintenant un traité que je ſerois bien-aiſe de luy produire, à cauſe des lumieres qu'il donne à l'intelligence de notre Phyſique. C'eſt l'explication de l'origine éternelle du monde : mais comme je ſuis empreſſé de faire travailler à mes ſoufflets, car demain ſans remiſe la Ville part; vous pardonnerez au temps, avec promeſſe toutefois qu'auſſitôt qu'elle ſera arrivée où elle doit aller, je vous ſatisferay.

A ces mots le fils de l'hôte appella ſon pere, pour ſçavoir quelle heure il étoit; mais ayant répondu qu'il étoit huit heures ſonnées, il luy demanda tout en colere, pourquoy il ne les avoit pas avertis à ſept, comme il le luy avoit commandé? Qu'il ſçavoit bien que les maiſons partoient le lendemain, & que les murailles de la Ville l'étoient déja. Mon fils, repliqua le bon homme, on a publié, depuis que vous êtes à table, une défenſe expreſſe de partir avant aprés-demain. N'im-

porte, repartit le jeune homme, vous devez obéïr aveuglément, ne point pénétrer dans mes ordres, & vous souvenir seulement de ce que je vous ay commandé. Vîte, allez querir votre effigie. Lors qu'elle fut apportée, il la saisit par le bras, & la foüetta un gros quart d'heure. Or sus, vaurien, continua-t-il, en punition de votre desobéïssance, je veux que vous serviez aujourd'huy de risée à tout le monde, & pour cet effet je vous commande de ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. Le pauvre homme sortit fort éploré, & son fils nous fit des excuses de son emportement.

J'avois bien de la peine, quoy que je me mordisse les levres, à m'empêcher de rire d'une si plaisante punition, & cela fut cause que pour rompre cette burlesque pedagogie, qui m'auroit sans doute fait éclater, je le supliay de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la Ville dont tantôt il avoit parlé, & si les maisons & les murailles cheminoient. Il me répondit: Entre nos Villes, cher Etranger, il y en a de mobiles & de sedentaires: les mobiles, comme, par exemple, celles où nous sommes maintenant, sont faites comme je vais vous dire. L'Architecte construit chaque Palais, ainsi que vous voyez, d'un bois fort leger; il pratique dessous quatre rouës dans l'épaisseur de l'un des murs, il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent d'une ligne horisontale à travers le dernier étage de l'un

à l'autre pignon ; en ſorte que quand on veut traîner les Villes autre part (car on les change d'air à toutes les ſaiſons) chacun déplie ſur l'un des côtez de ſon logis quantité de larges voiles au devant des ſoufflets ; puis ayant bandé un reſſort pour les faire joüer, leurs maiſons en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomiſſent ces monſtres à vent, ſont emportées ſi on veut à plus de cent lieües. Quant à celles que nous appellons ſedentaires, les logis en ſont preſque ſemblables à vos Tours, horſmis qu'ils ſont de bois, & qu'ils ſont percez au centre d'une groſſe & forte viſſe, qui regne de la cave juſqu'au toict, pour les pouvoir hauſſer & baiſſer à diſcretion. Or la terre eſt creuſée auſſi profonde que l'édifice eſt élevé, & le tout eſt conſtruit de cette ſorte, afin qu'auſſi-tôt que les gelées commencent à morfondre le Ciel, ils puiſſent deſcendre leurs maiſons en terre, où ils ſe tiennent à l'abri des intemperies de l'air : mais ſi-tôt que les douces haleines du Printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur groſſe viſſe dont je vous ay parlé. Je le priay, puis qu'il avoit déja eu tant de bonté pour moy, & que la ville ne partoit que le lendemain, de me dire quelque choſe de cette origine éternelle du monde, dont il m'avoit parlé quelque temps auparavant ; & je vous promets, luy dis-je, qu'en recompenſe, ſi-tôt que je ſeray de retour dans la Lune, dont mon

Gouverneur (je luy montray mon Démon) vous témoignera que je ſuis venu, j'y ſemeray votre gloire, en y racontant les belles choſes que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de ma promeſſe, parce que vous ne croyez pas que la Lune dont je vous parle ſoit un monde, & que j'en ſois un habitant ; mais je vous puis aſſûrer auſſi, que les peuples de ce monde-là, qui ne prennent celui-cy que pour une Lune, ſe moqueront de moy, quand je diray que votre Lune eſt un monde, & qu'il y a des campagnes, avec des habitans. Il ne me répondit que par un ſouris, & parla ainſi.

Puis que nous ſommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre abſurditez, il eſt bien raiſonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obſtacle qui nous arrête, c'eſt l'éternité du monde ; & l'eſprit des hommes n'étant pas aſſez fort pour la concevoir, & ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand Univers, ſi beau, ſi bien reglé, pût être fait ſoy-même, ils ont eu recours à la Création. Mais ſemblables à celuy qui s'enfonceroit dans la riviere de peur d'être mouillé de la pluye, ils ſe ſauvent des bras nains, à la miſericorde du geant ; encore ne s'en ſauvent-ils pas : car cette Eternité qu'ils ôtent au monde, pour ne l'avoir pû comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avoit beſoin de ce preſent,

ſent, & comme s'il étoit plus aiſé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moy, a-t-on jamais conçu comme de rien il ſe peut faire quelque choſe ? Helas ! entre rien & un atome, il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y ſçauroit pénétrer. Il faudra, pour échaper à ce labyrinthe inexpliquable, que vous admettiez une matiere éternelle avec Dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderois la matiere éternelle, comment ce chaos s'eſt-il arrangé de ſoy-même? Ah ! je vous le vais expliquer.

Il faut, ô mon petit Animal, aprés avoir ſeparé mentalement chaque petit corps viſible en une infinité de petits corps inviſibles, s'imaginer que l'Univers infini n'eſt composé d'autre choſe que des Atomes infinis tres-ſolides, tres-incorruptibles & tres-ſimples, dont les uns ſont cubiques, les autres parallelogrammes, d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres exagones, d'autres ovales, qui tous agiſſent diverſement chacun ſelon ſa figure. Et qu'ainſi ne ſoit, poſez une boule d'yvoire fort ronde, ſur un lieu fort uni; à la moindre impreſſion que vous luy donnerez, elle ſera un demi quart d'heure ſans s'arrêter: or j'ajoûte que ſi elle étoit auſſi parfaitement ronde, que le ſont quelques-uns de ces atomes dont je parle, & la ſurface où elle ſeroit poſée, parfaitement unie, elle ne s'arrêteroit jamais. Si donc l'art eſt capable

d'incliner un corps au mouvement perpetuel, pourquoy ne croirons-nous pas que la nature ne le puiſſe faire? Il en eſt de même des autres figures, deſquelles l'une, comme quarrée, demande le repos perpetuel; d'autres, un mouvement de côté; d'autres, un demi mouvement, comme de trépidation; & la ronde, dont l'être eſt de ſe remuer, venant à ſe joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appellons feu, parce que non ſeulement le feu s'agite ſans ſe repoſer, mais perce & penetre facilement. Le feu a outre cela des effets differens, ſelon l'ouverture & la qualité des angles où la figure ronde ſe joint, comme, par exemple, le feu du poivre eſt autre choſe que le feu du ſucre; le feu du ſucre, que celuy de la canelle; celuy de la canelle, que celuy du clou de girofle; & celui-ci, que le feu d'un fagot. Or le feu qui eſt le conſtructeur des parties & du tout de l'Univers, a pouſſé & ramaſſé dans un chêne, la quantité des figures neceſſaires à compoſer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hazard peut-il avoir ramaſſé en un lieu toutes les choſes neceſſaires à produire ce chêne? Je vous réponds, que ce n'eſt pas merveille que la matiere ainſi diſpoſée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, ſi la matiere ainſi diſposée, le chêne n'eût pas été produit: un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un ſaule; un peu moins de certaines figures, c'eût été la Plante ſen-

ſitive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenoüille, un moineau, un ſinge, un homme. Quand ayant jetté trois dez ſur une table, il arrive raſle de deux ou bien de trois, quatre & cinq, ou bien deux ſix & un; direz-vous: O le grand miracle! A chaque dé, il eſt arrivé le même point, tant d'autres points pouvant arriver: ô le grand miracle! il eſt arrivé trois points qui ſe ſuivent: ô le grand miracle! il eſt arrivé juſtement deux ſix, & le deſſous de l'autre ſix. Je ſuis aſſuré qu'étant homme d'eſprit, vous ne ferez jamais ces exclamations; car puis qu'il n'y a ſur les dez qu'une certaine quantité de nombres, il eſt impoſſible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et aprés cela vous vous étonnez comme cette matiere broüillée pêle-mêle au gré du hazard, peut avoir conſtitué un homme, vû qu'il y avoit tant de choſes neceſſaires à la conſtruction de ſon être. Vous ne ſçavez donc pas qu'un million de fois cette matiere s'acheminant au deſſein d'un homme, s'eſt arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comete; & tout cela à cauſe du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas à deſigner un homme: ſi bien que ce n'eſt pas merveille qu'entre une infinité de matieres, qui changent & ſe remuent inceſſamment, elles ayent rencontré à faire le peu d'animaux, de vegetaux, de mineraux que nous voyons; non plus que ce n'eſt pas mer-

veille qu'en cent coups de dez il arrive une raſle ; auſſi-bien eſt-il impoſſible que de ce remuement il ne ſe faſſe quelque choſe, & cette choſe ſera toujours admirée d'un étourdi qui ne ſçaura pas combien s'en eſt fallu qu'elle n'ait pas été faite. Quand la grande riviere de [redacted] fait moudre un moulin, [redacted] conduit les reſſorts d'une horloge, & que le petit ruiſſeau de [redacted] ne fait que couler, & ſe dé[redacted]rober. quelquefois, vous ne diriez pas que cette riviere a bien de l'eſprit, parce que vous ſçavez qu'elle a rencontré les choſes diſpoſées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvres ; car ſi ſon moulin ne ſe fût pas trouvé dans ſon cours, elle n'auroit pas pulveriſé le froment ; ſi elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'auroit pas marqué les heures ; & ſi le petit ruiſſeau dont j'ay parlé, avoit eu la même rencontre, il auroit fait les mêmes miracles. Il en va tout ainſi de ce feu qui ſe meut de ſoy-même, car ayant trouvé les organes propres à l'agitation neceſſaire pour raiſonner, il a raiſonné ; quand il en a trouvé de propres ſeulement à ſentir, il a ſenti ; quand il en a trouvé de propres à vegeter, il a vegeté. Et qu'ainſi ne ſoit ; qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette ame fait voir, il ceſſera de voir, de même que notre grande horloge ceſſera de marquer les heures, ſi l'on en briſe le mouvement.

Enfin, ces premiers & indiviſibles atômes ſont un cercle ſur qui roulent ſans

difficulté les difficultez les plus embaraſſantes de la Phyſique ; il n'eſt pas juſques à l'operation des ſens que perſonne n'a pû encore bien concevoir, que je n'explique fort aiſément par les petits corps. Commençons par la vûe ; elle merite, comme la plus incomprehenſible, notre premier début.

Elle ſe fait donc, à ce que je m'imagine, quand les tuniques de l'œil dont les pertuis ſont ſemblables à ceux du verre, tranſmettent cette pouſſiere de feu, qu'on appelle rayons viſuels, & qu'elle eſt arrêtée par quelque matiere opaque qui la fait réjaillir chez ſoy : car alors rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repouſſée, & cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement en égale ſuperficie du ſujet regardé, elle la pouſſe juſques à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre eſt un corps opaque, & fort ſerré, & que cependant, au lieu de rechaſſer ces autres petits corps, il s'en laiſſe penetrer. Mais je vous réponds, que ces pores du verre ſont taillez de même figure que ces atômes de feu qui le traverſent ; & que comme un crible à froment n'eſt pas propre à cribler de l'avoine ; un crible à avoine, à cribler du froment ; ainſi une boëte de ſapin, quoy que mince, & qu'elle laiſſe penetrer les ſons, n'eſt pas penetrable à la vuë ; & une piece de criſtal, quoy que tranſparente, qui ſe laiſſe percer à la vuë, n'eſt pas penetrable au toucher. Je ne pûs

là m'empêcher de l'interrompre. Un grand Poëte & Philosophe de notre Monde, luy dis-je, a parlé aprés Epicure, & luy aprés Democrite, de ces petits corps presque comme vous; c'est pourquoy vous ne me surprenez point par ce discours: & je vous prie, en le continuant, de me dire comment par ces principes vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir. Il est fort aisé, me repliqua-t-il: car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traversé la glace, & rencontrant derriere un corps non diaphane qui les rejette, ils repassent par où ils étoient venus; & trouvant ces petits corps cheminans en superficie égale sur le miroir, ils les rappellent à nos yeux; & notre imagination plus chaude que les autres facultez de notre ame, en attire le plus subtil, dont elle fait chez soy un portrait en racourci.

L'operation de l'ouye n'est pas plus mal-aisée à concevoir; & pour être plus succint, considerons-la seulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un Maître de l'art. Vous me demanderez comment il se peut faire que j'apperçoive si loin de moy une chose que je ne vois point? Est-ce qu'il sort de mes oreilles une éponge qui boit cette musique, pour me le rapporter? ou ce joüeur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joüeur, avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs? Non: mais ce miracle procede de ce que la corde

tirée venant à frapper de petits corps; dont l'air eſt compoſé, elle le chaſſe dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels; & ſelon que la corde eſt bandée, le ſon eſt haut, à cauſe qu'elle pouſſe les atômes plus vigoureuſement; & l'organe ainſi penetré, en fournit à la fantaiſie de quoy faire ſon tableau: ſi trop peu, il arrive que notre memoire n'ayant pas encore achevé ſon image, nous ſommes contraints de luy repeter le même ſon, afin que des matereaux que luy fourniſſent, par exemple, les meſures d'une ſarabande, elles en prennent aſſez pour achever le portrait de cette ſarabande; mais cette operation n'a rien de ſi merveilleux que les autres, par leſquelles à l'aide du même organe nous ſommes émus tantôt à la joye, tantôt à la colere.... Et cela ſe fait, lors que dans ce mouvement ces petits corps en rencontrent d'autres en nous, remuez de même façon, ou que leur propre figure rend ſuſceptibles du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs Hôtes à ſe remuer comme eux: & de cette façon, lors qu'un air violent rencontre le feu de notre ſang, il le fait incliner au même branle, & il l'anime à ſe pouſſer dehors; c'eſt ce que nous appellons ardeur de courage. Si le ſon eſt plus doux, & qu'il n'ait la force de ſoulever qu'une moindre flame plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes, & des pertuis de notre chair, elle excite ce chatoüillement

qu'on appelle joye. Il en arrive ainſi de l'ébullition des autres paſſions, ſelon que ces petits corps ſont jettez plus ou moins violemment ſur nous, ſelon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, & ſelon qu'ils trouvent à remuer chez nous : c'eſt quant à l'ouye.

La démonſtration du toucher n'eſt pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matiere palpable, il ſe fait une émiſſion perpetuelle de petits corps ; & qu'à meſure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épraignons du ſujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la preſſons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur ſolidité, les ſouples de leur molleſſe, les raboteux, &c. Et qu'ainſi ne ſoit, nous ne ſommes plus ſi fins à diſcerner par l'attouchement avec des mains uſées de travail, à cauſe de l'épaiſſeur du cal, qui pour n'être ni poreux ni animé, ne tranſmet que fort mal-aiſément ces fumées de la matiere. Quelqu'un deſirera d'apprendre où l'organe de toucher tient ſon ſiége. Pour moy, je penſe qu'il eſt répandu dans toutes les ſuperficies de la maſſe, vû qu'il ſent dans toutes ſes parties. Je m'imagine toutefois que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, & plus vîte nous diſtinguons ; ce qui ſe peut experimenter, quand les yeux clos nous touchons quelque choſe, car nous la devinons plus facilement ; & ſi au contraire nous la tâtions du pied, nous aurions

plus de peine à la connoître: cela provient de ce que notre peau étant par-tout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matiere n'eſt pas plus ſerrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes, par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivez juſqu'au cerveau, qui eſt le terme de leur voyage. Il me reſte à parler de l'odorat & du goût.

Dites-moi, lorſque je goûte un fruit, n'eſt-ce pas à cauſe de la chaleur de la bouche qui le fond? Avoüez-moi donc, qu'y ayant dans une poire, des ſels, & que la diſſolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui compoſent la ſaveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une maniere bien differente; tout ainſi que l'écare enfoncée par le fer d'une pique qui me traverſe, n'eſt pas ſemblable à ce que me fait ſouffrir en ſurſaut la bale d'un piſtolet, & de même que la balle de ce piſtolet m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

Je n'ai rien à dire de l'odorat, puiſque les Philoſophes mêmes confeſſent qu'il ſe fait par une émiſſion continuelle de petits corps.

Je m'en vais ſur ce principe vous expliquer la creation, l'harmonie, & l'influence des globes celeſtes, avec l'immuable varieté des meteores.

Il alloit continuer; mais le vieil hôte entra là-deſſus, qui fit ſonger notre Philoſophe à la retraite: il apportoit des cri-

ſtaux pleins de verres luiſans, pour éclairer la ſalle : mais comme ces petits feux inſectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne ſont pas nouvellement amaſſez, ceux-ci vieux de dix jours n'éclairoient preſque point. Mon Démon n'attendit pas que la Compagnie en fût incommodée, il monta dans ſon cabinet, & en redeſcendit auſſi-tôt avec deux boules de feu ſi brillantes, que chacun s'étonna comme il ne ſe bruloit point les doigts : ces flambeaux incombuſtibles, dit-il, nous ſerviront mieux que vos pelotons de verres. Ce ſont des rayons du Soleil, que j'ai purgez de leur chaleur ; autrement les qualitez corroſives de ſon feu auroient bleſſé votre vûë en l'ébloüiſſant ; j'en ai fixé la lumiere, & l'ai renfermée dans ces boules tranſparentes que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand ſujet d'admiration ; car il ne m'eſt pas plus difficile, à moi qui ſuis né dans le Soleil, de condenſer ſes rayons, qui ſont la pouſſiere de ce Monde-là ; qu'à vous d'amaſſer de la pouſſiere ou des atomes, qui ſont de la terre pulverisée de celui-ci. Là-deſſus notre Hôte envoya un valet conduire les Philoſophes, parce qu'il étoit nuit, avec une douzaines de globes à verres pendus à ſes quatre pieds. Pour nous autres, ſçavoir mon Precepteur & moy, nous nous couchâmes par l'ordre du Phiſionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violette & de lys, m'envoya chatoüiller à l'ordinaire ; & le lendemain ſur les

neuf heures, je vis entrer mon Démon, qui me dit qu'il venoit du Palais, où.... l'une des Demoiſelles de la Reine l'avoit prié de l'aller trouver, & qu'elle s'étoit enquiſe de moi, témoignant qu'elle perſiſtoit toûjours dans le deſſein de me tenir parole, c'eſt à dire que de bon cœur elle me ſuivroit, ſi je la voulois mener avec moi dans l'autre monde. Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'eſt quand j'ai reconnu que le motif principal de ſon voyage, étoit de ſe faire Chrétienne: ainſi je lui ai promis d'aider ſon deſſein de toutes mes forces, & d'inventer pour cet effet une machine capable de tenir trois ou quatre perſonnes, dans laquelle vous y pourrez monter enſemble dés aujourd'hui. Je vais m'appliquer ſerieuſement à l'execution de cette entrepriſe: c'eſt pourquoi afin de vous divertir, pendant que je ne ſerai point avec vous, voici un Livre que je vous laiſſe. Je l'apportai jadis de mon pays natal; il eſt intitulé: *Les Etats & Empires de la Lune, avec une Addition de l'Hiſtoire de l'Eſtincelle.* Je vous donne encore celui-ci, que j'eſtime beaucoup davantage; c'eſt le grand œuvre des Philoſophes, qu'un des plus forts Eſprits du Soleil a compoſé. Il prouve là-dedans que toutes choſes ſont vrayes, & déclare la façon d'unir phyſiquement les veritez de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc eſt noir, & que le noir eſt blanc; qu'on peut être & n'être pas en même temps; qu'il peut

y avoir une montagne ſans vallée ; que le neant eſt quelque choſe ; & que toutes les choſes qui ſont, ne ſont point : mais remarquez qu'il prouve tous ces inouïs paradoxes, ſans aucune raiſon captieuſe ou ſophiſtique. Quand vous ſerez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre Hôte ; ſon eſprit a beaucoup de charmes. Ce qui me déplaît en lui, c'eſt qu'il eſt impie : s'il lui arrive de vous ſcandaliſer, ou de faire par quelque raiſonnement chanceler votre foi, ne manquez-pas auſſi-tôt de me le venir propoſer : je vous en reſoudrai les difficultez. Un autre vous ordonneroit de rompre compagnie : mais comme il eſt extrémement vain, je ſuis aſſuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite, & il ſe figureroit que notre croyance ſeroit ſans raiſon, ſi vous refuſiez d'entendre les ſiennes. Il me quitta, en achevant ce mot ; mais il fut à peine ſorti, que je me mis à conſiderer attentivement mes Livres, & leurs boëtes, c'eſt à dire leurs couvertures qui me ſembloient admirables pour leurs richeſſes. L'une étoit taillée d'un ſeul diamant, ſans comparaiſon plus brillant que les nôtres ; la ſeconde ne paroiſſoit qu'une monſtrueuſe perle fenduë en deux. Mon Démon avoit traduit ces Livres en langage de ce monde ; mais, parce que je n'ai point de leur Imprimerie, je m'en vais expliquer la façon de ces deux Volumes.

A l'ouverture de la boëte, je trouvai

dedans un je ne ſçai quoi de metail, preſque ſemblable à nos Horloges, plein de je ne ſçai quels petits reſſorts & de machines imperceptibles : c'eſt un Livre à la verité, mais c'eſt un Livre miraculeux, qui n'a ni feüillets ni caracteres : enfin c'eſt un Livre, où pour apprendre, les yeux ſont inutiles ; on n'a beſoin que d'oreilles. Quand quelqu'un donc ſouhaite lire, il bande avec grande quantité de toutes ſortes de petits nerfs cette machine, puis il tourne l'éguille ſur le chapitre qu'il deſire écouter, & au même temps il en ſort comme de la bouche d'un homme, ou d'un inſtrument de muſique, tous les ſons diſtincts & differens qui ſervent entre les Grands Lunaires à l'expreſſion du langage....

Quatre d'entre eux portoient ſur leurs épaules une eſpece de cercueil envelopé de noir : je m'informai d'un regardant, ce que vouloit dire ce convoi, ſemblable aux pompes funebres de mon pays ; il me répondit que ce méchant.... & nommé du peuple par une chiquenaude ſur le genoüil droit, qui avoit été convaincu d'envie & d'ingratitude, étoit decedé le jour precedent, & que le Parlement l'avoit condamné il y avoit plus de vingt ans à mourir dans ſon lit, & puis, d'être enterré aprés ſa mort. Je me pris à rire de cette réponſe : & lui m'interrogeant pourquoi ? Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui eſt une marque de benediction dans notre Monde, comme la longue vie,

une mort paisible, une sepulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire. Quoy ? vous prenez la sepulture pour quelque chose de précieux, me repartit cet homme ? Et par votre foy, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapaux qui lui mangent les jouës, enfin la peste revetuë du corps d'un homme ? Bon Dieu ! la seule imagination d'avoir, quoy que mort, le visage embaraſsé d'un drap, & sur la bouche une picque de terre, me donne de la peine à respirer. Ce miserable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être assisté dans une fosse, a été condamné d'être assisté dans son convoi de cent cinquante de ses amis ; & commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux & un ingrat, de paroître à ses funerailles avec un visage triste ; & sans que les Juges en ont eu pitié, imputans en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auroient ordonné d'y pleurer. Horsmis les criminels, on brûle ici tout le monde : aussi est-ce une coûtume tres-décente & tres-raisonnable : car nous croyons que le feu ayant separé le pur d'avec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisoit l'ame, & lui donne la force de s'élever toûjours, & montant jusques à quelque astre, la terre de certains peuples plus immateriels que nous, & plus intellectuels, parce que

leur temperament doit répondre & participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

Ce n'eſt pas encore notre façon d'inhumer la plus belle. Quand un de nos Philoſophes vient à un âge où il ſent ramollir ſon eſprit, & la glace de ſes ans engourdir les mouvemens de ſon ame, il aſſemble ſes amis par un banquet ſomptueux; puis ayant expoſé les motifs qui le font reſoudre à prendre congé de la Nature, & le peu d'eſperance qu'il a d'ajoûter quelque choſe à ſes belles actions, on luy fait ou grace, c'eſt à dire qu'on luy permet de mourir; ou on luy fait un ſevere commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité des voix, on luy a mis ſon ſouffle entre les mains, il avertit ſes plus chers & du jour & du lieu: ceux-cy ſe purgent, & s'abſtiennent de manger pendant vingt-quatre heures; puis arrivez qu'ils ſont au logis du Sage, & ſacrifié qu'ils ont au Soleil, ils entrent dans la chambre, où le genereux les attend ſur un lit de parade. Chacun le veut embraſſer; & quand c'eſt au rang de celui qu'il aime le mieux, aprés l'avoir baiſé tendrement, il l'appuye ſur ſon eſtomach, & joignant ſa bouche ſur ſa bouche, de la main droite il ſe plonge un poignard dans le cœur. L'Amant ne détache point ſes levres de celles de ſon Amant, qu'il ne le ſente expirer; & lors il retire le fer de ſon ſang, & fermant de ſa bouche la playe, il avale ſon ſang, qu'il ſuce juſ-

qu'à ce qu'un ſecond lui ſuccede, puis un troiſiéme, un quatriéme, & enfin toute la compagnie; & quatre ou cinq heures aprés, on introduit à chacun une fille de ſeize ou dix-ſept ans; & pendant trois ou quatre jours qu'ils ſont à goûter les plaiſirs de l'amour, ils ne ſont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute cruë, afin que ſi de cent embraſſemens il peut naiſtre quelque choſe, ils ſoient aſſurez que c'eſt leur ami qui revit.

J'interrompis ce diſcours, en diſant à celui qui me le faiſoit, que ces façons de faire avoient beaucoup de reſſemblance avec celles de quelques peuples de notre Monde; & continuai ma promenade, qui fut ſi longue, que quand je revins il y avoit deux heures que le dîné étoit preſt. On me demanda pourquoi j'étois arrivé ſi tard? Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au Cuiſinier qui s'en plaignoit: j'ai demandé pluſieurs fois parmi les ruës quelle heure il étoit, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, ſerrant les dents, & tournant le viſage de travers.

Quoy, s'écria toute la compagnie, vous ne ſçavez pas que par là ils vous montroient l'heure? Par ma foy, repartis-je, ils avoient beau expoſer leur grand nez au Soleil, avant que je l'appriſſe. C'eſt une commodité, me dirent-ils, qui leur ſert à ſe paſſer d'horloge; car ils ſont un cadran ſi juſte de leurs dents, que lors qu'ils veulent

lent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les levres ; & l'ombre de ce nez qui vient tomber dessus leurs dents, marque comme un Cadran celle dont le Curieux est en peine. Maintenant afin que vous sçachiez pourquoy en ce pays tout le monde à le nez grand; apprenez qu'aussi-tost que la femme est accouchée, la Matrone porte l'enfant au Maistre du Seminaire ; & justement au bout de l'an, les Experts estant assemblez, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le Syndic, il est censé Camus, & mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, & comme il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissions des continences par force : mais sçachez que nous le faisons, après avoir observé depuis trente siecles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, genereux, liberal ; & que le petit est un signe du contraire : C'est pourquoy des Camus on bâtit les Eunuques, parce que la Republique aime mieux ne point avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fussent semblables. Il parloit encore, lors que je vis entrer un homme tout nud : je m'assis aussi-tost, & me couvris pour luy faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse en ce païs là témoigner à quelqu'un. Le Royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en vostre Monde, vous en avertissiez les

Magiſtrats, à cauſe qu'un Mathematicien vient tout à l'heure de promettre au Conſeil, que pourveu qu'eſtant de retour chez vous, vous vouliez conſtruire une certaine machine, qu'il vous enſeignera, il attirera voſtre globe, & le joindra à celuy-cy: à quoy je promis de ne pas manquer. Hé! je vous prie, dis-je à mon Hoſte, quand l'autre fut party, de me dire pourquoy cet envoyé portoit à la ceinture des parties honteuſes de bronze; ce que j'avois veu pluſieurs fois pendant que j'eſtois en cage, ſans l'avoir oſé demander, parce que j'étois toûjours environné de Filles de la Reine, que je craignois d'offenſer, ſi j'euſſe en leur preſence attiré l'entretien d'une matiere ſi graſſe: de ſorte qu'il me répondit: Les femelles icy, non plus que les mâles, ne ſont pas aſſez ingrats, pour rougir à la veuë de celuy qui les a forgées; & les Vierges n'ont pas honte d'aimer ſur nous, en memoire de leur mere Nature, la ſeule choſe qui porte ſon nom. Sçachez donc que l'écharpe dont cet homme eſt honoré, & où pend pour medaille la figure d'un membre viril, eſt le ſymbole du Gentilhomme, & la marque qui diſtingue le Noble d'avec le Roturier. Ce paradoxe me ſembla ſi extravagant, que je ne pûs m'empêcher de rire. Cette coûtume me ſemble bien extraordinaire, repartis-je, car en noſtre Monde, la marque de nobleſſe eſt de porter une Epée. Mais l'Hoſte, ſans s'émouvoir: O mon petit homme, s'écria-t-il, quoy? les grands

de votre Monde ſont enragez de faire parade d'un inſtrument qui déſigne un boureau, & qui n'eſt forgé que pour nous détruire ; enfin l'ennemy juré de tout ce qui vit ? & de cacher au contraire un membre, ſans qui nous ſerions au rang de ce qui n'eſt pas ; le Promethée de chaque animal, & le réparateur infatigable des foibleſſes de la Nature? Malheureuſe contrée, où les marques de generation ſont ignominieuſes, & où celles d'aneantiſſement ſont honorables ! Cependant vous appellez ce membre-là des parties honteuſes, comme s'il y avoit quelque choſe de plus glorieux que de donner la vie, & rien de plus honteux que de l'ôter. Pendant tout ce diſcours nous ne laiſſions pas de dîner ; & ſi-toſt que nous fûmes levez, nous allâmes au jardin prendre l'air ; & là prenant occaſion de parler de la generation & conception des choſes, il me dit : Vous devez ſçavoir que la terre ſe faiſant un arbre, d'un arbre un pourceau, & d'un pourceau un homme, nous devons croire, puiſque tous les eſtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aſpirent à devenir hommes ; cette eſſence eſtant l'achevement du plus beau mixte, & le mieux imaginé qui ſoit au monde, parce que c'eſt le ſeul qui faſſe le lien de la vie animale avec la raiſonnable. C'eſt ce qu'on ne peut nier ſans eſtre Pedant, puis que nous voyons qu'un Prunier, par la chaleur de ſon germe, comme par une bouche, ſuce & digere le gaſon qui l'environ-

ne ; qu'un pourceau devore ce fruit, & le fait devenir une partie de ſoy-meſme ; & qu'un homme mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à ſoy, & fait revivre cét animal ſous une plus noble eſpece. Ainſi cet homme que vous voyez, eſtoit peut-eſtre il y a ſoixante ans une touffe d'herbe dans mon jardin; ce qui eſt d'autant plus probable, que l'opinion de la Metempſycoſe Pytagorique, ſoûtenuë par tant de grands hommes, n'eſt vray-ſemblablement parvenuë juſques à nous, qu'afin de nous engager à en rechercher la verité. Comme en effet nous avons trouvé que tout ce qui eſt, ſent & vegete, & qu'enfin aprés que toute la matiere eſt parvenuë à ce periode qui eſt ſa perfection, elle deſcend & retourne dans ſon inanité, pour revenir & joüer de rechef les mêmes rolles. Je deſcendis tres-ſatisfait au jardin, & je commençois à reciter à mon compagnon ce que notre Maiſtre m'avoit appris, quand le Phiſionome arriva pour nous conduire à la refection & au dortoir.

Le lendemain dés que je fus éveillé, je m'en allay faire lever mon Antagoniſte. C'eſt un auſſi grand miracle (luy dis-je en l'abordant) de trouver un fort eſprit comme le vôtre enſeveli dans le ſommeil, que de voir du feu ſans action : il ſouffrit ce mauvais compliment ; mais (s'écria-t-il avec une colere paſſionnée d'amour) ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? ſçachez que ces noms-là diffa-

ment le nom de Philosophe, & que comme le Sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive, & qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges & d'évenemens de nature, qu'ont inventé les stupides pour excuser les foiblesses de leur entendement.

Je crûs alors être obligé en conscience de prendre la parole pour le détromper. Encore, luy repliquai-je, que vous soyez fort obstiné dans vos sentimens, j'ai vû tout plein de choses arrivées surnaturellement. Vous le dites, continua-t-il; mais vous ne sçavez pas que la force de l'imagination est capable de guerir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualitez contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque: ce qui se fait quand notre imagination avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remede specifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile Medecin de votre Monde conseille au malade de prendre plutôt un Medecin ignorant qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination travaillant à notre santé, pourvû qu'elle soit aidée de remedes, est capable de nous guerir; mais que les plus puissans étoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre Monde vivoient tant de siecles

ſans avoir eu aucune connoiſſance de la Medecine ? non. Et qu'eſt-ce à vôtre avis qui en pouvoit être la cauſe, ſinon leur nature encore dans ſa force, & ce baume univerſel, qui n'eſt pas encore diſſipé par les drogues dont vos Medecins vous conſomment ? n'ayant lors, pour rentrer en convaleſcence, qu'à le ſouhaiter fortement, & s'imaginer d'être gueris. Auſſi leur fantaiſie vigoureuſe ſe plongeant dans cette huile vitale, en attiroit l'elixir, & appliquant l'actif au paſſif, ils ſe trouvoient preſque dans un clin d'œil auſſi ſains qu'auparavant : ce qui malgré la dépravation de la Nature, ne laiſſe pas de ſe faire encore aujourd'huy, quoy qu'un peu rarement à la verité ; mais le populaire l'attribuë à miracle. Pour moy, je n'en crois rien du tout, & je me fonde ſur ce qu'il eſt plus facile que tous ces Docteurs ſe trompent, que cela n'eſt facile à faire : car le fievreux qui vient d'être gueri, a ſouhaité bien fort pendant ſa maladie, comme il eſt vrai-ſemblable, d'être gueri, & même il a fait des vœux pour cela ; de ſorte qu'il falloit neceſſairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans ſon mal, ou qu'il gueriſt : s'il fût mort, on eût dit que le Ciel l'avoit recompenſé de ſes peines, & même on eût dit que ſelon la priere du malade il a été gueri de tous ſes maux : s'il fût demeuré dans ſon infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foy : mais parce qu'il eſt gueri, c'eſt un miracle tout viſible. N'eſt-il pas bien plus

vrai-ſemblable que ſa fantaiſie excitée par les violens deſirs de la ſanté, a fait ſon operation ? car je veux qu'il ſoit réchappé; pourquoi crier miracle, puiſque nous voyons beaucoup de perſonnes qui s'étoient voüées, perir miſerablement avec leurs vœux ?

Mais à tout le moins, luy repartis-je, ſi ce que vous dites de ce baume eſt veritable, c'eſt une marque de la raiſonnabilité de notre ame, puiſque ſans ſe ſervir des inſtrumens de notre raiſon, ſans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même comme ſi étant hors de nous elle appliquoit l'actif au paſſif. Or ſi étant ſeparée de nous elle eſt raiſonnable, il faut neceſſairement qu'elle ſoit ſpirituelle ; & ſi vous la confeſſez ſpirituelle, je conclus qu'elle eſt immortelle, puiſque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes dont la matiere ſeule eſt capable. Ce jeune homme alors s'étant mis en ſon ſeant ſur ſon lit, & m'ayant fait aſſeoir, diſcourut à peu prés de cette ſorte. Pour l'ame des bêtes qui eſt corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vû qu'elle n'eſt poſſible qu'une harmonie des quatre qualitez, une force de ſang, une proportion d'organes bien concertez ; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle, & immortelle, ſoit contrainte de ſortir de chez-nous par la même cauſe qui fait perir celle d'un Bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, quand il auroit un coup

d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussi-tôt sa maison .... & si cette ame étoit spirituelle, & par soy-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est separée de notre masse, que quand elle en est revêtuë, pourquoi les Aveugles nez, avec tous les beaux avantages de cette ame intellectuelle, ne sçauroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privez par le trépas, de tous leurs sens? Quoy? je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche? ... Et enfin pour faire une comparaison juste, & qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un Peintre qui ne peut travailler sans pinceau; & je vous dirai que l'ame est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens. Ouy, mais, ajoûta-t-il ... Cependant ils veulent que cette ame qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instrumens pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut foüetter les Quinze-vingt, qui font semblant de ne voir goutte. Il vouloit continuer dans de si impertinens raisonnemens; mais je luy fermai la bouche, en le priant de les cesser, comme

comme il fit, de peur de querelle : car il connoiſſoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla enſuite, & me laiſſa dans l'admiration des gens de ce Monde-là, dans leſquels, juſqu'au ſimple peuple, il ſe trouve naturellement tant d'eſprit; au lieu que ceux du nôtre en ont ſi peu, & qu'il leur coûte ſi cher. Enfin l'amour de mon païs me détacha petit à petit de l'affection, & même de la penſée que j'avois euë de demeurer en celui-là. Je ne ſongeai plus qu'à mon départ ; mais j'y vis tant d'impoſſibilité, que j'en devins tout chagrin. Mon Démon s'en apperçut ; & m'ayant demandé à quoi il tenoit que je ne paruſſe pas le même que toûjours, je lui dis franchement le ſujet de ma melancolie ; mais il me fit de ſi belles promeſſes pour mon retour, que je m'en repoſai ſur lui entiérement. J'en donnai avis au Conſeil, qui m'envoya querir, & qui me fit prêter ſerment, que je raconterois dans notre Monde les choſes que j'avois vûës en celui-là. Enſuite on me fit expedier des paſſeports ; & mon Démon s'étant muni des choſes neceſſaires pour un ſi grand voyage, me demanda en quel endroit de mon pays je voulois deſcendre. Je lui dis, que la plupart des riches enfans de Paris ſe propoſant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas aprés cela qu'il y eût rien de beau ni à faire, ni à voir, je le priois de trouver bon que je les imitaſſe : mais, ajoûtai-je, dans quelle machine ferons-nous ce voyage, & quel

ordre penſez-vous que me veüille donner le Mathematicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre? Quant au Mathematicien, me dit-il, ne vous y arrêtez point, car c'eſt un homme qui promet beaucoup, & qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce ſera la même qui vous voitura à la Cour. Comment, dis-je, l'air deviendra, pour ſoûtenir vos pas, auſſi ſolide que la terre? C'eſt ce que je ne croi point. Hé c'eſt une choſe étrange, reprit-il, que vous croyiez & ne croyiez pas. Hé! pourquoi les Sorciers de votre Monde, qui marchent en l'air, & conduiſent des armées, des grêles, des neiges, des pluyes, & d'autres tels meteores, d'une Province en une autre, auroient-ils plus de pouvoir que nous? Soyez, ſoyez, je vous prie, plus credule en ma faveur. Il eſt vray, luy dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate, & les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. Je n'eus pas plûtôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ſes bras; il me fit paſſer ſans incommodité tout ce grand eſpace que nos Aſtronomes mettent entre nous & la Lune, en un jour & demi; ce qui me fit connoître le menſonge de ceux qui diſent qu'une meule de moulin ſeroit trois cens ſoixante & tant d'années à tomber du Ciel; puiſque je fus ſi peu de temps à tomber du globe de la Lune en

celui-ci. Enfin dés la seconde journée, je m'apperçus que j'approchois de notre Monde. Déja je distinguois l'Europe d'avec l'Afrique, & ces deux d'avec l'Asie, lorsque je sentis le soulfre qui sortoit d'une haute montagne : cela m'incommodoit de sorte que je m'évanoüis. Je ne puis dire ce qui m'arriva ensuite ; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruyeres sur la pente d'une colline, au milieu de quelques Pastres qui parloient Italien. Je ne sçavois ce qu'étoit devenu mon Démon, & je leur demandai, s'ils ne l'avoient point vû. A ce mot, ils firent le signe de la Croix, & me regarderent comme un Démon moy-même : mais leur disant que j'étois Chrétien, & les priant de me conduire en quelque lieu où je pusse me reposer, ils me menerent dans un Village à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les chiens du lieu, depuis les Bichons jusqu'aux Dogues, se jetterent sur moy, & m'eussent devoré, si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai : mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabat, en sorte que le Maître du logis m'en regardoit de mauvais œil ; & je croi que, dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidens, cet homme étoit capable de m'abandonner à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les achamoit ainsi aprés moy, étoit le Monde d'où je venois, à cause qu'ayant accoûtumé d'abboyer à la Lune, ils sentoient que j'en venois, & que j'en avois l'odeur, comme

ceux qui conſervent une eſpece de relan ou air marin, aprés être deſcendus de deſſus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'expoſai ſur une terraſſe, durant quelques heures au Soleil : aprés quoy je deſcendis, & les chiens qui ne ſentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemi, ne m'abboyerent plus, & s'en retournerent chacun chez ſoi. Le lendemain je partis pour Rome, où je vis les reſtes des triomphes de quelques Grands Hommes, de même que ceux des Siecles : j'en admirai les belles ruines, & les belles reparations qu'y ont fait les Modernes. Enfin aprés y être demeuré quinze jours avec M. de Cyrano mon Couſin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-vecchia, & me mis ſur une Galere, qui m'amena juſqu'à Marſeille. Pendant ce voyage je n'eus l'eſprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venois de faire. J'en commençai les memoires dés ce temps-là ; & de retour, je les ai mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pû permettre. Mais prévoyant qu'elle ſera la fin de mes études & de mes travaux ; pour tenir parole au Conſeil de ce Monde-là, j'ai prié Monſieur le Bret, mon plus cher & plus inviolable Ami, de les donner au Public, avec l'Hiſtoire de la République du Soleil, celle de l'Etincelle, & quelques autres Ouvrages de même façon, ſi ceux qui nous les ont dérobez les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

FIN.

HISTOIRE COMIQUE DES ETAT ET EMPIRE DU SOLEIL.

ENFIN notre vaiſſeau ſurgit au Havre de Toulon; & d'abord aprés avoir rendu graces aux Vents & aux Etoiles, pour la felicité du Voyage, chacun s'embraſſa ſur le Port, & ſe dit adieu. Pour moy, parce qu'au Monde de la Lune d'où j'arrivois, l'argent ſe met au nombre des contes faits à plaiſir, & que j'en avois comme perdu la memoire, le Pilote ſe contenta pour le Naulage, de l'honneur d'avoir porté dans ſon Navire un Homme tombé du Ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller juſqu'auprés de Toulouſe, chez un de mes Amis. Je brûlois de le

voir, pour la joye que j'eſperois lui cauſer, au recit de mes avantures. Je ne ſerai point ennuyeux à vous reciter tout ce qui m'arriva ſur le chemin. Je me laſſai, je me repoſai, j'eus ſoif, j'eus faim, je bûs, je mangeai, au milieu de vingt ou trente chiens qui compoſoient ſa Meute. Quoy que je fuſſe en fort mauvais ordre, maigre, & rôti du hâle, il ne laiſſa pas de me reconnoître. Tranſporté de raviſſement, il me ſauta au col, & aprés m'avoir baisé plus de cent fois, tout tremblant d'aiſe, il m'entraîna dans ſon Château, où ſi-tôt que les larmes eurent fait place à la voix: Enfin, s'écria-t-il, nous vivons, & nous vivrons, malgré tous les accidens dont la Fortune a baloté notre vie. Mais bons Dieux! il n'eſt donc pas vrai le bruit qui courut que vous aviez été brûlé en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur? Et cependant deux ou trois perſonnes de créance, parmi ceux qui m'en apporterent les triſtes nouvelles, m'ont juré avoir vû & touché cet Oiſeau de bois dans lequel vous fûtes ravi. Ils me conterent, que par malheur vous étiez entré dedans au moment qu'on y mit le feu, & que la rapidité des fuſées qui brûloient tout à l'entour, vous enleverent ſi haut, que l'aſſiſtance vous perdit de vûë; & vous fûtes, à ce qu'ils proteſtent, conſommé de telle ſorte, que la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres? Ces cendres, lui répondis-je, Monſieur, étoient donc celles de

l'artifice même, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice étoit attaché en dehors, & ſa chaleur par conſequent ne pouvoit pas m'incommoder.

Or vous ſçaurez qu'auſſi-tôt que le ſalpêtre fut à bout, l'impetueuſe aſcenſion des fuſées ne ſoûtenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis cheoir; & lorſque je penſois culbuter avec elle, je fus bien étonné de ſentir que je montois vers la Lune. Mais il faut vous expliquer la cauſe d'un effet que vous prendriez pour un miracle.

Je m'étois le jour de cet accident, à cauſe de certaines meurtriſſures, froté de moëlle tout le corps : Mais parce que nous étions en décours, & que la Lune pour lors attire la moëlle, elle abſorba ſi goulſiment celle dont ma chair étoit imbuë, principalement quand ma boëte fut arrivée au deſſus de la moyenne region, où il n'y avoit point de nuages interpoſez pour en affoiblir l'influence, que mon corps ſuivit cette attraction : & je vous proteſte qu'elle continua de me ſucer ſi long-temps, qu'à la fin j'abordai ce Monde, qu'on appelle icy la Lune.

Je lui racontai enſuite fort au long, toutes les particularitez de mon Voyage; & Monſieur de Colignac ravi d'entendre des choſes ſi extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit. Moy qui aime le repos, je reſiſtai long-temps, à cauſe des viſites qu'il étoit vrai-ſemblable que cette

publication m'attiroit: toutefois honteux du reproche dont il me rebattoit, de ne pas faire assez de compte de ses prieres, je me resolus enfin de le satisfaire. Je mis donc la plume à la main: & à mesure que j'achevois un cahier; impatient de ma gloire, qui lui demangeoit plus que la sienne, il alloit à Toulouse le prôner dans les plus belles assemblées. Comme on l'avoit en reputation d'un des plus forts Génies de son siecle, mes loüanges dont il sembloit l'infatigable Echo, me firent connoître de tout le monde. Déja les Graveurs, sans m'avoir veu, avoient burine mon image; & la Ville retentissoit dans chaque Carrefour, du gosier enroüé des Colleporteurs, qui crioient à tuë-tête, *Voilà le Portrait de l'Auteur des Etats & Empires de la Lune.* Parmi les gens qui lûrent mon Livre, il se rencontra beaucoup d'ignorans qui le feüilleterent. Pour contrefaire les Esprits de la grande volée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre des mains a chaque mot, de peur de se méprendre; & tout joyeux s'écrierent, Qu'il est bon! aux endroits qu'ils n'entendoient point. Mais la superstition travestie en remors, de qui les dents sont bien aiguës sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur, qu'ils aimerent mieux renoncer à la reputation de Philosophe, laquelle aussi-bien leur étoit un habit mal-fait, que d'en répondre au jour du Jugement.

Voila donc la medaille renversée, c'est

à qui chantera la Palinodie. L'ouvrage dont ils avoient fait tant de cas, n'eſt plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux découſus, un repertoire de peau d'Aſnes, propre à bercer les enfans; & tel n'en connoît pas ſeulement la ſyntaxe, qui condamne l'Auteur à porter une bougie à S. Mathurin.

Ce contraſte d'opinions entre les habiles & les idiots, augmenta ſon credit. Peu aprés, les copies en manuſcrit ſe vendirent ſous le manteau; tout le monde, & ce qui eſt hors du monde, c'eſt-à-dire depuis le Gentilhomme juſqu'au Moine, acheta cette Piece: Les femmes mêmes prirent parti. Chaque Famille ſe diviſa, & les interêts de cette querelle allerent ſi loin, que la Ville fut partagée en deux factions, la Lunaire, & l'Anti-lunaire.

On étoit aux eſcarmouches de la Bataille, quand un matin je vis entrer dans la chambre de Colignac, neuf ou dix barbes à longue robe, qui d'abord lui parlerent ainſi: Monſieur, vous ſçavez qu'il n'y a pas un de nous en cette compagnie qui ne ſoit votre Allié, votre Parent ou votre Ami, & que par conſequent il ne vous peut rien arriver de honteux, qui ne nous rejailliſſe ſur le front? Cependant nous ſommes informez de bonne part, que vous retirez un Sorcier dans votre Château. Un Sorcier, s'écria Colignac! ô Dieux! nommez-le-moi, je vous le mets entre les mains: mais il faut prendre garde que ce ne ſoit une calomnie. Hé quoy,

Monſieur, interrompit l'un des plus venerables, y a-t-il aucun Parlement qui ſe connoiſſe en Sorciers comme le nôtre ? Enfin, mon cher Neveu, pour ne vous pas davantage tenir en ſuſpens ; le Sorcier que nous accuſons, eſt l'Auteur des Etats & Empires de la Lune. Il ne ſçauroit nier qu'il ne ſoit le plus grand Magicien de l'Europe, aprés ce qu'il avoüe lui-même. Comment ? avoir monté à la Lune ! cela ſe peut-il ſans l'entremiſe de .... je n'oſerois nommer la bête ; car enfin, dites-moi, qu'alloit-il faire chez la Lune ? Belle demande, interrompit un autre ! il alloit aſſiſter au Sabbat qui s'y tenoit poſſible ce jour-là : Et en effet vous voyez qu'il eut accointance avec le Démon de Socrate. Aprés cela, vous étonnez-vous que le Diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce Monde ? Mais quoy qu'il en ſoit, voyez-vous, tant de Lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air ne valent rien, je dis rien du tout ; & entre vous & moy, (à ces mots, il approcha ſa bouche de ſon oreille) je n'ai jamais vû de Sorcier qui n'eût commerce avec la Lune. Ils ſe tûrent aprés ces bons avis ; & Colignac demeura tellement étonné de leur commune extravagance, qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant un venerable Butor, qui n'avoit point encore parlé : Voyez-vous, dit-il, notre Parent, nous connoiſſons où vous tient l'encloüeure. Le Magicien eſt une Perſonne que vous aimez, mais n'apprehendez

rien; à votre consideration les choses iront à la douceur, vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains; & pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler sans scandale.

A ces mots, Colignac, quoy que ses poings dans ses côtez, ne put se contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu Messieurs ses Parens; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur Harangue, que par des haaaa, ou des hoooo: si bien que nos Messieurs tres-scandalisez, s'en allerent, je dirois avec leur courte honte, si elle n'avoit duré jusqu'à Toulouse. Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans son Cabinet, où si-tôt que j'eus fermé la porte dessus nous: Comte, lui dis-je, ces Ambassadeurs à long poil me semblent des Cometes chevelues; j'apprehende que le bruit dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour cheoir. Quoy que leur accusation soit ridicule, & possible un effet de leur stupidité, je ne serois pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens qui m'auroient veu griller, diroient que mes Juges sont des sots. Tous les argumens dont ils prouveroient mon innocence, ne me ressusciteroient pas; & mes cendres demeureroient tout aussi froides dans un tombeau, qu'à la voirie: c'est pourquoy, sauf votre meilleur avis, je serois fort joyeux de consentir à la tentation qui me suggere de ne leur laisser en cette Province que

mon Portrait ; car j'enragerois au double, de mourir pour une choſe à laquelle je ne crois gueres. Colignac n'eut quaſi pas la patience d'attendre que j'euſſe achevé, pour répondre. D'abord toutefois il me railla ; mais quand il vit que je le prenois ſerieuſement : Ah ! par la mort, s'écria-t-il d'un viſage allarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau, que moi, mes Amis, mes Vaſſaux, & tous ceux qui me conſiderent, ne periſſent auparavant. Ma maiſon eſt telle, qu'on ne la peut forcer ſans canon ; elle eſt tres-avantageuſe d'aſſiette, & bien flanquée. Mais je ſuis fou, de me précautionner contre des tonnerres de parchemin. Ils ſont, luy repliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne region.

De là en avant nous ne parlâmes que de nous réjoüir. Un jour nous chaſſions, un autre nous allions à la promenade, quelquefois nous recevions viſite, & quelquefois nous en rendions ; enfin nous quittions toûjours chaque divertiſſement, avant que ce divertiſſement eût pû nous ennuyer.

Le Marquis de Cuſſan, voiſin de Colignac, Homme qui ſe connoît aux bonnes choſes, étoit ordinairement avec nous, & nous avec lui ; & pour rendre les lieux de notre ſejour encore plus agreables par ce changement, nous allions de Colignac à Cuſſan, & revenions de Cuſſan à Colignac. Les plaiſirs innocens dont le corps eſt capable, ne faiſoient que la moindre

partie. De tous ceux que l'eſprit peut trouver dans l'étude & la converſation, aucun ne nous manquoit; & nos Bibliotéques unies comme nos eſprits, appelloient tous les Doctes dans notre Societé. Nous mêlions la lecture à l'entretien; l'entretien à la bonne chere, celle-là à la pêche, à la chaſſe, aux promenades; en un mot, nous joüiſſions, pour ainſi dire, & de nous-mêmes, & de tout ce que la Nature a produit de plus doux pour notre uſage, & ne mêlions que la raiſon pour bornes à nos deſirs. Cependant ma reputation contraire à mon repos, couroit les Villages circonvoiſins, & les Villes mêmes de la Province: tout le monde attiré par ce bruit, prenoit pretexte de venir voir le Seigneur, pour voir le Sorcier. Quand je ſortois du Château, non ſeulement les enfans & les femmes, mais auſſi les hommes me regardoient comme la bête: ſur-tout le Paſteur de Colignac, qui par malice ou par ignorance, étoit en ſecret le plus grand de mes ennemis. Cet homme ſimple en apparence, & dont l'eſprit bas & naïf étoit infiniment plaiſant en ſes naïvetez, étoit en effet tres-méchant. Il étoit vindicatif juſqu'à la rage; calomniateur, comme quelque choſe de plus qu'un Normand; & ſi chicanneur, que l'amour de la chicanne étoit ſa paſſion dominante. Ayant long-temps plaidé contre ſon Seigneur, qu'il haïſſoit d'autant plus qu'il l'avoit trouvé ferme contre ſes attaques, il en craignoit le reſſen-

timent, & pour l'éviter avoit voulu permuter ſon Benefice ; mais ſoit qu'il eût changé de deſſein, ou ſeulement qu'il eût differé, pour ſe vanger de Colignac en ma perſonne, pendant le ſéjour qu'il feroit en ſes terres, il s'efforçoit de perſuader le contraire, bien que des voyages qu'il faiſoit bien ſouvent à Toulouſe, en donnaſſent quelque ſoupçon. Il y faiſoit mille contes ridicules de mes enchantemens ; & la voix de cet homme malin ſe joignant à celle des ſimples & des ignorans, y mettoit mon nom en execration : on n'y parloit plus de moy que comme d'un nouvel Agrippa ; & nous ſçumes qu'on y avoit même informé contre-moi, à la pourſuite du Curé, lequel avoit été Precepteur de ſes enfans. Nous en eûmes avis par pluſieurs Perſonnes qui étoient dans les intereſts de Colignac & du Marquis ; & bien que l'humeur groſſiere de tout un Pays nous fût un ſujet d'étonnement & de riſée, je ne laiſſay pas de m'en effrayer en ſecret, lors que je conſiderois de plus prés les ſuites fâcheuſes que pourroit avoir cette erreur. Mon bon génie ſans doute m'inſpiroit cette frayeur, il éclairoit ma raiſon de toutes ces lumieres, pour me faire voir le précipice où j'allois tomber ; & non content de me conſeiller ainſi tacitement, ſe voulut declarer plus expreſſément en ma faveur. Une nuit des plus fâcheuſes qui fut jamais, ayant ſuccedé à un des jours les plus agréables que nous euſſions eus à Colignac, je me levay

auſſi-tôt que l'Aurore : & pour diſſiper les inquiétudes & les nuages dont mon eſprit étoit encore offuſqué, j'entrai dans le jardin, où la verdure, les fleurs, & les fruits, l'artifice, & la nature, enchantoient par les yeux ; lors qu'en même inſtant j'appercus le Marquis qui s'y promenoit ſeul dans une grande allée, laquelle coupoit le parterre en deux : il avoit le marcher lent, & le viſage penſif. Je reſtai fort ſurpris de le voir, contre ſa coûtume, ſi matineux ; cela me fit hâter mon abord, pour luy en demander la cauſe. Il me répondit, que quelques fâcheux ſonges, dont il avoit été travaillé, l'avoient contraint de venir plus matin qu'à ſon ordinaire, guerir au jour un mal que lui avoit causé l'ombre. Je luy confeſſay qu'une ſemblable peine m'avoit empêché de dormir, & je luy en allois conter le détail : mais comme j'ouvrois la bouche, nous apperçûmes au coin d'une paliſſade qui croiſoit dans la nôtre, Colignac qui marchoit à grands pas. De loin qu'il nous apperçut : Vous voyez, s'écria-t-il, un homme qui vient d'échaper aux plus affreuſes viſions, dont le ſpectacle ſoit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loiſir de mettre mon pourpoint, que je ſuis deſcendu pour vous le conter ; mais vous n'êtiez plus, ni l'un ni l'autre, dans vos chambres : c'eſt pourquoy je ſuis accouru au jardin, me doutant que vous y ſeriez. En effet, le pauvre Gentilhomme étoit preſque hors d'haleine. Si-

tôt qu'il l'eut repriſe, nous l'exhortâmes de ſe décharger d'une choſe, qui pour être ſouvent fort legere, ne laiſſe pas de peſer beaucoup. C'eſt mon deſſein, nous repliqua-t-il; mais auparavant aſſeyons-nous. Un cabinet de jaſmins nous preſenta tout à propos de la fraîcheur & des ſiéges; nous nous y retirâmes, & chacun s'étant mis à ſon aiſe, Colignac pourſuivit ainſi. Vous ſçaurez qu'aprés deux ou trois ſommes, durant leſquels je me ſuis trouvé parmi beaucoup d'embarras, il m'a ſemblé dans celuy que j'ay fait environ le crepuſcule de l'Aurore, que mon cher Hôte que voilà étoit entre le Marquis & moy, & que nous le tenions étroitement embraſſé, quand un grand monſtre noir qui n'étoit que de têtes, nous l'eſt venu tout d'un coup arracher. Je penſe même qu'il l'alloit précipiter dans un bucher allumé proche de là, car il le balançoit déja ſur les flâmes: mais une fille ſemblable à celle des Muſes, qu'on nomme Euterpé, s'eſt jettée aux genoux d'une Dame, qu'elle a conjuré de le ſauver, (cette Dame avoit le port & les marques dont ſe ſervent nos Peintres pour repreſenter la Nature.) A peine a-t-elle eu le loiſir d'écouter les prieres de ſa Suivante, que toute étonnée: Helas! a-t-elle crié, c'eſt un de mes amis! Auſſi-tôt elle a porté à ſa bouche une eſpece de ſarbatane, & a tant ſoufflé par le canal, ſous les pieds de mon cher Hôte, qu'elle l'a fait monter dans le Ciel, & l'a garanti des cruautez du Monſtre à cent têtes. J'ai crié

aprés

aprés luy fort long-temps, ce me ſemble, & l'ay conjuré de ne pas s'en aller ſans moy; quand une infinité de petits Anges tout ronds, qui ſe diſoient enfans de l'Aurore, m'ont enlevé au même Pays, vers lequel il paroiſſoit voler, & m'ont fait voir des choſes que je ne vous raconteray point, parce que je les tiens trop ridicules. Nous le ſuppliâmes de ne pas laiſſer de nous le dire. Je me ſuis imaginé, continua-t-il, être dans le Soleil, & que le Soleil étoit un Monde. Je n'en ſerois pas même encore déſabuſé, ſans le haniſſement de mon barbe, qui me reveillant, m'a fait voir que j'étois dans mon lit. Quand le Marquis connut que Colignac avoit achevé: Et vous, dit-il, Monſieur Dyrcona, quel a été le vôtre? Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne ſoit pas des vulgaires, je le mets en compte de rien. Je ſuis bilieux, mélancolique; c'eſt la cauſe pourquoy, depuis que je ſuis au monde, mes ſonges m'ont ſans ceſſe repreſenté des cavernes & du feu. Dans mon plus bel âge, il me ſembloit, en dormant, que devenu leger, je m'enlevois juſques aux nuës, pour éviter la rage d'une troupe d'aſſaſſins qui me pourſuivoient; mais qu'au bout d'un effort fort long & fort vigoureux, il ſe rencontroit toûjours quelques murailles, aprés avoir volé par deſſus beaucoup d'autres, au pied de laquelle, accablé de travail, je ne manquois point d'être arrêté: ou bien ſi je m'imaginois de prendre ma volée ſi

haut, encore que j'euſſe avec les bras nagé fort long-temps dans le Ciel, je ne laiſſois pas de me rencontrer toûjours proche de terre, & contre toute raiſon, ſans qu'il me ſemblât être devenu ni las, ni lourd, mes ennemis ne faiſoient qu'étendre la main, pour me ſaiſir par le pied, & m'attirer à eux. Je n'ai guere eu que des ſonges ſemblables à celui-là, depuis que je me connois; horſmis que cette nuit, aprés avoir long-temps volé comme de coûtume, & m'être pluſieurs fois échapé de mes perſecuteurs, il m'a ſemblé qu'à la fin je les ai perdu de vûë, & que dans un Ciel libre & fort éclairé, mon corps ſoulagé de toute peſanteur, j'ai pourſuivi mon voyage juſques dans un Palais, où ſe compoſent la chaleur, & la lumiere. J'y aurois ſans doute remarqué bien d'autres choſes; mais mon agitation pour voler m'avoit tellement aproché du bord du lit, que je ſuis tombé dans la ruelle, le ventre tout nud ſur le plâtre, & les yeux fort ouverts. Voila, Meſſieurs, mon ſonge tout au long, que je n'eſtime qu'un pur effet de ces deux qualitez qui prédominent à mon temperament: car encore que celui-ci differe un peu de ceux qui m'arrivent toûjours, en ce que j'ai volé juſqu'au Ciel ſans recheoir, j'attribuë ce changement au ſang qui s'étant répandu, par la joye de nos plaiſirs d'hier, plus au large qu'à ſon ordinaire, a penetré la mélancolie, & luy a ôté en la ſoulevant cette peſanteur qui me faiſoit retomber: mais

après tout, c'eſt une ſcience où il y a fort à deviner. Ma foy, continua Cuſſan, vous avez raiſon, c'eſt un pot pourri de toutes les choſes à quoy nous avons pensé en veillant; une monſtrueuſe chimere, un aſſemblage d'eſpeces confuſes, que la fantaiſie, qui dans le ſommeil n'eſt plus guidée par la raiſon, nous preſente ſans ordre, & dont toutefois en les tordant nous croyons épreindre le vrai ſens, & tirer des ſonges, comme des Oracles, une ſcience de l'avenir; mais par ma foy, je n'y trouve aucune autre conformité, ſinon que les ſonges, comme les Oracles, ne peuvent être entendus: Toutefois jugez par le mien, qui n'eſt point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ai ſongé que j'étois fort triſte, & que je rencontrois par-tout Dyrcona qui nous reclamoit. Mais ſans davantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires énigmes, je vous en développerai en deux mots leur ſens myſtique: C'eſt par ma foi qu'à Colignac on fait de fort mauvais ſonges; & que ſi j'en ſuis crû, nous irons eſſayer d'en faire de meilleurs à Cuſſan. Allons y donc, me dit le Comte, puiſque ce trouble-fête en a tant d'envie. Nous déliberâmes de partir le jour même. Je les ſuppliai de ſe mettre donc en chemin devant, parce que j'étois bien-aiſe, ayant, comme ils venoient de conclure, à y ſéjourner un mois, d'y faire porter quelques Livres: Ils en tomberent d'accord, & auſſi-tôt après déjeuner, mirent le cul

ſur la ſelle. Cependant je fis un balot des Volumes que je m'imaginai n'être pas à la Bibliotheque de Cuſſan, dont je chargeai un mulet; & je ſortis environ ſur les trois heures, monté ſur un tres-bon Coureur. Je n'allois pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite Biblioteque, & pour enrichir mon ame avec plus de loiſir des liberalitez de ma vûë. Mais écoutez une avanture qui vous ſurprendra.

J'avois avancé plus de quatre lieuës, quand je me trouvai dans une Contrée, que je penſois indubitablement avoir vuë autre-part. En effet, je ſollicitai tant ma memoire de me dire d'où je connoiſſois ce Païſage, que la preſence des objets excitant les images, je me ſouvins que c'étoit juſtement le lieu que j'avois vû en ſonge la nuit paſsée. Ce rencontre bizarre eût occupé mon intention plus de temps qu'il ne l'occupa, ſans une étrange apparition par qui j'en fus reveillé. Un Spectre (au moins je le pris pour tel) ſe preſentant à moi au milieu du chemin, ſaiſit mon cheval par la bride. La taille de ce Phantôme étoit énorme, & par le peu qui paroiſſoit de ſes yeux, il avoit le regard triſte & rude. Je ne ſçaurois pourtant dire s'il étoit beau ou laid, car une longue robe tiſſuë des feüillets d'un Livre de pleinchant, le couvroit juſqu'aux ongles, & ſon viſage étoit caché d'une carte où l'on avoit écrit l'*In principio*. Les premieres paroles que le Phantôme profera,

Satanus Diabolas, cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant .... A ces mots, il hesita; mais repetant toûjours le grand Dieu vivant, & cherchant d'un visage effaré son Pasteur pour lui souffler le reste, quand il vit que de quelque côté qu'il allongeât la vûë, son Pasteur ne paroissoit point, un si effroyable tremblement le saisit, qu'à force de claquer, la moitié de ses dents en tomberent, & les deux tiers de la game sous lesquels il étoit gisant, s'écarterent en papillotes. Il se retourna pourtant vers moi; & d'un regard ni doux ni rude, où je voyois son esprit floter pour resoudre lequel seroit plus à propos de s'irriter ou s'adoucir: Ho bien, dit-il, *Satanus Diabolas*, par la sangué, je te conjure au nom de Dieu, & de Monsieur S. Jean, de me laisser faire; car si tu groüilles ni pied ni pate, Diable emporte, je t'étriperai. Je tiraillois contre luy la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquoient, m'ôterent toute force. Ajoûtez à cela, qu'une cinquantaine de Villageois sortirent de derriere une haye, marchans sur leurs genoux, & s'égozillans à chanter *Kyrie Eleison*. Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, aprés avoir trempé leurs mains dans un Benitier que tenoit tout exprés le Serviteur du Presbytere, me prirent au colet. J'étois à peine arrêté, que je vis paroître Messire Jean, lequel tira devotement son étole, dont il me garota; & ensuite une cohuë

de femmes & d'enfans, qui malgré toute ma resistance, me coustrent dans une grande nape. Au reste, j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyoit que la tête. En cet équipage ils me porterent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument. Tantôt l'un s'écrioit, que sans cela il y auroit eu famine, parce que lorsqu'ils m'avoient rencontré, j'allois assurément jetter le sort sur les bleds; & puis, j'entendois un autre qui se plaignoit que le claveau n'avoit commencé dans sa Bergerie, que d'un Dimanche, qu'au sortir de Vêpres je lui avois frapé sur l'épaule. Mais ce qui malgré tous mes desastres me chatoüilla de quelque émotion pour rire, fut le cri plein d'effroi d'une jeune Païsanne après son Fiancé, autrement le Phantôme qui m'avoit pris mon Cheval, (car vous sçaurez que le Rustre s'étoit calfourchoné dessus, & déja comme sien le talonnoit de bonne guerre.) Miserable, glapissoit son Amoureuse, es-tu donc borgne? ne vois-tu pas que le cheval du Magicien est plus noir que charbon, & que c'est le Diable en personne qui t'emporte au Sabat? Notre pitaut d'épouvante en culbuta par dessus la croupe; ainsi mon cheval eut la clef des champs. Ils consulterent s'ils se saisiroient du mulet, ils delibererent qu'oüy; mais ayant décousu le paquet, & au premier Volume qu'ils ouvrirent s'étant rencontré la Physique de Monsieur Descartes, quand ils apperçurent tous les cercles par lesquels ce Philo-

ſophe a diſtingué le mouvement de chaque Planette, tous d'une voix hurlerent que c'étoit les cernes que je traçois pour appeller Belzebut. Celui qui le tenoit le laiſſa cheoir d'apprehenſion; & par malheur, en tombant, il s'ouvrit dans une page où ſont expliquées les vertus de l'ayman; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle il y a une figure de cette pierre métalique, où les petits corps qui ſe déprennent de ſa maſſe pour accrocher le fer, ſont repreſentez comme des bras. A peine un de ces marauts l'apperçut, que je l'entendis s'égoziller que c'étoit là le Crapaut qu'on avoit trouvé dans l'auge de l'Ecurie de ſon Couſin Fiacre, quand ſes chevaux moururent. A ce mot, ceux qui avoient paru les plus échaufez, renguaînerent leurs mains dans leur ſein, ou ſe reganterent de leur pochettes. Meſſire Jean de ſon côté crioit à gorge déployée, qu'on ſe gardât de toucher à rien; que tous ces Livres-là étoient de francs grimoires, & le Mulet un Satan. La canaille ainſi épouvantée, laiſſa partir le Mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la Servante de Monſieur le Curé, qui le chaſſoit vers l'étable du Presbytere, de peur qu'il n'allât dans le Cimetiere polluer l'herbe des Trépaſſez.

Il étoit bien ſept heures du ſoir, quand nous arrivâmes à un Bourg, où pour me rafraîchir on me traîna dans la Geole; car le Lecteur ne me croiroit pas, ſi je diſois qu'on m'enterra dans un trou: Et cepen-

dant il eſt ſi vray, qu'avec une piroüette j'en viſitai toute l'étenduë : Enfin il n'y a perſonne qui me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée ſous une ventouſe. D'abord que mon Geolier me précipita dans cette Caverne : Si vous me donnez, luy dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il eſt trop large ; mais ſi c'eſt pour un tombeau il eſt trop étroit. On ne peut icy compter les jours que par nuits ; des cinq ſens il ne me reſte l'uſage que de deux, l'odorat, & le toucher ; l'un pour me faire ſentir les puanteurs de ma priſon ; l'autre, pour me la rendre palpable. En verité, je vous l'avouë, je croirois être damné, ſi je ne ſçavois qu'il n'entre point d'innocens en Enfer.

A ce mot d'innocent, mon Geolier s'éclata de rire : Et par ma foy, dit-il, vous êtes donc de nos gens ? car je n'en ai jamais tenu ſous ma clef que de ceux-là. Aprés d'autres complimens de cette nature, le bon homme prit la peine de me foüiller, je ne ſçai pas à quelle intention ; mais par la diligence qu'il employa, je conjecture que c'étoit pour mon bien. Ses recherches étant demeurées inutiles, à cauſe que durant la bataille de *Diabolas*, j'avois gliſſé mon or dans mes chauſſes ; quand au bout d'une tres-exacte anatomie, il ſe trouva les mains auſſi vuides qu'auparavant, peu s'en falut que je ne mouruſſe de crainte, comme il penſa mourir de douleur. Ho vertubleu, s'écria-t-il,

l'écume

l'écume dans la bouche, j'ay bien vû d'abord, que c'étoit un Sorcier; il eſt gueux comme le diable. Va, va, continua-t-il, mon camarade, ſonge de bonne heure à ta conſcience. Il avoit à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trouſſeau de clefs, où il choiſiſſoit celle de mon cachot. Il avoit le dos tourné; c'eſt pourquoy de peur qu'il ne ſe vengeât du malheur de ſa viſite, je tiray dextrement de leur cache trois piſtoles, & je luy dis; Monſieur le Concierge, voilà une piſtole, je vous ſupplie de me faire apporter un morceau, je n'ay pas mangé depuis onze heures. Il la reçut fort gracieuſement, & me proteſta que mon déſaſtre le touchoit. Quand je connus ſon cœur adoucî: en voilà encore une, continuay-je, pour reconnoître la peine que je ſuis honteux de vous donner. Il ouvrit l'oreille, le cœur, & la main; & j'ajoûtay luy en comptant trois au lieu de deux, que par cette troiſiéme je le ſuppliois de mettre auprés de moy l'un de ſes garçons, pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la ſolitude.

Ravi de ma prodigalité, il me promit toutes choſes, m'embraſſa les genoux, déclama contre la Juſtice, me dit qu'il voyoit bien que j'avois des ennemis, mais que j'en viendrois à mon honneur, que j'euſſe bon courage, & qu'au reſte il s'engageoit, auparavant qu'il fût trois jours, de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciay tres-ſerieuſement de ſa

courtoisie; & aprés mille accolades dont il pensa m'étrangler, ce cher ami verroüilla la porte.

Je demeuray tout seul, & fort mélancolique, le corps arrondi sur un boteau de paille en poudre: elle n'étoit pas pourtant si menuë, que plus de cinquante rats ne la broyassent encore. La voûte, les murailles, & le plancher, étoient composez de six pierres de tombes, afin qu'ayant la mort dessus, dessous, & à l'entour de moi, je ne pusse douter de mon enterrement. La froide bave des limas, & le gluant venin des crapauts, me couloit sur le visage: les poux y avoient les dents plus longues que le corps. Je me voyois travaillé de la pierre, qui ne me faisoit pas moins de mal pour être externe. Enfin je pensé que pour être Job, il ne me manquoit plus qu'une femme & un pot caffé.

Je vainquis là pourtant toute la dureté de deux heures tres-difficiles, quand le bruit d'une grosse de clefs, joint à celuy des verroux de ma porte, me réveilla de l'attention que je prétois à mes douleurs. Ensuite du tintamarre, j'apperçus à la clarté d'une lampe, un certain Ruffaut. Il se déchargea d'une terrine entre mes jambes: Et là, là, dit-il, ne vous affligez point, voilà du potage aux choux, que quand ce seroit... tant y a, c'est de la propre soupe de notre Maîtresse; & si par ma foy, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graisse. Disant cela, il trempe ses cinq doigts jusqu'au fonds, pour m'in-

viter d'en faire autant. Je travaillay après l'original, de peur de le décourager ; & luy d'un œil de jubilation : Morguienne, s'écria-t-il, vous êtes bon frere. On dit qu'ous avez des envieux ; jernigué, sont des traîtres, ouy, têtigué, sont des traîtres : hé, qu'ils y viennent donc pour voir. O bien, bien, tant y a, toujours va qui danse. Cette naïveté m'enfla deux ou trois fois la gorge pour en rire. Je fus pourtant si heureux que de m'en empêcher : Je voyois que la Fortune sembloit m'offrir en ce marant une occasion pour ma liberté, c'est pourquoy il m'étoit tres-important de choyer ses bonnes graces ; car d'échaper par d'autres voyes, l'Architecte qui bâtit ma prison, y ayant fait plusieurs entrées, ne s'étoit pas souvenu d'y faire une sortie. Toutes ces considerations furent cause que pour le sonder, je luy parlay ainsi : Tu es pauvre, mon grand ami, n'est-il pas vray ? Helas ! Monsieu, répondit le Rustre, quand vous arriveriez de chez le Devin, vous n'auriez pas mieux frapé au but. Tiens donc, continuay-je, prens cette pistole.

Je trouvay sa main si tremblante, lors que je la mis dedans, qu'à peine la put-il fermer. Ce commencement me sembla de mauvais augure ; toutefois je connus bien-tôt, par la ferveur de ses remercimens, qu'il n'avoit tremblé que de joye : cela fut cause que je poursuivis : Mais si tu étois homme à vouloir participer à l'accompliſſement d'un vœu que j'ai fait,

vingt piſtoles, outre le ſalut de ton ame, ſeroient à toy comme ton chapeau; car tu ſçauras qu'il n'y a pas un bon quart-d'heure, enfin un moment auparavant ton arrivée, qu'un Ange m'eſt apparu, & m'a promis de faire connoître la juſtice de ma cauſe, pourvû que j'aille demain faire dire une Meſſe à Nôtre-Dame de ce Bourg, au grand Autel. J'ay voulu m'excuſer ſur ce que j'étois enfermé trop étroitement: mais il m'a répondu, qu'il viendroit un homme envoyé du Geolier pour me tenir compagnie, auquel je n'aurois qu'à commander de ſa part de me conduire à l'Egliſe, & me reconduire en priſon; que je luy recommandaſſe le ſecret, & d'obéïr ſans replique, ſur peine de mourir dans l'an: & s'il doutoit de ma parole, je luy dirois, Aux enſeignes qu'il eſt Confrere du Scapulaire. Or le Lecteur ſçaura qu'auparavant j'avois entrevu par la fente de ſa chemiſe un Scapulaire, qui me ſuggera toute la tiſſure de cette apparition: Et ouy da, dit-il, mon bon Seigneur, je ferons ce que l'Ange nous a commandé: mais il faut donc que ce ſoit à neuf heures, parce que notre Maître ſera pour lors à Toulouſe aux accordailles de ſon fils avec la fille du Maître des hautes œuvres: dame acoutez, le Bouriau a un nom auſſibian qu'un ciron: on dit qu'elle aura de ſon pere en mariage, autant d'écus comme il faut pour la rançon d'un Roy. Enfin elle eſt belle & riche, mais ces morceaux-là n'ont garde d'arriver à un pau-

vre garçon. Helas ! mon bon Monſieur, faut que vous ſçachiez... Je ne manquay pas à cet endroit de l'interrompre ; car je preſſentois par ce commencement de digreſſion, une longue enchaînure de coq-à-l'ânes. Or aprés que nous eûmes bien digeré notre complot, le Ruſtaut prit congé de moi. Il ne manqua pas le lendemain de me venir déterrer juſtement à l'heure promiſe. Je laiſſay mes habits dans la priſon, & je m'équipai de guenilles ; car afin de n'être pas reconnu, nous l'avions ainſi concerté la veille. Si-tôt que nous fûmes à l'air, je n'oubliay point de luy compter ſes vingt piſtolles. Il les regarda fort, & même avec de grands yeux. Elles ſont d'or & de poids, luy dis-je, ſur ma parole. Hé, Monſieur, me repliqua-t-il, ce n'eſt pas à cela que je ſonge ; mais je ſonge que la maiſon du grand Macé eſt à vendre, avec ſon clos & ſa vigne. Je l'auray bien pour deux cent franes, il faut huit jours à bâtir le marché ; & je voudrois vous prier, mon bon Monſieur, ſi c'étoit votre plaiſir, de faire que juſqu'à tant que le grand Macé tiennent bien comptées vos piſtoles dans ſon coffre, elles ne deviennent point feüilles de chêne. La naïveté de ce coquin me fit rire. Cependant nous continuâmes de marcher vers l'Egliſe, où nous arrivâmes. Quelque temps aprés on y commença la grande Meſſe : mais ſi-tôt que je vis mon Garde qui ſe levoit à ſon rang pour aller à l'offrande, j'arpentai la nef de trois ſauts, & en autant d'autres, je m'égaray

preſtement dans une ruelle détournée. De toutes les diverſes penſées qui m'agiterent en cet inſtant, celle que je ſuivis, fut de gagner Toulouſe, dont ce Bourg-là n'étoit diſtant que d'une demi-lieuë, à deſſein d'y prendre la poſte. J'arrivai aux Fauxbourgs d'aſſez bonne heure; mais je reſtai ſi honteux, de voir tout le monde qui me regardoit, que j'en perdis contenance. La cauſe de leur étonnement procedoit de mon équipage; car comme en matiere de gueuſerie j'étois aſſez nouveau, j'avois arrangé ſur moi mes haillons ſi bizarement, qu'avec une démarche qui ne convenoit point à l'habit, je paroiſſois moins un pauvre qu'un maſcarade; outre que je paſſois vîte, la vûë baſſe, & ſans demander. A la fin conſiderant qu'une attention ſi univerſelle me menaçoit d'une ſuite dangereuſe, je ſurmontay ma honte. Auſſi-tôt que j'appercevois quelqu'un me regarder, je luy tendois la main. Je conjurois même la charité de ceux qui ne me regardoient point: mais admirez comme bien ſouvent pour vouloir accompagner de trop de circonſpections les deſſeins où la Fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cet orgueilleuſe. Je fais cette reflexion au ſujet de mon avanture; car ayant apperçu un homme vêtu en Bourgeois mediocre, de qui le dos étoit tourné vers moy: Monſieur, luy dis-je, le tirant par ſon manteau, ſi la compaſſion peut toucher.... Je n'avois pas entamé le mot qui devoit ſuivre, que cet homme tourna

la tête. O Dieu ! que devint-il ; mais ô Dieu ! que devins-je moy-même ? Cet homme étoit mon Geolier. Nous restâmes tous deux consternez d'admiration, de nous voir où nous nous voyions. J'étois tout dans ses yeux, il employoit toute ma vuë. Enfin le commun interest, quoy que bien different, nous tira l'un & l'autre, de l'extase où nous étions plongez. Ah ! miserable que je suis, s'écria le Geolier, faut-il donc que je sois attrapé ? Cette parole à double sens m'inspira aussi-tôt le stratagême que vous allez entendre. Hé main forte, Messieurs, main forte, à la Justice, criay-je tant que je pus glapir. Ce voleur a dérobé les pierreries de la Comtesse des Mousseaux ; je le cherche depuis un an. Messieurs, continuay-je tout échauffé, cent pistoles pour qui l'arrêtera. J'avois à peine lâché ces mots, qu'une troupe de canaille éboula sur le pauvre ébahi. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avoit jetté, joint à l'imagination qu'il avoit, que sans avoir comme un corps glorieux penetré sans fraction les murailles de mon cachot je ne pouvois m'être sauvé, le transit tellement, qu'il fut long-temps hors de luy-même. A la fin toutefois il se reconnut, & les premieres paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple, furent, qu'on se gardât de se méprendre, qu'il étoit fort homme d'honneur. Indubitablement il alloit découvrir tout le mystere : mais une douzaine de Fruitieres, de Laquais, & de

Porte-chaiſes, deſireux de me ſervir pour mon argent, luy fermerent la bouche à coup de poings; & d'autant qu'ils ſe figuroient que leur récompenſe ſeroit meſurée aux outrages dont ils inſulteroient à la foibleſſe de ce pauvre dupé, chacun accouroit y toucher du pied ou de la main. Voyez l'homme d'honneur, clabaudoit cette racaille! Il n'a pourtant pû s'empêcher de dire, dés qu'il a reconnu Monſieur, qu'il étoit attrapé. Le bon de la Comedie, c'eſt que mon Geolier étant en ſes habits de fête, il avoit honte de s'avoüer Marguillier du Boureau, & craignoit même ſe découvrant d'être encore mieux battu. Moy de mon côté je pris l'eſſor durant le plus chaud de la bagare. J'abandonnay mon ſalut à mes jambes; elles m'eurent bientôt mis en franchiſe: mais pour mon malheur, la vuë que tout le monde recommençoit à jetter ſur moi, me rejetta tout de nouveau dans mes premieres allarmes. Si le ſpectacle de cent guenilles, qui comme un branle de petits gueux danſoient à l'entour de moy, excitoit un bayieur à me regarder, je craignois qu'il ne lût ſur mon front, que j'étois un priſonnier échapé. Si un paſſant ſortoit la main de deſſous ſon manteau, je me le figurois un Sergent, qui allongeoit le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquois un autre arpentant le pavé ſans me rencontrer des yeux, je me perſuadois qu'il feignoit de ne m'avoir pas vû, afin de me ſaiſir par derriere. Si j'appercevois un Marchand

entrer dans ſa boutique, je diſois : Il va décrocher ſa hallebarde. Si je rencontrois un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire : Tant de monde, penſois-je, ne s'eſt point aſſemblé-là ſans deſſein. Si un autre étoit vuide, on eſt ici prés à me guetter. Un embarras s'oppoſoit-il à ma fuite, on a barricadé les ruës pour m'enclore. Enfin ma peur ſubornant ma raiſon, chaque homme me ſembloit un Archer ; chaque parole, *arrêtez* ; & chaque bruit, l'inſupportable croaſſement des verroux de ma priſon paſſée. Ainſi travaillé de cette terreur panique, je reſolus de gueuſer encore, afin de traverſer ſans ſoupçon le reſte de la Ville juſqu'à la Poſte. Mais de peur qu'on ne me reconnût à la voix, j'ajoûtay à l'exercice de Quaiſman, l'adreſſe de contrefaire le Muet. Je m'avance donc vers ceux que j'apperçois qui me regardent : je pointe un doigt deſſous le menton, puis deſſus la bouche, & je l'ouvre en bâillant, avec un cri non articulé, pour faire entendre par ma grimace, qu'un pauvre Muet demande l'aumône. Tantôt par charité on me donnoit un compâtiſſement d'épaule ; tantôt je me ſentois fourer une bride au poing ; & tantôt j'entendois des femmes murmurer, que je pourrois bien en Turquie avoir été de cette façon martyriſé pour la Foy. Enfin j'appris que la gueuſerie eſt un grand Livre, qui nous enſeigne les mœurs des Peuples, à meilleur marché que tous ces grands Voyages de Colomb & de Magellan.

Ce ſtratagême pourtant ne put encore laſſer l'opiniâtreté de ma deſtinée, ni gagner ſon mauvais naturel : Mais à quelle autre invention pouvois-je recourir ? Car de traverſer une grande Ville comme Toulouſe, où mon eſtampe m'avoit fait connoître même aux Harangeres, bariolé de guenilles auſſi bouruës que celles d'un Arlequin, n'étoit-il pas vrai-ſemblable que je ſerois obſervé & reconnu incontinent, & que le contrecharme de ce danger étoit le perſonnage de Gueux, dont le rôle ſe jouë ſous toutes ſortes de viſages ? Et puis, quand cette ruſe n'auroit pas été projettée avec toutes les circonſpections qui la devoient accompagner, je penſe que parmi tant de funeſtes conjonctures, c'étoit avoir le jugement bien fort, de ne pas devenir inſenſé.

J'avançois donc chemin, quand tout à coup je me ſentis obligé de rebrouſſer arriere ; car mon venerable Geolier, & quelque douzaine d'Archers de ſa connoiſſance, qui l'avoient tiré des mains de la racaille, s'étant ameurez, & patrouïllant toute la Ville pour me trouver, ſe rencontrerent malheureuſement ſur mes voyes. D'abord qu'ils m'apperçurent avec leurs yeux de Linx ; voler de toute leur force, & moy voler de toute la mienne, fut une même choſe. J'étois ſi legerement pourſuivi, que quelquefois ma liberté ſentoit deſſus mon col l'haleine des Tyrans qui la vouloient opprimer : mais il ſembloit que l'air qu'ils pouſſoient en courant der-

riere moy, me pouſsât devant eux. Enfin le Ciel ou la peur, me donnerent quatre ou cinq ruelles d'avance. Ce fut pour lors que mes Chaſſeurs perdirent le vent & les traces, moi la vuë & le charivari de cette importune Venerie. Certes, qui n'a franchi, je dis en original, des agonies ſemblables, peut difficilement meſurer la joie dont je treſſaillis, quand je me vis échappé. Toutefois, parce que mon ſalut me demandoit tout entier, je reſolus de ménager bien avarícieuſement le temps qu'ils conſommoient pour m'atteindre. Je me barboüillai le viſage, frotai mes cheveux de pouſſiere, dépoüillai mon pourpoint, dévalai mon haut-de-chauſſé, jettai mon chapeau dans un ſoûpirail; puis ayant étendu mon mouchoir deſſus le pavé, & diſposé aux coins quatre petits cailloux, comme les malades de la contagion, je me couchai vis à vis, le ventre contre terre, & d'une voix piteuſe me mis à geindre fort langoureuſement. A peine étois-je là, que j'entendis les cris de cette enroüée populace long-temps avant le bruit de leurs pieds; mais j'eus encore aſſez de jugement pour me tenir en la même poſture, dans l'eſperance de n'en être point reconnu, & je ne fus point trompé, car me prenant tous pour un peſtiferé, ils paſſerent fort vîte, en ſe bouchant le nez, & jetterent la plûpart un double ſur mon mouchoir.

L'orage ainſi diſſipé, j'entre ſous une allée, je reprens mes habits, & m'aban-

donne encore à la Fortune ; mais j'avois tant couru, qu'elle s'étoit laſsée de me ſuivre. Il le faut bien croire ainſi ; car à force de traverſer des places & des carrefours, d'enfiler & couper des rues, cette glorieuſe Déeſſe n'étant pas accoûtumée de marcher ſi vîte ; pour mieux dérober ma route, me laiſſa cheoir aveuglément aux mains des Archers qui me pourſuivoient. A ma rencontre ils foudroyerent une huée ſi furieuſe, que j'en demeurai ſourd. Ils crûrent n'avoir pas aſſez de bras pour m'arrêter ; ils y employerent les dents, & ne s'aſſuroient pas encore de me tenir ; l'un me traînoit par les cheveux, un autre par le collet, pendant que les moins paſſionnez me fouilloient. La quête fut plus heureuſe que celle de la priſon, ils trouverent le reſte de mon or.

Comme ces charitables Medecins s'occupoient à guerir l'hydropiſie de ma bourſe, un grand bruit s'éleva ; toute la place retentit de ces mots, *tuë*, *tuë*, & en même temps je vis briller des épées. Ces Meſſieurs qui me traînoient, crierent que c'étoient les Archers du Grand Prevôt, qui leur vouloient dérober cette capture. Mais prenez garde, me dirent-ils, me tirant plus fort qu'à l'ordinaire, de cheoir entre leurs mains, car vous ſeriez condamné en vingt-quatre heures, & le Roy ne vous ſauveroit pas. A la fin pourtant effrayez eux-mêmes du chamaillis qui commençoit à les atteindre, ils m'abandonnerent ſi univerſellement, que je

demeurai tout ſeul au milieu de la ruë, pendant que les aggreſſeurs faiſoient boucherie de tout ce qu'ils rencontroient. Je vous laiſſe à penſer ſi je pris la fuite, moy qui avois également à craindre l'un & l'autre parti. En peu de temps je m'éloignai de la bagarre; mais comme déja je demandois le chemin de la Poſte, un torrent de peuple qui fuyoit la mélée, dégorgea dans ma ruë. Ne pouvant reſiſter à la foule, je la ſuivis; & me fâchant de courir ſi long-temps, je gagnai à la fin une petite porte ſombre, où je me jettai pêle-mêle avec d'autres fuyards. Nous la baclâmes deſſus nous; puis quand tout le monde eut repris haleine: Camarades, dit un de la troupe, ſi vous m'en croyez, paſſons les deux guichets, & tenons fort dans le Preau. Ces épouvantables paroles frapperent mes oreilles d'une douleur ſi ſurprenante, que je penſai tomber mort ſur la place. Helas! tout auſſi-tôt, mais trop tard, je m'apperçus qu'au lieu de me ſauver dans un azile comme je croyois, j'étois venu me jetter moi-même en priſon, tant il eſt impoſſible d'échapper à la vigilance de ſon étoile. Je conſiderai cet homme plus attentivement, & je le reconnus pour un des Archers qui m'avoient ſi long-temps couru: La ſueur froide m'en monta au front, & je devins pâle, preſt à m'évanoüir. Ceux qui me virent ſi foible, émus de compaſſion, demanderent de l'eau; chacun s'approcha pour me ſecourir, & par malheur ce maudit

Archer fut des plus hâtez ; il n'eut pas jetté les yeux sur moy, qu'aussi-tôt il me reconnut. Il fit signe à ses compagnons, & en même temps on me salua d'un, *Je vous fais prisonnier de par le Roy*. Il ne fallut pas aller loin pour m'écroüer.

Je demeurai dans la morgue jusqu'au soir, où chaque Guichetier l'un après l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venoit tirer mon tableau sur la toile de sa memoire.

A sept heures sonantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulois être conduit à la chambre d'une pistole ? Je répondis d'un baissement de tête. De l'argent donc ? me repliqua ce Guide. Je connus bien que j'étois en lieu où il m'en faudroit avaler bien d'autres : C'est pourquoi je le priai, en cas que sa courtoisie ne pût se resoudre à me faire credit jusqu'au lendemain, qu'il dît de ma part au Geolier, de me rendre la monnoye qu'on m'avoit prise. Oh par ma foy, répondit ce maraut, nostre Maistre a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que pour votre beau nez .... Hé allons, allons aux cachots noirs. En achevant ces paroles, il me montra le chemin par un grand coup de son trousseau de clefs, la pesanteur duquel me fit culbuter, & griller du haut en bas d'une montée obscure, jusqu'au pied d'une porte qui m'arrêta ; encore n'aurois-je pas reconnu que c'en étoit une, sans l'éclat du choc dont je la heurtai, car

je n'avois plus mes yeux, ils étoient demeurez au haut de l'escalier sous la figure d'une chandelle que tenoit à quatre-vingt marches au dessus de moi mon boureau de conducteur. Enfin cet homme tigre *pian piano* descendu, démêla trente grosses serrures, décrocha autant de barres, & le guichet seulement entrebâillé, d'une secousse de genoüil il m'engouffra dans cette fosse, dont je n'eus pas le temps de remarquer toute l'horreur, tant il retira vîte aprés luy la porte. Je demeurai dans la bourbe jusqu'aux genoux. Si je pensois gagner le bord, j'enfonçois jusqu'à la ceinture : Le glouſſement terrible des crapaux qui patogeoient dans la vase, me faisoit souhaiter d'être sourd; je sentois des Lezards monter le long de mes cuisses, des couleuvres m'entortiller le col; & j'en entrevis une à la sombre clarté de ses prunelles étincelantes, qui de sa gueule toute noire de venin dardoit une langue à trois pointes, dont la brusque agitation paroissoit une foudre, où ses regards mettoient le feu.

D'exprimer le reste, je ne puis, il surpasse toute créance; & puis je n'ose tâcher à m'en ressouvenir, tant je crains que la certitude où je pense être d'avoir franchi ma prison, ne soit un songe, duquel je me vais éveiller. L'éguille avoit marqué dix heures au Cadran de la grosse Tour, avant que personne eût frappé à mon tombeau : mais environ ce temps-là, comme déja la douleur d'une amere triſteſſe

commençoit à me ſerrer le cœur, & deſordonner ce juſte accord qui fait la vie, j'entendis une voix laquelle m'avertiſſoit de ſaiſir la perche qu'on me preſentoit. Aprés avoir parmi l'obſcurité tâtonné l'air aſſez long-temps pour la trouver, j'en rencontrai un bout, je le pris tout émû, & mon Geolier tirant l'autre à ſoy, me pêcha du milieu de ce marécage. Je me doutai que mes affaires avoient pris une autre face, car il me fit de profondes civilitez, ne me parla que la tête nuë, & me dit que cinq ou ſix perſonnes de condition attendoient dans la cour pour me voir. Il n'eſt pas juſqu'à cette bête ſauvage, qui m'avoit enfermé dans la cave que je vous ai décrite, lequel eut l'impudence de m'aborder; & un genoüil en terre m'ayant baiſé les mains, de l'une de ſes pates il m'ôta quantité de Limas qui s'étoient colez à mes cheveux, & de l'autre il fit cheoir un gros tas de ſangſuës dont j'avois le viſage maſqué.

Aprés cette admirable courtoiſie : Au moins, me dit-il, mon bon Seigneur, vous vous ſouviendrez de la peine & du ſoin qu'a pris auprés de vous le gros Nicolas. Pardy, écoutez, quand c'eût été pour le Roy, ce n'eſt pas pour vous le reprocher dea.... Outré de l'effronterie du maraut, je luy fis ſigne que je m'en ſouviendrois. Par mille détours effroyables j'arrivai enfin à la lumiere, & puis dans la cour, où ſi-tôt que je fus entré, deux hommes me ſaiſirent, que d'abord je ne pus connoître,

à

à cauſe qu'ils s'étoient jettez ſur moy en même temps, & me tenoient l'un & l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus long-temps ſans les deviner; mais les tranſports de leur amitié prenant un peu de tréve, je reconnus mon cher Colignac, & le brave Marquis. Colignac avoit le bras en écharpe, & Cuſſan fut le premier qui ſortit de ſon extaſe. Helas! dit-il, nous n'aurions jamais ſoupçonné un tel deſaſtre, ſans votre Coureur & le Mulet, qui ſont arrivez cette nuit aux portes de mon Château. Leur poitrail, leurs ſangles, leur croupiere, tout étoit rompu, & cela nous a fait préſager quelque choſe de votre malheur. Nous ſommes montez auſſitôt à cheval, & n'avons pas cheminé deux ou trois lieuës vers Colignac, que tout le Païs ému de cet accident, nous en a particularisé les circonſtances. Au galop en même temps nous avons donné juſqu'au Bourg où vous étiez en priſon; mais y ayant appris votre évaſion, ſur le bruit qui couroit que vous aviez tourné du côté de Toulouſe; avec ce que nous avions de nos gens, nous y ſommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles, nous a dit qu'on vous avoit repris. En même temps nous avons pouſſé nos chevaux vers cette priſon; mais d'autres gens nous ont aſſuré que vous vous étiez évanoui de la main des Sergens: Et comme nous avancions toûjours chemin, des Bourgeois ſe contoient l'un à l'autre que vous étiez deve-

nu invisible. Enfin à force de prendre langue, nous avons sçu qu'aprés vous avoir pris, perdu, & repris je ne sçai combien de fois, on vous menoit à la prison de la grosse Tour. Nous avons coupé chemin à vos Archers, & d'un bonheur plus apparent que veritable, nous les avons rencontrez en tête, attaquez, combattus, & mis en fuite; mais nous n'avons pû apprendre des blessez mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, jusqu'à ce matin qu'on nous est venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous sauver en prison. Colignac est blessé en plusieurs endroits, mais fort legerement. Au reste nous venons de mettre ordre que vous fussiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous seul tout au haut de la grosse Tour, dont la terrasse vous servira de balcon; vos yeux du moins seront en liberté, malgré le corps qui les attache. Ah! mon cher Dyrcona, s'écria le Comte prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmener, quand nous partîmes de Colignac! Mon cœur, par une tristesse aveugle, dont j'ignorois la cause, me prédisoit je ne sçai quoy d'épouvantable: mais n'importe, j'ai des amis, tu es innocent; & en tout cas je sçai fort bien comme on meurt glorieusement. Une seule chose me desespere. Le marauc sur lequel je voulois essayer les premiers coups de

ma vengeance, (tu conçois bien que je parle de mon Curé) n'eſt plus en état de la reſſentir; ce miſerable a rendu l'ame. Voicy le détail de ſa mort. Il couroit avec ſon Serviteur, pour chaſſer ton coureur dans ſon écurie, quand ce cheval, d'une fidelité par qui peut-être les ſecrettes lumieres de ſon inſtinct ont redoublé, tout fougueux ſe mit à ruer, mais avec tant de furie & de ſuccés, qu'en trois coups de pied contre qui la tête de ce buſle échoua, il fit vaquer ſon benefice. Tu ne comprens pas ſans doute les cauſes de la haine de cet inſenſé, mais je te les veux découvrir. Sçache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce ſaint Homme, Normand de nation, & Chicaneur de ſon métier, qui déſervoit ſelon l'argent des Pelerins, une Chapelle abandonnée, jetta un dévolut ſur la Cure de Colignac; & que malgré tous mes efforts pour maintenir le poſſeſſeur dans ſon bon droit, le drôle patelina ſi bien ſes Juges, qu'à la fin malgré nous il fut notre Paſteur.

Au bout d'un an il me plaida auſſi, ſur ce qu'il entendoit que je payaſſe la dixme. On eut beau luy repreſenter, que de temps immemorial ma terre étoit franche, il ne laiſſa pas d'intenter ſon procés qu'il perdit; mais dans les procedures il ſit naître tant d'incidens, qu'à force de pulluler, plus de vingt autres procés ont germé de celui-là, qui demeureront au croc, grace au cheval dont le pied s'eſt trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean.

Voila tout ce que je puis conjecturer du vertigo de notre Pasteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduisoit sa rage. On me vient d'assurer que s'étant mis en tête le malheureux dessein de ta prison, il avoit secretement permuté la Cure de Colignac contre une autre Cure en son Païs, où il s'attendoit de se retirer aussi-tôt que tu serois pris. Son Serviteur même a dit, que voyant ton cheval prés de son écurie, il luy avoit entendu murmurer, que c'étoit de quoy le mener en lieu où on ne l'atteindroit pas.

Ensuite de ce discours, Colignac m'avertit de me défier des offres & des visites que me rendroit peut-être une personne tres-puissante, qu'il me nomma; que c'étoit par son credit que Messire Jean avoit gagné le procés du dévolut; & que cette personne de qualité avoit sollicité l'affaire pour luy, en payement des services que ce bon Prêtre, du temps qu'il étoit Cuistre, avoit rendu au College à son fils. Or, continua Colignac, comme il est bien mal-aisé de plaider sans aigreur, & sans qu'il reste à l'ame un caractere d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriez, il a toûjours depuis cherché secretement les occasions de me traverser. Mais il n'importe, j'ai plus de parens que luy dans la Robe, & ai beaucoup d'amis, ou tout au pis nous sçaurons y interposer l'autorité Royale.

Aprés que Colignac eut dit, ils tâcherent l'un & l'autre de me consoler; mais

ce fut par les témoignages d'une douleur ſi tendre, que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon Geôlier nous vint retrouver, pour nous avertir que la chambre étoit prête. Allons la voir, répondit Cuſſan; il marcha, & nous le ſuivîmes. Je la trouvai fort ajuſtée. Il ne me manque rien, leur dis-je, ſinon des Livres. Colignac me promit de m'envoyer dés le lendemain tous ceux dont je luy donnerois la liſte. Quand nous eûmes bien conſideré & bien reconnu par la hauteur de ma Tour, par les foſſez à fonds de cuve, qui l'environnoient, & par toutes les diſpoſitions de mon appartement, que de me ſauver étoit une entrepriſe hors du pouvoir humain; mes Amis ſe regardans l'un l'autre, & puis jettans les yeux ſur moy, ſe mirent à pleurer: Mais comme ſi tout à coup notre douleur eût fléchi la colere du Ciel, une ſoudaine joye s'empara de mon ame; la joye attira l'eſperance; & l'eſperance, de ſecretes lumieres, dont ma raiſon ſe trouva tellement éblouïe, que d'un emportement, qui me ſembloit ridicule à moy-même: Allez, leur dis-je, allez m'attendre à Colignac, j'y ſerai dans trois jours; & envoyez-moi tous les inſtrumens de Mathematique, dont je travaille ordinairement. Au reſte, vous trouverez dans une grande boëte force cryſtaux taillez de diverſe façon, ne les oubliez pas; toutefois j'aurai plûtôt fait de ſpecifier dans un memoire les choſes dont j'ai beſoin.

Ils ſe chargerent du billet que je leur donnai, ſans pouvoir penetrer mon intention; aprés quoy je les congediai.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'execution des choſes que j'avois premeditées, & j'y ruminois encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avois marqué au catalogue. Un Valet de chambre de Colignac me dit, qu'on n'avoit point vû ſon Maître depuis le jour precedent, & qu'omne ſçavoit ce qu'il étoit devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'auſſitôt il me vint à la penſée qu'il ſeroit poſſible allé en Cour ſolliciter ma ſortie: c'eſt pourquoi ſans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je colai, enfin je conſtruiſis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boëte fort legere, & qui fermoit fort juſte: Elle étoit haute de ſix pieds ou environ, & large de trois en quarré. Cette boëte étoit troüée par en bas; & par deſſus la voûte qui l'étoit auſſi, je poſay un vaiſſeau de cryſtal troüé de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutiſſoit juſtement, & s'enchâſſoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapiteau.

Le vaſe étoit conſtruit exprès à pluſieurs angles, & en forme d'icoſaëdre, afin que chaque facette étant convexe & concave, ma boule produiſit l'effet d'un miroir ardent.

Le Geolier, ni ſes Guichetiers ne montoient jamais à ma chambre, qu'ils ne me rencontraſſent occupé à ce travail: mais ils ne s'en étonnoient point, à cauſe de toutes les gentilleſſes de mecanique qu'ils voyoient dans ma chambre, dont je me diſois l'inventeur. Il y avoit entre autres un horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une Sphere où les Aſtres ſuivent le mouvement qu'ils ont dans le Ciel: Tout cela leur perſuadoit que la machine où je travaillois, étoit une curioſité ſemblable; & puis l'argent dont Colignac leur graiſſoit les mains, les faiſoit marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or il étoit neuf heures du matin; mon Geolier étoit deſcendu, & le Ciel étoit obſcurci, quand j'expoſai cette machine au ſommet de ma Tour, c'eſt-à-dire au lieu le plus découvert de ma terraſſe: Elle fermoit ſi clos, qu'un ſeul grain d'air, horſmis par les deux ouvertures, ne s'y pouvoit gliſſer; & j'avois emboëté par dedans un petit ais fort leger qui ſervoit à m'aſſeoir.

Tout cela diſpoſé de la ſorte, je m'enfermai dedans, & j'y demeurai prés d'une heure, attendant ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de moi.

Quand le Soleil débaraſſé de nuages commença d'éclairer ma machine, cet icoſaëdre tranſparent qui recevoit à travers ſes facetes les treſors du Soleil, en répandoit par le boccal la lumiere dans ma cellu-

le; & comme cette ſplendeur s'affoibliſſoit à cauſe des rayons qui ne pouvoient ſe replier juſqu'à moi ſans ſe rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté temperée convertiſſoit ma Châſſe en un petit Ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirois avec extaſe la beauté d'un coloris ſi mélangé; & voicy que tout à coup je ſens mes entrailles émeuës de la même façon que les ſentiroit treſſaillir quelqu'un enlevé par un poulie.

J'allois ouvrir mon guichet, pour connoître la cauſe de cette émotion: mais comme j'avançois la main, j'apperçus par le trou du plancher de ma boëte, ma Tour déja fort baſſe au deſſous de moi; & mon petit Château en l'air, pouſſant mes pieds contremont, me fit voir en un tournemain Toulouſe qui s'enfonçoit en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cauſe d'un eſſor ſi ſubit, mais à cauſe de cet épouvantable emportement de la raiſon humaine au ſuccés d'un deſſein qui m'avoit même effrayé en l'imaginant. Le reſte ne me ſurprit pas; car j'avois bien prévu que le vuide qui ſurviendroit dans l'icoſaëdre, à cauſe des rayons unis du Soleil par les verres concaves, attireroit pour le remplir une furieuſe abondance d'air, dont ma boëte ſeroit enlevée; & qu'à meſure que je monterois, l'horrible vent qui s'engouffreroit par le trou, ne pouroit s'élever juſqu'à la voûte qu'en penetrant cette machine avec furie il ne la pouſsât en haut. Quoi que mon deſſein fût digeré avec beaucoup de

précaution, une circonſtance toutefois me trompa, pour n'avoir pas aſſez eſperé de la vertu de mes miroirs. J'avois diſpoſé autour de ma boëte une petite voile facile à contourner, avec une ficelle dont je tenois le bout, qui paſſoit par le bocal du vaſe; car je m'étois imaginé que quand je ſerois en l'air, je pourrois prendre autant de vent qu'il m'en faudroit pour arriver à Colignac; mais en un clin d'œil le Soleil qui battoit à plomb & obliquement ſur les miroirs ardens de l'icoſaëdre, me guinda ſi haut, que je perdis Toulouſe de vuë. Cela me fit abandonner ma ficelle, & fort peu de temps aprés j'apperçus par une des vitres que j'avois pratiquées aux quatre côtez de la machine, ma petite voile arrachée, qui s'envoloit au gré d'un tourbillon entonné dedans.

Il me ſouvient qu'en moins d'une heure je me trouvay au deſſus de la moyenne region: je m'en apperçus bien-tôt, parce que je voyois grêler & pleuvoir plus bas que moy. On me demandera peut-être, d'où venoit alors le vent (ſans lequel ma boëte ne pouvoit monter) dans un étage du Ciel exempt de métheores: mais pourvû qu'on m'écoute, je ſatisferai à cette objection. Je vous ay dit que le Soleil qui battoit vigoureuſement ſur mes miroirs concaves, uniſſant les rais dans le milieu du vaſe, chaſſoit avec ſon ardeur, par le tuyau d'enhaut, l'air dont il étoit plein; & qu'ainſi le vaſe demeurant vuide, la nature qui l'abhorre luy faiſoit rehumer

par l'ouverture basse, d'autre air pour se remplir : s'il en perdoit beaucoup, il en recouvroit autant ; & de cette sorte on ne doit pas s'étonner que dans une region au dessus de la moyenne, où sont les vents, je continuasse de monter, parce que l'Æther devenoit vent, par la furieuse vîtesse avec laquelle il s'engouffroit pour empêcher le vuide, & devoit par consequent pousser sans cesse ma machine.

Je ne fus quasi pas travaillé de la faim, horsmis lors que je traversai cette moyenne region ; car veritablement la froideur du climat me la fit voir de loin ; je dis de loin, à cause qu'une bouteille d'essence que je portois toujours, dont j'avalay quelques gorgées, luy défendit d'approcher.

Pendant tout le reste de mon voyage, je n'en sentois aucune atteinte ; au contraire, plus j'avançois vers ce monde enflamé, plus je me trouvois robuste : je sentois mon visage un peu chaud, & plus gai qu'à l'ordinaire ; mes mains paroissoient colorées d'un vermeil agréable, & je ne sçay quelle joye couloit parmi mon sang qui me faisoit être au delà de moy.

Il me souvient que reflechissant sur cette avanture, je raisonnai une fois ainsi. La faim sans doute ne me sçauroit atteindre, à cause que cette douleur n'étant qu'un instinct de nature, avec lequel elle oblige les animaux à reparer par l'aliment ce qui se perd de leur substance ; aujourd'huy qu'elle sent que le Soleil, par sa

pure, continuelle, & voisine irradiation, me fait plus reparer de chaleur radicale, que je n'en perds, elle ne me donne plus cette envie qui me seroit inutile. J'objectois pourtant à ces raisons, que puis que le temperament qui fait la vie, consistoit non seulement en chaleur naturelle, mais en humide radical, où ce feu se doit attacher comme la flâme à l'huile d'une lampe; les rayons seuls de ce brasier vital ne pouvoient faire l'ame, à moins que de rencontrer quelque matiere onctueuse qui les fixât. Mais tout aussi-tôt je vainquis cette difficulté, aprés avoir pris garde que dans nos corps l'humide radical, & la chaleur naturelle, ne sont rien qu'une même chose: car ce que l'on appelle humide, soit dans les Animaux, soit dans le Soleil, cette grande ame du monde, n'est qu'une fluxion d'étincelles plus continuës, à cause de leur mobilité; & ce que l'on nomme chaleur, est une broüine d'atômes de feu, qui paroissent moins déliez, à cause de leur interruption: mais quand l'humide & la chaleur radicale seroient deux choses distinctes, il est constant que l'humide ne seroit pas necessaire pour vivre si proche du Soleil; car puis que cet humide ne sert dans les vivans, que pour arrêter la chaleur qui s'exhaleroit trop vîte, & ne seroit pas reparée assez tôt; je n'avois garde d'en manquer dans une region où de ces petits corps de flâme qui font la vie, il s'en réunissoit davantage à mon être, qu'il ne s'en détachoit.

Une autre choſe peut cauſer de l'étonnement ; ſçavoir, pourquoi les approches de ce globe ardent ne me conſommoient pas, puis que j'avois preſque atteint la pleine activité de ſa Sphére ; mais en voici la raiſon. Ce n'eſt point, à proprement parler, le feu même qui brûle, mais une matiere plus groſſe, que le feu pouſſe çà & là par les élans de ſa nature mobile ; & cette poudre de bluettes, que je nomme feu, par elle-même mouvante, tient poſſible toute ſon action de la rondeur de ſes atômes ; car ils chatoüillent, échauffent, ou brûlent, ſelon la figure des corps qu'ils traînent avec eux. Ainſi la paille ne jette pas une flâme ſi ardente que le bois ; le bois brûle avec moins de violence que le fer ; & cela procede de ce que le feu de fer, de bois, & de paille, quoy qu'en ſoy le même feu, agit toutefois diverſement, ſelon la diverſité des corps qu'il remuë : c'eſt pourquoy dans la paille, le feu (cette pouſſiere quaſi ſpirituelle) n'étant embaraſſé qu'avec un corps mol, il eſt corroſif : Dans le bois, dont la ſubſtance eſt plus compacte, il entre plus durement ; & dans le fer, dont la maſſe eſt preſque tout à fait ſolide, & liée de parties angulaires, il penetre & conſomme ce qu'on y jette, en un tournemain. Toutes ces obſervations étant ſi familieres, on ne s'étonnera point que j'approchaſſe du Soleil ſans être brûlé, puis que ce qui brûle n'eſt pas le feu, mais la matiere où il eſt attaché ; & que le feu

du Soleil ne peut être mêlé d'aucune matiere. N'experimentons-nous pas même que la joye qui eſt un feu, parce qu'il ne remuë qu'un ſang aërien, dont les particules fort deliées gliſſent doucement contre les membranes de notre chair, chatoüille & fait naître je ne ſçay quelle aveugle volupté; & que cette volupté, ou pour mieux dire, ce premier progrés, de douleur, n'arrivant pas juſqu'à menacer l'animal de mort, mais juſqu'à luy faire ſentir que l'envie cauſe un mouvement à nos eſprits, que nous appellons joye. Ce n'eſt pas que la fiévre, encore qu'elle ait des accidens tout contraires, ne ſoit un feu envelopé dans un corps, dont les grains ſont cornus, tel qu'eſt la bile âtre, ou la mélancolie; qui venant à darder ſes pointes crochuës par-tout où ſa nature mobile le promene, perce, coupe, écorche, & produit par cette agitation violente, ce qu'on appelle ardeur de fiévre: mais cette enchaînure de preuves eſt fort inutile; les experiences les plus vulgaires ſuffiſent pour convaincre les aheurtez. Je n'ay pas de temps à perdre, il faut penſer à moy: je ſuis, à l'exemple de Phaëton, au milieu d'une carriere où je ne ſçaurois rebrouſſer, & dans laquelle ſi je fais un faux pas, toute la Nature enſemble n'eſt point capable de me ſecourir.

Je reconnus tres-diſtinctement, comme autrefois j'avois ſoupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'eſt la terre qui tourne d'Orient en Occident à l'entour

du Soleil, & non pas le Soleil autour d'elle; car je voyois enſuite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la Mer Mediterranée, puis la Grece, puis le Boſphore, le Pont-Euxin, la Perſe, les Indes, la Chine, & enfin le Japon, paſſer ſucceſſivement vis-à-vis du trou de ma loge; & quelques heures aprés mon élevation, toute la Mer du Sud ayant tourné, laiſſa mettre à ſa place le Continent de l'Amerique.

Je diſtinguay clairement toutes ces revolutions, & je me ſouviens même que long-temps aprés je vis encore l'Europe remonter une fois ſur la Scene, mais je n'y pouvois plus remarquer ſeparément les Etats, à cauſe de mon exaltation qui devint trop haute. Je laiſſai ſur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, pluſieurs Terres comme la nôtre, ou pour peu que j'atteigniſſe les Sphéres de leur activité, je me ſentois fléchir: toutefois la rapide vigueur de mon effor ſurmontoit celle de ces attractions.

Je côtoyay la Lune, qui pour lors ſe trouvoit entre le Soleil & la Terre, & je laiſſay Vénus à main droite. Mais à propos de cette Etoile, la vieille Aſtronomie a tant prêché que les Planetes ſont des Aſtres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oſeroit en douter: & je remarquay toutefois, que durant tout le temps que Vénus parut au deça du Soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croiſſant; mais achevant

ſon tour, j'obſervay qu'à meſure qu'elle paſſa derriere, les cornes ſe rapprocherent, & ſon ventre noir ſe redora. Or cette viciſſitude de lumieres & de tenebres, montrent bien évidemment que les Planetes ſont, comme la Lune & la Terre, des Globes ſans clarté, qui ne ſont capables que de refléchir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même obſervation de Mercure. Je remarquai de plus, que tous ces Mondes ont encore d'autres petits Mondes qui ſe meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux cauſes de la conſtruction de ce grand Univers, je me ſuis imaginé qu'au débroüillement du Cahos, aprés que Dieu eut créé la matiere, les corps ſemblables ſe joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous experimentons que toute choſe cherche ſon pareil. Des particules formées de certaine façon s'aſſemblerent, & cela fit l'air: d'autres, à qui la figure donna poſſible un mouvement circulaire, compoſerent en ſe liant les Globes, qu'on appelle Aſtres, qui non ſeulement, à cauſe de cette inclination de piroüeter ſur leurs Poles, à laquelle leur figure les neceſſite, ont dû s'amaſſer en rond comme nous les voyons, mais ont dû même, s'évaporant de la maſſe, & cheminant dans leur fuite d'une allure ſemblable, faire tourner les orbes moindres qui ſe rencontroient dans la Sphére de leur activité: c'eſt pourquoy

Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne, ont été contraints de pirouëter & rouler tout enſemble à l'entour du Soleil. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe puiſſe imaginer qu'autrefois tous ces autres Globes n'ayent été des Soleils, puis qu'il reſte encore à la Terre, malgré ſon extinction preſente, aſſez de chaleur pour faire tourner la Lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui ſe déprennent de ſa maſſe, & qu'il en reſte aſſez à Jupiter pour en faire tourner quatre: mais ces Soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumiere & de feu ſi conſiderable, par l'émiſſion continuelle des petits corps qui en font l'ardeur & la clarté, qu'ils ſont demeurez un marc froid, tenebreux, & preſque impuiſſant. Nous découvrons mêmes que ces taches qui ſont au Soleil, dont les Anciens ne s'étoient point apperçus, croiſſent de jour en jour: or que ſçait-on ſi ce n'eſt point une croûte qui ſe forme en ſa ſuperficie, ſa maſſe qui s'éteint à meſure que la lumiere s'en déprend; & s'il ne deviendra point, quand tous corps mobiles l'auront abandonné, un Globe opaque comme la Terre? Il y a des ſiécles fort éloignez, au delà deſquels il ne paroît aucun veſtige du genre humain: peut-être qu'auparavant la Terre étoit un Soleil peuplé d'animaux proportionnez au climat qui les avoit produits, & peut-être que ces animaux-là étoient les Démons dont l'Antiquité raconte tant d'exemples. Pourquoy

non ? Ne ſe peut-il pas faire que ces animaux depuis l'extinction de la Terre, y ont encore habité quelque temps, & que l'alteration de leur Globe n'en avoit pas détruit encore toute la race ? En effet, leur vie a duré juſqu'à celle d'Auguſte, au témoignage de Plutarque. Il ſemble même que le Teſtament prophétique & ſacré de nos premiers Patriarches, nous nous ait voulu conduire à cette verité par la main ; car on lit, auparavant qu'il ſoit parlé de l'Homme, la revolte des Anges. Cette ſuite de temps que l'Ecriture obſerve, n'eſt-elle pas comme une demi-preuve que les Anges ont habité la Terre auparavant nous ; & que ces orgueilleux qui avoient habité notre Monde, du temps qu'il étoit Soleil, dédaignans peut-être depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, & ſçachans que Dieu avoit poſé ſon Trône dans le Soleil, oſerent entreprendre de l'occuper ? Mais Dieu qui voulut punir leur audace, les chaſſa même de la Terre, & créa l'Homme moins parfait, mais par conſequent moins ſuperbe, pour occuper leurs places vuides.

Environ au bout de quatre mois de voyage, du moins autant qu'on ſçauroit ſupputer, quand il n'arrive point de nuit pour diſtinguer le jour, j'aborday une de ces petites Terres qui voltigent à l'entour du Soleil, que les Mathématiciens appellent des Macules, où à cauſe des nuages interpoſez, mes miroirs ne réuniſſant plus

tant de chaleur, & l'air par conſequent ne pouſſant plus ma cabane avec tant de vigueur, ce qui reſta de vent ne fut capable que de ſoutenir ma chute, & me deſcendre ſur la pointe d'une fort haute montagne où je baiſſay doucement.

Je vous laiſſe à penſer la joye que je ſentis de voir mes pieds ſur un plancher ſolide, aprés avoir ſi long-temps joüé le perſonnage d'Oiſeau. En verité des paroles ſont foibles, pour exprimer l'épanoüiſſement dont je treſſaillis, lors qu'enfin j'apperçus ma tête couronnée de la clarté des Cieux. Cet extaſe pourtant ne me tranſporta pas ſi fort, que je ne ſongeaſſe au ſortir de ma boëte, de couvrir ſon chapiteau avec ma chemiſe auparavant que de m'éloigner; parce que j'apprehendois, ſi l'air devenant ſerein, le Soleil eût rallumé mes miroirs, comme il étoit vrai-ſemblable, de ne plus retrouver ma maiſon.

Par des crevaſſes que des ruines d'eau témoignoient avoir creuſées, je devalay dans la Plaine, où par l'épaiſſeur du limon dont la terre étoit graſſe, je ne pouvois quaſi marcher: toutefois au bout de quelque eſpace de chemin, j'arrivai dans une fondriere, où je rencontray un petit Homme tout nud, aſſis ſur une pierre, qui ſe repoſoit. Je ne me ſouviens pas ſi je luy parlai le premier, ou ſi ce fut luy qui m'interrogea: mais j'ai la memoire toute fraîche, comme ſi je l'écoutois encore, qu'il me diſcourut pendant trois groſſes heures en une Langue que je ſçay bien

n'avoir jamais oüye, & qui n'a aucun rapport avec pas une de ce Monde-cy, laquelle toutefois je compris plus vite & plus intelligiblement que celle de ma Nourrice. Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une choſe ſi merveilleuſe, que dans les Sciences il y avoit un vray, hors lequel on étoit toûjours éloigné du facile; que plus un idiôme s'éloignoit de ce vray, plus il ſe rencontroit au deſſous de la conception, & de moins facile intelligence: De même, continua-t-il, dans la Muſique ce vray ne ſe rencontre jamais, que l'ame auſſi-tôt ſoulevée ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous ſentons que Nature le voit; & ſans pouvoir comprendre en quelle ſorte nous en ſommes abſorbez, il ne laiſſe pas de nous ravir; & ſi, nous ne ſçaurions remarquer où il eſt. Il en va des Langues tout de même; qui rencontre cette verité de lettres, de mots, & de ſuite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au deſſous de ſa conception, il parle toûjours égal à ſa penſée; & c'eſt pour n'avoir pas la connoiſſance de ce parfait idiôme, que vous demeurez court, ne connoiſſant pas l'ordre ni les paroles qui puiſſent expliquer ce que vous imaginez. Je lui dis, que le premier Homme de notre Monde, s'étoit indubitablement ſervi de cette Langue, parce que chaque nom qu'il avoit impoſé à chaque choſe, declaroit ſon eſſence. Il m'interrompit, & continua. Elle n'eſt pas ſimplement neceſſaire, pour ex-

primer tout ce que l'eſprit conçoit, mais ſans elle on ne peut pas être entendu de tous. Cõme cet idiôme eſt l'inſtinct ou la voix de la Nature, il doit être intelligible à tout ce qui vit ſous le reſſort de la Nature: c'eſt pourquoi ſi vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer & diſcourir de toutes vos penſées aux bêtes, & les bêtes à vous de toutes les leurs, à cauſe que c'eſt le langage même de la Nature, par qui elle ſe fait entendre à tous les animaux.

Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le ſens d'une Langue qui ne ſonna jamais à votre oüye, ne vous étonne plus. Quand je parle, votre ame rencontre dans chacun de mes mots, ce vray qu'elle cherche à tâtons; & quoi que ſa raiſon ne l'entende pas, elle a chez ſoy Nature qui ne ſçauroit manquer de l'entendre.

Ah! c'eſt ſans doute, m'écriai-je, par l'entremiſe de cet energique idiôme, qu'autrefois notre premier Pere converſoit avec les animaux, & qu'il étoit entendu d'eux; car comme la domination ſur toutes les eſpeces luy avoit été donnée, elles luy obeïſſoient, parce qu'il les faiſoit en une Langue qui leur étoit connuë; & c'eſt auſſi pour cela (la Langue matrice étant perduë) qu'elles ne viennent point aujourd'huy, comme jadis, quand nous les appellons; à cauſe qu'elles ne nous entendent plus.

Le petit Homme ne fit pas ſemblant de me vouloir répondre; mais reprenant le fil de ſon diſcours, il alloit continuer,

ſi je ne l'euſſe interrompu encore une fois. Je luy demandai donc en quel Monde nous reſpirions, s'il étoit beaucoup habité, & quelle ſorte de gouvernement maintenoit leur police. Je vais, repliqua-t-il, vous étaler des ſecrets qui ne ſont point connus en votre climat.

Regardez bien la terre où nous marchons; elle étoit il n'y a gueres une maſſe indigeſte & broüillée, un cahos de matiere confuſe, une craſſe noire & gluante dont le Soleil s'étoit purgé. Or aprés que par la vigueur des rais qu'il dardoit contre, il a mêlé, preſſé, & rendu compactes ces nombreux nuages d'atômes; aprés, dis-je, que par une longue & puiſſante coction, il a ſeparé dans cette boule les corps les plus contraires, & reüni les plus ſemblables, cette maſſe outrée de chaleur a tellement ſué, qu'elle a fait un deluge qui l'a couverte plus de quarante jours; car il faloit bien à tant d'eau cet eſpace de temps pour s'écouler aux regions les plus penchantes & les plus baſſes de notre globe.

De ces torrens d'humeur aſſemblez, il s'eſt formé la Mer, qui témoigne encore par ſon ſel que ce doit être un amas de ſueur, toute ſueur étant ſalée. Enſuite de la retraite des eaux, il eſt demeuré ſur la terre une bourbe graſſe & feconde, où quand le Soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoulle, qui ne pût à cauſe du froid pouſſer ſon germe dehors. Elle reçut donc une autre coction; & cette co-

ction la rectifiant encore, & la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe qui n'étoit en puiſſance que de vegeter, capable de ſentir : Mais parce que les eaux qui avoient ſi long-temps croupi ſur le limon, l'avoient trop morfondu, la bube ne ſe creva point ; de ſorte que le Soleil la recuiſit encore une fois ; & aprés une troiſiéme digeſtion, cette matrice étant ſi fort échauffée, que le froid n'apportoit plus d'obſtacles à ſon accouchement, elle s'ouvrit, & enfanta un Homme, lequel a retenu dans le foye, qui eſt le ſiege de l'ame vegetative, & l'endroit de la premiere coction, la puiſſance de croître ; dans le cœur, qui eſt le ſiege de l'activité, & la place de la ſeconde coction, la puiſſance vitale ; & dans le cerveau, qui eſt le ſiege de l'intellectuelle, & le lieu de la troiſiéme coction, la puiſſance de raiſonner. Sans cela, pourquoi ſerions-nous plus long-temps dans le ventre de nos meres, que tout le reſte des animaux, ſi ce n'étoit qu'il faut que notre embrion reçoive trois coctions diſtinctes, pour former les trois facultez diſtinctes de notre ame ; & les bêtes ſeulement deux, pour former ſes deux puiſſances ? Je ſçai bien que le cheval ne s'acheve qu'en dix, douze, ou quatorze mois, au ventre de la jument : mais comme il eſt d'un tempérament contraire à celui qui nous fait Hommes, que jamais il n'a vie qu'aux mois remarquez tout à fait antipatiques à la nôtre, quand nous

reſtons dans la matrice outre le cours naturel; ce n'eſt pas merveille que le periode du temps dont Nature a beſoin pour delivrer une jument, ſoit autre que celui qui fait accoucher une Femme. Ouy; mais enfin, dira quelqu'un, le cheval demeure plus de temps que nous au ventre de ſa mere; & par conſequent il y reçoit des coctions ou plus parfaites, ou plus nombreuſes. Je répons qu'il ne s'enſuit pas; car ſans m'appuyer des obſervations que tant de Doctes ont fait ſur l'energie des nombres, quand ils prouvent que toute matiere étant en mouvement, certains êtres s'achevent dans une certaine revolution de jours, qui ſe détruiſent dans une autre; ni ſans me faire fort des preuves qu'ils tirent, aprés avoir expliqué la cauſe de tous ces mouvemens, que le nombre de neuf eſt le plus parfait; je me contenterai de répondre que le germe de l'homme étant plus chaud, le Soleil y travaille, & fournit plus d'organes en neuf mois, qu'il n'en ébauche en un an dans celui du Poulain. Or qu'un cheval ne ſoit beaucoup plus froid qu'un homme, on n'en ſçauroit douter, puiſque cette bête ne meurt que d'enflure de rate, ou d'autres maux qui procedent de melancolie. Cependant, me direz-vous, on ne voit point dans notre Monde aucun Homme engendré de bouë, & produit de cette façon. Je le croy bien, votre Monde eſt aujourd'hui trop échauffé: car ſi-tôt que le Soleil attire un germe de la terre; nel

rencontrant point ce froid humide, ou pour mieux dire ce periode certain d'un mouvement achevé, qui le contraigne à pluſieurs coctions, il en forme auſſi-tôt un vegetant; ou s'il ſe fait deux coctions, comme la ſeconde n'a pas le loiſir de s'achever parfaitement, elle n'engendre qu'un inſecte: Auſſi j'ai remarqué que le Singe, qui porte comme nous ſes petits prés de neuf mois, nous reſſemble par tant de biais, que beaucoup de Naturaliſtes ne nous ont point diſtinguez d'eſpece; & la raiſon c'eſt que leur ſemence à peu prés temperée comme la nôtre, pendant ce temps a preſque eu le loiſir d'achever les trois digeſtions.

Vous me demanderez indubitablement, de qui je tiens l'hiſtoire que je vous ay contée. Vous me direz que je ne ſçaurois l'avoir appriſe de ceux qui n'y étoient pas. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul qui s'y ſoit rencontré, & que par conſequent je n'en puis rendre témoignage, à cauſe qu'elle étoit arrivée auparavant que je naquiſſe; cela eſt encore vray: mais apprenez auſſi, que dans une region voiſine du Soleil comme la nôtre, les ames pleines de feu ſont plus claires, plus ſubtiles, & plus penetrantes, que celles des autres animaux aux Spheres plus éloignées. Or puis que dans votre Monde même il s'eſt jadis rencontré des Prophetes, de qui l'eſprit échauffé par un vigoureux enthouſiaſme ont eu des preſſentimens du futur, il n'eſt pas impoſſible que dans celui-ci beaucoup

coup plus proche du Soleil, & par conſequent beaucoup plus lumineux que le vôtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du paſsé; que ſa raiſon mobile ne ſe remuë auſſi-bien en arriere qu'en avant, & qu'elle ne ſoit capable d'atteindre la cauſe par les effets, vû qu'elle peut arriver aux effets par la cauſe.

Il acheva ſon recit de cette ſorte; mais aprés une conference encore plus particuliere de ſecrets fort cachez qu'il me revela, dont je veux taire une partie, & dont l'autre m'eſt échapée de la memoire, il me dit qu'il n'y avoit pas encore trois ſemaines qu'une mote de terre engroſsée par le Soleil, avoit accouché de luy. Regardez bien cette tumeur. Alors il me fit remarquer ſur de la bourbe je ne ſçai quoi d'enflé comme une taupiniere: c'eſt, dit-il, une apoſtume, ou pour mieux parler, une matrice qui recelle depuis neuf mois l'embrion d'un de mes freres. J'attens ici, à deſſein de luy ſervir de ſage-Femme.

Il auroit continué, s'il n'eût apperçu à l'entour de ce gazon d'argile le terrain qui palpitoit. Cela lui fit juger, avec la groſſeur du bubon, que la Terre étoit en travail, & que cette ſecouſſe étoit déja l'effort des tranchées de l'accouchement. Il me quitta auſſi-tôt pour y courir; & moi j'allai rechercher ma Cabane.

Je regrimpai donc la Montagne que j'avois deſcenduë, au ſommet de laquelle je parvins avec beaucoup de laſſitude. Vous pouvez croire combien je fus en

peine, quand je ne la trouvai plus où je l'avois laissée. J'en soûpirois déja la perte, comme je l'apperçus fort loin qui voltigeoit. Autant que mes jambes pûrent fournir, j'y courus à perte d'haleine; & certes c'étoit un passe-temps agreable, de contempler cette nouvelle façon d'aller à la Chasse; car quelquefois que j'avois presque la main dessus, il survenoit dans la boule de verre une legere augmentation de chaleur, qui tirant l'air avec plus de force, & cet air devenu plus roide, enlevant ma boëte au dessus de moy, me faisoit sauter aprés comme un Chat à un croc où il voit pendre un Lievre. Sans ma chemise qui étoit demeurée sur le chapiteau, pour s'opposer à la force des mirpirs, elle eût fait le voyage toute seule.

Mais à quoi bon me rafraîchir la memoire d'une avanture dont je ne sçaurois me souvenir qu'avec la même douleur que je ressentis alors? Il suffira de sçavoir qu'elle bondit, courut, & vola tant, & que je sautai, marchai, & serpentai tant, qu'enfin je la vis cheoir au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eût mené possible encore plus loin, si de cette orgueilleuse enflure de la Terre, les ombres qui noircissoient le Ciel bien avant sur la plaine, n'eussent répandu tout autour une nuit de demi lieuë; car se rencontrant parmi ces tenebres, son verre n'en eut pas plûtôt senti la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vuide, plus de vent par le trou, & consequemment plus d'impul-

fon qui la soûtînt ; de sorte qu'elle chut, & se fût brisée en mille éclats, si par bonheur une mare où elle tomba, n'eût plié sous le faix. Je la tirai de l'eau, remis en état ce qui étoit froissé ; puis après l'avoir embrassée de toute ma force, je la portai sur le sommet d'un côteau qui se rencontra tout proche. Là je développai ma chemise d'alentour du vase, mais je ne la pûs vêtir, parce que mes miroirs commençant leur effet, j'apperçus ma Cabane qui frétilloit déja pour voler. Je n'eus le loisir que d'entrer vîtement dedans, où je m'enfermai comme la premiere fois.

La Sphere de notre Monde ne me paroissoit plus qu'un Astre, à peuprés de la grandeur que nous paroît la Lune ; encore il s'étrecissoit, à mesure que je montois, jusques à devenir une Etoile, puis une bluette, & puis rien ; d'autant que ce point lumineux s'éguisa si fort, pour s'égaler à celui qui termine le dernier rayon de ma vuë, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des Cieux. Quelqu'un peut-être s'étonnera que pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé : mais comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que fait Nature de lier notre ame, pour reparer pendant le repos autant d'esprits que le travail en a consommez, je n'avois garde de dormir, vû que je ne mangeois point, & que le Soleil me reti-

tuoit beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en diſſipois. Cependant mon élevation continuoit, & à meſure qu'elle m'approchoit de ce monde enflamé, je ſentois couler dans mon ſang une certaine joye qui le rectifioit, & paſſoit juſqu'à l'ame. De temps en temps je regardois en haut, pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnoient dans mon petit dôme de cryſtal; & j'ai la memoire encore preſente, que je pointois alors mes yeux dans le bocal du vaſe, comme voici que tout en ſurſaut je ſens je ne ſçai quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaiſſe & quaſi palpable, ſuffoqua mon verre de tenebres; & quand je voulus me mettre debout pour contempler ce noir dont j'étois aveuglé, je ne vis plus ni vaſe ni miroirs, ni verriere, ni couverture à ma cabane: Je baiſſai donc la vûë à deſſein de regarder ce qui faiſoit ainſi cheoir mon chef-d'œuvre en ruine; mais je ne trouvai à ſa place, & à celle des quatre côtez, & du plancher, que le Ciel tout autour de moy. Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de ſentir, comme ſi le vague de l'air ſe fût petrifié, je ne ſçai quel obſtacle inviſible qui repouſſoit mes bras quand je les penſois étendre. Il me vint alors dans l'imagination, qu'à force de monter, j'étois ſans doute arrivé dans le Firmament, que certains Philoſophes & quelques Aſtronômes ont dit être ſolide. Je commençai à craindre d'y demeurer

enchâſsé ; mais l'horreur dont me conſterna la bizarrerie de cet accident, s'accrut bien davantage par ceux qui ſuccederent : car ma vûë qui vaguoit ça & là, étant par hazard tombée ſur ma poitrine, au lieu de s'arrêter à la ſuperficie de mon corps, paſſa tout à travers ; puis un moment enſuite je m'aviſai que je regardois par derriere, & preſque ſans aucun intervale : comme ſi mon corps n'eût plus été qu'un organe de voir, je ſentis ma chair, qui s'étant décraſsée de ſon opacité, tranſferoit les objets à mes yeux, & mes yeux aux objets par chez elle. Enfin aprés avoir heurté mille fois ſans la voir, la voûte, le plancher, & les murs de ma chaiſe, je connus que par une ſecrete neceſſité de la lumiere dans ſa ſource, nous étions ma Cabane & moy, devenus tranſparens. Ce n'eſt pas que je ne la dûſſe appercevoir, quoy que diafane, puiſqu'on apperçoit bien le verre, le cryſtal, & les diamans qui le ſont : Mais je me figure que le Soleil, dans une region ſi proche de luy, purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité, en arrangeant plus droits les pertuis imperceptibles de la matiere, que dans notre Monde, où ſa force preſque uſée par un ſi long chemin, eſt à peine capable de tranſpirer ſon éclat aux pierres precieuſes : toutefois, à cauſe de l'interne égalité de leurs ſuperficies, il leur fait rejaillir à travers de leurs glaces, comme par de petits yeux, où le vert des émeraudes, ou l'écarlate des rubis, ou le vio-

let des amétiſtes, ſelon que les differens pores de la pierre, ou plus droits, ou plus ſinueux, éteignent ou rallument par la quantité des reflexions cette lumiere affoiblie. Une difficulté peut embaraſſer le Lecteur, à ſçavoir comment je pouvois me voir, & ne point voir ma loge, puiſque j'étois devenu diafane auſſi-bien qu'elle. Je répons à cela, que ſans doute le Soleil agit autrement ſur les corps qui vivent, que ſur les inanimez, puiſqu'aucun endroit, ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoi que tranſparens, n'avoit perdu ſa couleur naturelle; au contraire, mes poulmons conſervoient encore ſous un rouge incarnat leur molle delicateſſe: mon cœur toûjours vermeil balançoit aiſément entre le ſiſtole & le diaſtole; mon foye ſembloit brûler dans un pourpre de feu; & cuiſant l'air que je reſpirois, continoit la circulation du ſang; enfin je me voyois, me touchois, me ſentois le même, & ſi pourtant je ne l'étois plus.

Pendant que je conſiderai cette metamorphoſe, mon voyage s'accourciſſoit toûjours, mais pour lors avec beaucoup de lenteur, à cauſe de la ſerenité de l'Ether, qui ſe rareſioit à proportion que je m'approchois de la ſource du jour; car comme la matiere en cet étage eſt fort deliée pour le grand vuide dont elle eſt pleine, & que cette matiere eſt par conſequent fort pareſſeuſe à cauſe du vuide qui n'a point d'action, cet air ne pouvoit pro-

duire, en paſſant par le trou de ma boëte, qu'un petit vent à peine capable de la ſoutenir.

Je ne reflechis jamais au malicieux caprice de la Fortune, qui toujours s'oppoſoit au ſuccés de mon entrepriſe avec tant d'opiniâtreté, que je m'étonne comment le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les ſiecles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boëte à jour que je venois de perdre de vuë, & mon eſſor tellement appeſanti, que je faiſois beaucoup de ne pas tomber; enfin dans un état où tout ce que renferme la machine entiere du Monde, étoit impuiſſante à me ſecourir, je me trouvois reduit au periode d'une extrême infortune: toutefois comme alors que nous expirons, nous ſommes interieurement pouſſez à vouloir embraſſer ceux qui nous ont donné l'être, j'élevai mes yeux au Soleil notre Pere commun. Cette ardeur de ma volonté non ſeulement ſoûtint mon corps, mais elle le lança vers la choſe qu'il aſpiroit d'embraſſer. Mon corps pouſſa ma boëte, & de cette façon je continuai mon voyage. Si-tôt que je m'en apperçus, je roidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultez de mon ame, pour les attacher d'imagination à ce qui m'attiroit; mais ma tête chargée de ma Cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindoient malgré moy, m'incommoda de telle ſorte, qu'à la fin cette

peſanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de ſa porte inviſible. Par bonheur je la rencontrai, je l'ouvris, & me jettai dehors ; mais cette naturelle apprehenſion de cheoir, qu'ont tous les animaux quand ils ſe ſurprennent ſoûtenus de rien, me fit pour m'accrocher bruſquement étendre le bras. Je n'étois guidé que de la Nature, qui ne ſçait pas raiſonner ; & c'eſt pourquoi la Fortune ſon ennemie, pouſſa malicieuſement ma main ſur le chapiteau de cryſtal. Helas ! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles, le ſon de l'icoſaëdre que j'entendis ſe caſſer en morceaux ? Un tel deſordre, un tel malheur, une telle épouvante, ſont au de-là de toute expreſſion. Les miroirs n'attirerent plus d'air, car il ne ſe faiſoit plus de vuide ; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir ; le vent ceſſa de pouſſer ma boëte en haut ; bref auſſi-tôt aprés ce débris je la vis cheoir fort long-temps à travers ces vaſtes campagnes du Monde, où elle recontracta dans la même region l'opaque tenebreux qu'elle avoit exhalée ; d'autant que l'énergique vertu de la lumiere ceſſant en cet endroit, elle ſe rejoignit avidement à l'obſcure épaiſſeur qui luy étoit comme eſſentielle ; de la même façon qu'il s'eſt vû des ames long-temps aprés la ſeparation venir chercher leurs corps, & pour tâcher de s'y rejoindre errer cent ans durant à l'entour de leurs ſépultures. Je me doute qu'elle perdit ainſi ſa diafanoïté, car je l'ai vûë depuis en Pologne

au

au même état qu'elle étoit quand j'y entrai la premiere fois. Or j'ai ſçu qu'elle tomba ſous la ligne équinoctiale, au Royaume de Borneau; qu'un Marchand Portugais l'avoit achetée de l'Inſulaire qui la trouva, & que de main en main elle étoit venuë en la puiſſance de cet Ingenieur Polonois, qui s'en ſert maintenant à voler.

Ainſi donc, ſuſpendu dans le vague des Cieux, & déja conſterné de la mort que j'attendois par ma chute, je tournai, comme je vous ai dit, mes triſtes yeux au Soleil: ma vuë y porta ma penſée; & mes regards fixement attachez à ſon globe, marquerent une voye dont ma volonté ſuivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon ame ne ſera pas incomprehenſible, à qui conſiderera les plus ſimples effets de notre volonté; car on ſçait bien, par exemple, que quand je veux ſauter, ma volonté ſoulevée par ma fantaiſie, ayant ſuſcité tout le microcoſme, elle tâche de le tranſporter juſqu'au but qu'elle s'eſt propoſé: ſi elle n'y arrive pas toujours, c'eſt à cauſe que les principes dans la Nature, qui ſont univerſels, prévalent aux particuliers, & que la puiſſance de vouloir, étant particuliere aux choſes ſenſibles, & celle de cheoir au centre étant generalement répanduë par toute la matiere, mon ſaut eſt contraint de ceſſer, dés que la maſſe, aprés avoir vaincu l'inſolence de la volonté qui l'a ſurpriſe, ſe rapproche du point où elle tend.

Je tairai tout ce qui ſurvint au reſte de mon voyage, de peur d'être auſſi long-temps à le compter qu'à le faire : Tant y a qu'au bout de vingt-deux mois j'abordai enfin tres-heureuſement les grandes Plaines du jour.

Cette Terre eſt ſemblable à des flocons de neige embrasée, tant elle eſt lumineuſe : Cependant c'eſt une choſe aſſez incroyable, que je n'aye jamais ſçu comprendre depuis que ma boëte tomba, ſi je montai, ou ſi je deſcendis au Soleil. Il me ſouvient ſeulement, quand j'y fus arrivé, que je marchois legerement deſſus ; je ne touchois le plancher que d'un point, & je roulois ſouvent comme une boule, ſans que je me trouvaſſe incommodé de cheminer avec la tête, non plus qu'avec les pieds. Encore que j'euſſe quelquefois les jambes vers le Ciel, & les épaules contre terre, je me ſentois dans cette poſture auſſi naturellement ſitué, que ſi j'euſſe eu les jambes contre terre, & les épaules vers le Ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantaſſe, ſur le ventre, ſur le dos, ſur un coude, ſur une oreille, je m'y trouvois debout. Je reconnus par là, que le Soleil eſt un Monde qui n'a point de centre, & que comme j'étois bien loin hors la Sphere active du nôtre, & de tous ceux que j'avois rencontrez, il étoit par conſequent impoſſible que je peſaſſe encore, puiſque la peſanteur n'eſt qu'une attraction du centre dans la Sphere de ſon activité.

Le reſpect avec lequel j'imprimois de mes pas cette lumineuſe campagne, ſuſpendit pour un temps l'ardeur dont je petillois d'avancer mon voyage. Je me ſentois tout honteux de marcher ſur le jour: mon corps même étonné ſe voulant appuyer de mes yeux, & cette terre tranſparente qu'ils penetroient, ne les pouvant ſoutenir, mon inſtinct malgré moy devenu maître de ma pensée, l'entraînoit au plus creux d'une lumiere ſans fonds. Ma raiſon pourtant peu à peu deſabuſa mon inſtinct; j'appuyai ſur la Plaine des veſtiges aſſurez & non tremblans, & je comptai mes pas ſi fierement, que ſi les Hommes avoient pû m'appercevoir de leur Monde, ils m'auroient pris pour ce grand Dieu qui marche ſur les nuës. Aprés avoir, comme je croy, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du Soleil moins reſplendiſſante que celles dont je ſortois. Je me ſentis tout ému de joye, & je m'imaginai qu'indubitablement cette joye procedoit d'une ſecrete ſympathie que mon être gardoit encore pour ſon opacité. La connoiſſance que j'en eus, ne me fit pourtant point deſiſter de mon entrepriſe; car alors je reſſemblois à ces vieillards endormis, leſquels encore qu'ils ſçachent que le ſommeil leur eſt préjudiciable, & qu'ils ayent commandé à leurs domeſtiques de les en arracher, ſont pourtant bien fâchez ce te temps-là quand on les reveille. Ainſi quoy que mon corps s'obſcurciſſant à me-

ſure que j'atteignois des Provinces plus tenebreuſes, recontractât les foibleſſes qu'apporte cette infirmité de la matiere : je devins las, & le ſommeil me ſaiſit. Ces mignardes langueurs dont les approches du ſommeil nous chatoüillent, couloient dans mes ſens tant de plaiſir, que mes ſens gagnez par la volupté, forcerent mon ame de ſçavoir bon gré au Tyran qui enchaînoit ſes domeſtiques ; car le ſommeil, cet ancien Tyran de la moitié de nos jours, qui à cauſe de ſa vieilleſſe ne pouvant ſuporter la lumiere, ni la regarder ſans s'évanoüir, avoit été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillans climats du Soleil, & étoit venu m'attendre ſur les confins de la region tenebreuſe dont je parle, où m'ayant ratrappé, il m'arrêta priſonnier, enferma mes yeux ſes ennemis declarez, ſous la noire voûte de mes paupieres ; & de peur que mes autres ſens le trahiſſant comme ils m'avoient trahi, ne l'inquietaſſent dans la paiſible poſſeſſion de ſa conquête, il les garota chacun contre leur lit. Tout cela veut dire en deux mots, que je me couchai ſur le ſable fort aſſoupi. C'étoit une raſe campagne, tellement découverte, que ma vuë, de ſa plus longue portée, n'y rencontroit pas ſeulement un buiſſon ; & cependant à mon reveil, je me trouvai ſous un arbre, en comparaiſon de qui les plus hauts Cedres ne paroîtroient que de l'herbe. Son tronc étoit d'or maſſif, ſes rameaux d'argent, & ſes feüilles d'émeraudes, qui deſ-

ſus l'éclatante verdeur de leur précieuſe ſuperficie, ſe repreſentoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour. Mais jugez ſi le fruit devoit rien aux feüilles ; l'écarlate enflâmé d'un gros eſcarboucle compoſoit la moitié de chacun, & l'autre mettoit en ſuſpens ſi elle tenoit ſa matiere d'une chriſolite, ou d'un morceau d'ambre doré ; les fleurs épanoüies étoient des roſes de diamans fort larges ; & les boutons, de groſſes perles en poire.

Un Roſſignol, que ſon plumage uni rendoit beau par excellence, perché tout au coupeau, ſembloit avec ſa melodie vouloir contraindre les yeux de confeſſer aux oreilles qu'il n'étoit pas indigne du Trône où il étoit aſſis.

Je reſtai long-temps interdit à la vuë de ce riche ſpectacle, & je ne pouvois m'aſſouvir de le regarder : mais comme j'occupois toute ma penſée à contempler entre les autres fruits une pomme de Grenade extraordinairement belle, dont la chair étoit un eſſain de pluſieurs gros rubis en maſſe, j'apperçus remuer cette petite couronne qui luy tient lieu de tête, laquelle s'alongea autant qu'il le faloit pour former un col. Je vis enſuite boüillonner au deſſus je ne ſçai quoy de blanc, qui à force de s'épaiſſir, de croître, d'avancer, & de reculer la matiere en certains endroits, parut enfin le viſage d'un petit buſte de chair. Ce petit buſte ſe terminoit rond vers la ceinture, c'eſt à dire qu'il

gardoit encore par en bas ſa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, & ſa queuë s'étant convertie en deux jambes, chacune de ſes jambes ſe partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la Grenade, elle ſe détacha de ſa tige, & d'une legere cullebute tomba juſtement à mes pieds. Certes je l'avoüe, quand j'apperçus marcher fierement devant moy cette pomme raiſonnable, ce petit bout de Nain pas plus grand que le poulce, & cependant aſſez fort pour ſe créer ſoy-même, je demeurai ſaiſi de veneration. Animal humain (me dit-il en cette Langue matrice dont je vous ai autrefois diſcouru) aprés t'avoir long-temps conſideré du haut de la branche où je pendois, j'ai crû lire dans ton viſage que tu n'étois pas originaire de ce Monde; c'eſt à cauſe de cela que je ſuis deſcendu pour en être éclairci au vrai. Quand j'eus ſatisfait ſa curioſité, à propos de toutes les matieres dont il me queſtionna.... Mais vous, luy dis-je, découvrez-moy qui vous êtes; car ce que je viens de voir eſt ſi fort étonnant, que je deſeſpere d'en connoître jamais la cauſe, ſi vous ne me l'apprenez. Quoy, un grand arbre tout de pur or, dont les feüilles ſont d'émeraudes, les fleurs de diamans, les boutons de perles, & parmi tout cela des fruits qui ſe font Hommes en un clin d'œil! Pour moy, j'avouë que la comprehenſion d'un tel miracle ſurpaſſe ma capacité. Enſuite de cette exclamation, comme j'attendois ſa réponſe: Vous

ne trouverez pas mauvais, me dit-il, étant le Roy de tout le Peuple qui compoſe cet arbre, que je l'appelle pour me ſuivre. Quand il eut ainſi parlé, je pris garde qu'il ſe recueillit en ſoy-même. Je ne ſçai ſi bandant les reſſorts interieurs de ſa volonté, il excita hors de ſoy quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre; mais tant y a qu'auſſitôt aprés, tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feüilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre, tomba par pieces en petits Hommes, voyans, ſentans, & marchans, leſquels, comme pour celebrer le jour de leur naiſſance au moment de leur naiſſance même, ſe mirent à danſer à l'entour de moy. Le Roſſignol entre tous reſta dans ſa figure, & ne fut point metamorphoſé; il ſe vint jucher ſur l'épaule de notre petit Monarque, où il chanta un air ſi mélancolique & ſi amoureux, que toute l'aſſemblée, & le Prince même, attendris par les douces langueurs de ſa voix mourante, en laiſſa couler quelques larmes. La curioſité d'apprendre d'où venoit cet Oiſeau, me ſaiſit pour lors d'une demangeaiſon de langue ſi extraordinaire, que je ne la pûs contenir. Seigneur, dis-je, m'adreſſant au Roy, ſi je ne craignois d'importuner Votre Majeſté, je luy demanderois pourquoy parmi tant de metamorphoſes, le Roſſignol tout ſeul a gardé ſon être? Ce petit Prince m'écouta avec une complaiſance qui marquoit bien ſa bonté naturelle; & connoiſſant ma curioſité: Le Roſſi-

gnol, me repliqua-t-il, n'a point comme nous changé de forme, parce qu'il ne l'a pû : C'eſt un veritable Oiſeau, qui n'eſt que ce qu'il vous paroît. Mais marchons vers les regions opaques, & je vous conterai, en chemin faiſant, qui je ſuis, avec l'hiſtoire du Roſſignol. A peine luy eus-je témoigné la ſatisfaction que je recevois de ſon offre, qu'il ſauta legerement ſur l'une de mes épaules. Il ſe hauſſa ſur ſes petits ergots pour atteindre de ſa bouche à mon oreille ; & tantôt ſe balançant à mes cheveux, tantôt s'y dormant l'eſtrapade : Ma foy, me dit-il, excuſe une perſonne qui ſe ſent déja hors d'haleine. Comme dans un corps étroit, j'ai les poulmons ſerrez, & la voix par conſéquent ſi deliée, que je ſuis contraint de me peiner beaucoup pour me faire oüir; le Roſſignol trouvera bon de parler luy-même de ſoy-même : qu'il chante donc ſi bon luy ſemble ; au moins nous aurons le plaiſir d'écouter ſon hiſtoire en muſique. Je luy repliquai que je n'avois point encore aſſez d'habitude au langage d'Oiſeau ; Que veritablement un certain Philoſophe que j'avois rencontré, en montant au Soleil, m'avoit bien donné quelques principes generaux pour entendre celui des brutes ; mais qu'ils ne ſuffiſoient pas pour entendre generalement tous les mots, ni pour être touché de toutes les délicateſſes qui ſe rencontrent dans une avanture telle que devoit être celle-là. Hé bien, dit-il, puiſque tu le veux, tes oreilles ne ſeront pas

ſimplemement ſevrées des belles chanſons du Roſſignol, mais de quaſi toute ſon avanture, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui eſt venu à ma connoiſſance: toutefois tu te contenteras de cet échantillon; auſſi-bien, quand je la ſçaurois toute entiere, la brieveté de notre voyage en ſon païs où je le vais reconduire, ne me permettroit pas de prendre mon recit de plus loin. Ayant ainſi parlé il ſauta de deſſus mon épaule à terre: Enſuite il donna la main à tout ſon petit peuple, & ſe mit à danſer avec eux d'une ſorte de mouvement que je ne ſçaurois repreſenter, parce qu'il ne s'en eſt jamais vu de ſemblable. Mais écoutez, Peuples de la Terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puiſqu'au Monde où vos miracles ne ſont que des effets naturels, celuy-cy a paſsé pour un miracle. Auſſi-tôt que ces petits Hommes ſe furent mis à danſer, il me ſembla ſentir leur agitation dans moi, & mon agitation dans eux. Je ne pouvois regarder cette danſe, que je ne fuſſe entraîné ſenſiblement de ma place, comme par un vortice qui remuoit de ſon même branle, & de l'agitation particuliere d'un chacun, toutes les parties de mon corps, & je ſentois épanoüir ſur mon viſage la même joye qu'un mouvement pareil avoit étendu ſur le leur. A meſure que la danſe ſe ſerra, les danſeurs ſe broüillerent d'un trepignement beaucoup plus prompt & plus imperceptible: il ſembloit que le deſſein du Balet fût de repreſenter un é-

norme Geant ; car à force de s'approcher, & de redoubler la vîteſſe de leurs mouvemens, ils ſe mêlerent de ſi prés, que je ne diſcernai plus qu'un grand Coloſſe à jour, & quaſi tranſparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce temps-là que je commençai à ne pouvoir davantage diſtinguer la diverſité des mouvemens de chacun, à cauſe de leur extrême volubilité, & parce auſſi que cette volubilité s'étreciſſant toujours à meſure qu'elle s'approchoit du centre, chaque vortice occupa enfin ſi peu d'eſpace qu'il échapoit à ma vuë. Je croy pourtant que les parties s'approcherent encore ; car cette maſſe humaine auparavant démeſurée, ſe reduiſit peu à peu à former un jeune homme de taille mediocre, dont tous les membres étoient proportionnez avec une ſymetrie où la perfection dans ſa plus forte idée n'a jamais pû voler. Il étoit beau au delà de ce que tous les Peintres ont élevé à leur fantaiſie ; mais ce que je trouvai de bien merveilleux, c'eſt que la liaiſon de toutes les parties qui acheverent ce parfait microcoſme, ſe fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danſeurs, s'élancerent par une capriole à la hauteur & dans la poſture eſſentielle à former une tête ; tels plus chauds & moins deliez, formerent le cœur ; & tels beaucoup plus peſans, ne fournirent que les os, la chair, & l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune homme fut

entierement fini, quoy que ſa prompte conſtruction ne m'eût quaſi pas laiſſé de temps, pour remarquer aucun intervale dans ſon progrés, je vis entrer par la bouche le Roy de tous les Peuples dont il étoit un cahos; encore il me ſemble qu'il fut attiré dans ce corps par la reſpiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avoit point encore donné aucune marque de vie; mais ſi-tôt qu'il eût avalé ſon petit Roy, il ne ſe ſentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me conſiderer; & s'étant comme apprivoiſé par ſes regards, il s'approcha de moy, me careſſa, & me donnant la main: c'eſt maintenant que ſans endommager la délicateſſe de mes poulmons, je pourrai t'entretenir des choſes que tu paſſionois de ſçavoir, me dit-il: mais il eſt bien raiſonnable de te découvrir auparavant les ſecrets cachez de notre origine. Sçache donc que nous ſommes des animaux natifs du Soleil dans les regions éclairées: la plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'eſt de voyager par les vaſtes contrées de ce grand Monde. Nous remarquons curieuſement les mœurs des Peuples, le génie des climats, & la nature de toutes les choſes qui peuvent meriter notre attention, par le moyen de quoy nous nous formons une ſcience certaine de ce qui eſt. Or tu ſçauras que mes vaſſaux voyageoient ſous ma conduite, & qu'afin d'avoir le loiſir d'obſerver les choſes plus curieuſement, nous n'avions pas

gardé cette conformation particuliere à notre corps, qui ne peut tomber ſous tes ſens, dont la ſubtilité nous eût fait cheminer trop vîte : mais nous nous étions faits Oiſeaux ; tous mes ſujets par mon ordre étoient devenus Aigles ; & quant à moy, de peur qu'ils ne s'ennuïaſſent, je m'étois metamorphoſé en Roſſignol pour adoucir leur travail par les charmes de la Muſique. Je ſuivois ſans voler la rapide volée de mon Peuple ; car je m'étois perché ſur la tête d'un de mes vaſſaux, & nous ſuivions toujours notre chemin ; quand un Roſſignol habitant d'une Province du païs opaque que nous traverſions alors, étonné de me voir en la puiſſance d'un Aigle (car il ne nous pouvoit prendre que pour tels qu'il nous voyoit) ſe mit à plaindre mon malheur. Je fis faire alte à mes gens, & nous deſcendîmes au ſommet de quelques arbres où ſoûpiroit ce charitable Oiſeau. Je pris tant de plaiſir à la douceur de ſes triſtes chanſons, qu'afin d'en joüir plus longtemps & plus à mon aiſe, je ne le voulus pas détromper. Je feignis ſur le champ une hiſtoire, dans laquelle je luy contai les malheurs imaginaires qui m'avoient fait tomber aux mains de cet Aigle. J'y mêlai des avantures ſi ſurprenantes, où les paſſions étoient ſi adroitement ſoulevées, & le chant ſi bien choiſi pour la lettre, que le Roſſignol en étoit tout hors de luy-même. Nous gazoüillions l'un après l'autre reciproquement en muſique

l'hiſtoire de nos mutuelles amours. Je chantois dans mes airs, que non-ſeulement je me conſolois, mais que je me réjoüiſſois encore de mon deſaſtre, puiſqu'il m'avoit procuré la gloire d'être plaint par de ſi belles chanſons; & ce petit inconſolable me répondoit dans les ſiens, qu'il acccepteroit avec joye toute l'eſtime que je faiſois de lui, s'il ſçavoit qu'elle lui pût faire meriter l'honneur de mourir à ma place; mais que la Fortune n'ayant pas reſervé tant de gloire à un malheureux comme luy, il acceptoit de cette eſtime ſeulement ce qu'il en faloit pour m'empêcher de rougir de mon amitié. Je luy répondois encore à mon tour, avec tous les tranſports, toutes les tendreſſes & toutes les mignardiſes d'une paſſion ſi touchante, que je l'apperçus deux ou trois fois ſur la branche, prêt à mourir d'amour. A la verité, je mêlois tant d'adreſſe à la douceur de ma voix, & je ſurprenois ſon oreille par des traits ſi ſçavans, & des routes ſi peu frequentées à ceux de ſon eſpece, que j'emportois ſa belle ame à toutes les paſſions dont je la voulois maîtriſer. Nous occupâmes en cet exercice l'eſpace de vingt-quatre heures; & je croy que jamais nous ne nous fuſſions laſſez de faire l'amour, ſi nos gorges ne nous euſſent refuſé de la voix. Ce fut l'obſtacle ſeul qui nous empêcha de paſſer outre; car ſentant que le travail commençoit à me déchirer la gorge, & que je ne pouvois plus continuer ſans cheoir en pâmoiſon,

je luy fis ſigne de s'approcher de moy. Le peril où il crut que j'étois au milieu de tant d'Aigles, luy perſuada que je l'appellois à mon aide: Il vola auſſi-tôt à mon ſecours; & me voulant donner un glorieux témoignage qu'il ſçavoit pour un ami braver la mort juſques dans ſon trône, il ſe vint aſſeoir fierement ſur le grand bec crochu de l'Aigle où j'étois perché. Certes un courage ſi fort dans un ſi foible animal, me toucha de quelque veneration; car encore que je l'euſſe reclamé comme il ſe le figuroit, & qu'entre les animaux de ſemblable eſpece, aider au malheureux ſoit une Loy, l'inſtinct pourtant de ſa timide nature le devoit faire balancer; & toutefois il ne balança point, au contraire il partit avec tant de hâte, que je ne ſçay qui vola le premier, du ſignal, ou du Roſſignol. Glorieux de voir ſous ſes pieds la tête de ſon Tyran, & ravi de ſonger qu'il alloit être pour l'amour de moy ſacrifié preſque entre mes aîles, & que de ſon ſang peut-être quelques goutes bienheureuſes rejailliroient ſur mes plumes, il tourna doucement la vuë de mon côté, & m'ayant comme dit adieu d'un regard par lequel il ſembloit me demander permiſſion de mourir, il precipita ſi bruſquement ſon petit bec dedans les yeux de l'Aigle, que je les vis plûtôt crevez que frappez. Quand mon Oiſeau ſe ſentit aveugle, il ſe forma derechef une vuë toute neuve. Je reprimandai doucement le Roſſignol de ſon action trop precipitée; & jugeant qu'il

ſeroit dangereux de lui cacher plus long-temps notre veritable être, je me découvris à luy, je luy contai qui nous étions ; mais le pauvre petit, prévenu que ces Barbares dont j'étois priſonnier, me contraignoient à feindre cette Fable, n'ajoûta nulle foy à tout ce que je luy pûs dire. Quand je connus que toutes les raiſons, par leſquelles je prétendois le convaincre, s'en alloient au vent, je donnai tout bas quelques ordres à dix ou douze mille de mes ſujets, & incontinent le Roſſignol apperçut à ſes pieds une riviere couler ſous un bateau, & le bateau floter deſſus ; il n'étoit grand que ce qu'il devoit l'être pour me contenir deux fois. Au premier ſignal que je leur fis paroître, mes Aigles s'envolerent, & je me jettai dans l'Eſquif, d'où je criai au Roſſignol, que s'il ne pouvoit encore ſe reſoudre à m'abandonner ſi-tôt, qu'il s'embarquât avec moy. Dés qu'il fut entré dedans, je commandai à la riviere de prendre ſon flux vers la region où mon peuple voloit ; mais la fluidité de l'onde étant moindre que celle de l'air, & par conſequent la rapidité de leur vol plus grande que celle de notre navigation, nous demeurâmes un peu derriere. Durant tout le chemin, je m'efforçai de détromper mon petit Hoſte ; je luy remontrai qu'il ne devoit attendre aucun fruit de ſa paſſion, puiſque nous n'étions pas de même eſpece ; qu'il pouvoit bien l'avoir reconnu, quand l'Aigle à qui il avoit crevé les yeux, s'en étoit forgé de nouveaux

en ſa preſence, & lorſque par mon commandement douze mille de mes vaſſaux s'étoient metamorphoſez en cette riviere, & en ce bateau ſur leſquels nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de ſuccés: Il me répondoit, que pour l'Aigle que je voulois faire accroire qui s'étoit forgé des yeux, n'en avoit pas eu beſoin, n'ayant point été aveugle, à cauſe qu'il n'avoit pas bien adreſſé du bec dans ſes prunelles; & pour la riviere & le bateau que je diſois n'avoir été engendrez que d'une metamorphoſe de mon Peuple, ils étoient dans le Bois dés la création du Monde, mais qu'on n'y avoit pas pris garde. Le voyant ſi fort ingenieux à ſe tromper, je convins avec luy que mes vaſſaux & moy, nous nous metamorphoſerions à ſa vuë en ce qu'il voudroit, à la charge qu'aprés cela il s'en retourneroit en ſa patrie. Tantôt il demanda que ce fût en arbre; tantôt il ſouhaita que ce fût en fleur, tantôt en fruit, tantôt en metal, tantôt en pierre: Enfin pour ſatisfaire tout à la fois à toute ſon envie, quand nous eûmes atteint ma Cour au lieu où je luy avois commandé de m'attendre, nous nous metamorphosâmes aux yeux du Roſſignol en ce precieux arbre que tu as rencontré ſur ton chemin, duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reſte, maintenant que je voi ce petit Oiſeau reſolu de s'en retourner en ſon païs, nous allons, mes ſujets & moy, reprendre notre figure, & la route de notre voyage.

Mais

Mais il eſt raiſonnable de te découvrir auparavant qui nous ſommes ; des animaux natifs & originaires du Soleil dans la partie éclairée ; car il y a une difference bien remarquable entre les Peuples que produit la region lumineuſe, & les Peuples du Païs opaque. C'eſt nous, qu'au Monde de la Terre vous appellez des Eſprits, & votre préſomptueuſe ſtupidité nous a donné ce nom, à cauſe que n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'Homme, & voyant faire à de certaines Creatures des choſes au deſſus du pouvoir humain, vous avez crû ces animaux-là des Eſprits. Vous vous trompez toutefois, nous ſommes des animaux cõme vous: car encore que quand il nous plaît nous donnions à notre matiere, comme tu viens de voir, la figure & la forme eſſentielle des choſes auſquelles nous voulons nous metamorphoſer, cela ne conclud pas que nous ſoyons des Eſprits. Mais écoute, & je te découvrirai comment toutes ces metamorphoſes qui te ſemblent autant de miracles, ne ſont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu ſçaches qu'étant nez habitans de la partie claire de ce grand Monde, où le principe de la matiere eſt d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des regions opaques, & la ſubſtance du corps auſſi beaucoup plus déliée. Or cela ſupposé, il eſt infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obſtacle dans la matiere qui nous compoſe, elle l'arran-

ge comme elle veut, & devenuë maîtresse de toute notre masse, elle la fait passer, en remuant toutes ses particules, dans l'ordre necessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avoit formée en petit. Ainsi chacun de nous s'étant imaginé l'endroit & la partie de ce precieux arbre auquel il se vouloit changer, & ayant par cet effort d'imagination excité notre matiere aux mouvemens necessaires à les produire, nous nous y sommes metamorphosez. Ainsi mon Aigle ayant les yeux crevez, n'a eu pour se rétablir qu'à s'imaginer un Aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement; c'est pourquoy quand de feüilles, de fleurs & de fruits que nous étions, nous avons été transmuez en hommes, tu nous as vû danser encore quelque temps aprés, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avoit fallu donner à notre matiere pour nous faire Hommes: à l'exemple des cloches, qui quoy qu'elles soient arrêtées, broüissent encore quelque temps aprés, & suivent sourdement le même son que le batail causoit en les frappant: aussi est-ce pourquoy tu nous as vu danser auparavant que de faire ce grand Homme, parce qu'il a fallu pour le produire nous donner tous les mouvemens generaux & particuliers qui sont necessaires à le constituer, afin que cette agitation serrant nos corps peu à peu, & les absorbant en un chacun de nous par son mouvement, creât en chaque partie le mouvement

ſpecifique qu'elle avoit. Vous autres Hommes ne pouvez pas les mêmes choſes, à cauſe de la peſanteur de votre maſſe, & de la froideur de votre imagination.

Il continua ſa preuve, & l'appuya d'exemples ſi familiers & ſi palpables, qu'enfin je me deſabuſai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos Docteurs aheurtez previennent l'entendement des foibles. Alors je commençay de comprendre qu'en effet l'imagination de ces Peuples Solaires, laquelle à cauſe du climat doit être plus chaude; leurs corps pour la même raiſon plus legers, & leurs individus plus mobiles (n'y ayant point en ce Monde-là, comme au nôtre, d'activité de centre qui puiſſe détourner la matiere du mouvement que cette imagination luy imprime) je conçus, dis-je, que cette imagination pouvoit produire ſans miracle, tous les miracles qu'elle venoit de faire. Mille exemples d'évenemens quaſi pareils, dont les Peupls de notre globe font foy, acheverent de me perſuader. Cippus Roy d'Italie, qui pour avoir aſſiſté à un combat de Taureaux, & avoir eu toute la nuit ſon imagination occupée à des cornes, trouva ſon front cornu le lendemain. Gallus Vitius, qui banda ſon ame, & l'excita ſi vigoureuſement à concevoir l'eſſence de la folie, qu'ayant donné à ſa matiere par un effort d'imagination les mêmes mouvemens que cette matiere doit avoir pour

constituer la folie, devint fol. Le Roy Codrus, poulmonique, qui fichant ſes yeux & ſa penſée ſur la fraîcheur d'un jeune viſage, & cette floriſſante allegreſſe qui regorgeoit juſqu'à luy de l'adoleſcence du garçon prenant dans ſon corps le mouvement par lequel il ſe figuroit la ſanté d'un jeune homme, ſe remit en convaleſcence. Enfin pluſieurs femmes groſſes, qui ont fait monſtres leurs enfans, déja formez dans la matrice, parce que leur imagination qui n'étoit pas aſſez forte pour ſe donner à elles-mêmes la figure des monſtres qu'elles concevoient, l'étoit aſſez pour arranger la matiere du fœtus, beaucoup plus chaude & plus mobile que la leur, dans l'ordre eſſentiel à la production de ces monſtres. Je me perſuaday même que ſi quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginoit être cruche, ſa matiere trop compacte & trop peſante avoit pû ſuivre l'émotion de ſa fantaiſie, elle auroit formé de tout ſon corps une cruche parfaite; & il auroit paru à tout le monde veritablement cruche, comme il ſe le paroiſſoit à luy ſeul. Tant d'autres exemples dont je me ſatisfis, me convainquirent en telle ſorte, que ne doutay plus d'aucune des merveilles que l'homme eſprit m'avoit racontées. Il me demanda ſi je ne ſouhaitois plus rien de luy. Je le remerciay de tout mon cœur. Et enſuite il eut encore la bonté de me conſeiller, que puiſque j'étois habitant de la Terre, je fuiviſſe le roſſignol aux Regions opaques

du Soleil, parce qu'elles étoient plus conformes aux plaiſirs qu'appete la Nature humaine. A peine eut-il achevé ce diſcours, qu'ayant ouvert la bouche fort grande, je vis ſortir du fonds de ſon goſier le Roy de ces petits animaux, en forme de roſſignol. Le grand homme tomba auſſi-tôt, & en même-temps tous ſes membres par morceaux s'envolerent ſous la figure d'aigles. Ce roſſignol, créateur de ſoy-même, ſe percha ſur la tête du plus beau d'entr'eux, d'où il entonna un air admirable, avec lequel je penſe qu'il me diſoit adieu. Le veritable roſſignol prit auſſi ſa volée, mais non pas de leur côté, ni ne monta pas ſi haut: auſſi je ne le perdis point de vuë. Nous cheminions à peu prés de même force, car comme je n'avois pas deſſein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien-aiſe de l'accompagner; outre que les Regions opaques des Oiſeaux étant plus conformes à mon temperament, j'eſperois y rencontrer auſſi des avantures plus correſpondantes à mon humeur. Je voyageay ſur cette eſperance pour le moins trois ſemaines avec toute ſorte de contentement, ſi je n'euſſe eu que mes oreilles à ſatisfaire; car le roſſignol ne me laiſſoit point manquer de Muſique; quand il étoit las, il venoit ſe repoſer ſur mon épaule; & quand je m'arrêtois, il m'attendoit. A la fin j'arrivay dans une Contrée du Royaume de ce petit Chantre, qui alors ne ſe ſoucia plus de m'accompagner. L'ayant perdu de vuë,

je le cherchay, je l'appellay; mais enfin je reſtay ſi las d'avoir couru aprés luy vainement, que je reſolus de me repoſer. Pour cet effet je m'étendis ſur un gazon d'herbe molle qui tapiſſoit les racines d'un ſuperbe Rocher. Ce Rocher étoit couvert de pluſieurs jeunes arbres verds & touffus, dont l'ombre charma mes ſens fatiguez, le plus agréablement du monde, & m'obligea de les abandonner au ſommeil, pour reparer avec ſureté mes forces dans un lieu ſi tranquille & ſi frais.

HISTOIRE DES OISEAUX.

JE commençois de m'endormir, comme j'apperçus en l'air un Oiſeau merveilleux qui planoit ſur ma tête; il ſe ſoutenoit d'un mouvement ſi leger & ſi imperceptible, que je doutay pluſieurs fois ſi ce n'étoit point encore un petit Univers balancé par ſon propre centre. Il deſcendit pourtant peu à peu, & arriva enfin ſi proche de moy, que mes yeux ſoulagez furent tout pleins de ſon image. Sa queuë paroiſſoit verte, ſon eſtomach d'azur émaillé, ſes aîles incarnates; & ſa tête de pourpre, faiſoit briller en s'agitant

une Couronne d'or, dont les rayons jailliſſoient de ſes yeux.

Il fut long-temps à voler dans la nuë, & je me tenois tellement collé à tout ce qu'il devenoit, que mon ame s'étant toute repliée, & comme racourcie à la ſeule operation de voir, elle n'atteignit preſque pas juſqu'à celle d'oüir, pour me faire entendre que l'oiſeau parloit en chantant.

Ainſi peu à peu débandé de mon extaſe, je remarquay diſtinctemnt les ſyllabes, les mots, & le diſcours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il m'en ſouvient, les termes dont il arrangea le tiſſu de ſa chanſon.

Vous êtes étranger, ſiffla l'oiſeau fort agréablement, & naquites dans un Monde d'où je ſuis originaire. Or cette propenſion ſecrete dont nous ſommes émeus pour nos Compatriotes, eſt l'inſtinct qui me pouſſe à vouloir que vous ſçachiez ma vie.

Je voy votre eſprit tendu à comprendre comment il eſt poſſible que je m'explique à vous d'un diſcours ſuivi, vû qu'encore que les Oiſeaux contrefaſſent votre parole, ils ne la conçoivent pas; mais auſſi quand vous contrefaites l'aboy d'un chien, ou le chant d'un roſſignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le roſſignol ont voulu dire. Tirez donc la conſequence de-là, que ni les Oiſeaux ni les Hommes ne ſont

pas pour cela moins raisonnables.

Cependant de même qu'entre vous autres il s'en est trouvé de si éclairez, qu'ils ont entendu & parlé notre Langue, comme Apollonius Thyaneus, Anaximander, Esope, & plusieurs dont je vous tais les noms, parce qu'ils ne sont jamais venus à votre connoissance ; de même parmi nous il s'en trouve qui entendent & parlent la vôtre. Quelques-uns à la verité ne sçavent que celle d'une Nation : mais tout ainsi qu'il se rencontre des Oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits, qui sçavent user de toutes sorte d'idiomes ; quant à moy j'ay l'honneur d'être de ce petit nombre.

Au reste, vous sçaurez qu'en quelque Monde que ce soit, Nature a imprimé aux Oiseaux une secrete envie de voler jusqu'ici, & peut-être que cette émotion de notre volonté, est ce qui nous a fait croître des aîles ; comme les femmes grosses produisent sur leurs enfans la figure des choses qu'ils ont desirées ; ou plutôt comme ceux qui passionnant de sçavoir nager, ont été vûs tout endormis se plonger au courant des Fleuves, & franchir avec plus d'adresse qu'un experimenté Nageur, des hazards qu'étant éveillez ils n'eussent osé seulement regarder ; ou comme ce fils du Roy Cresus, à qui un vehement desir de parler pour garentir son pere, enseigna tout d'un coup une Langue ;

Langue; ou bref comme cet Ancien, qui preſsé de ſon ennemi, & ſurpris ſans armes, ſentit croître ſur ſon front des cornes de taureau, par le deſir qu'une fureur ſemblable à celle de cet animal luy en inſpira.

Quand donc les Oiſeaux ſont arrivez au Soleil, ils vont joindre la Republique de leur eſpece. Je voy bien que vous êtes gros d'apprendre qui je ſuis. C'eſt moy que parmi vous on appelle Phénix. Dans chaque Monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'eſpace de cent ans; car au bout d'un ſiécle, quand ſur quelque montagne d'Arabie il s'eſt déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de ſon bucher, dont il a tiré la matiere de rameaux d'aloës, de canelle, & d'encens, il prend ſon eſſor, & dreſſe ſa volée au Soleil, comme la Patrie où ſon cœur a long-temps aſpiré. Il a bien fait auparavant tous ſes efforts pour ce voyage; mais la peſanteur de ſon œuf, dont les coques ſont ſi épaiſſes, qu'il faut un ſiécle à le couver, retardoit toujours l'entrepriſe.

Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuſe production; c'eſt pourquoy je veux vous l'expliquer. Le Phénix eſt Hermaphrodite; mais entre les Hermaphrodites, c'eſt encore un Phénix tout extraordinaire, car....

Il reſta un demi quart-d'heure ſans parler, & puis il ajoûta: Je voy bien que

vous ſoupçonnez de fauſſetez ce que je vous viens d'apprendre ; mais ſi je ne dis vray, je veux jamais n'aborder votre Globe, qu'un Aigle ne fonde ſur moy.

Il demeura encore quelque temps à ſe balancer dans le Ciel, & puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avoit cauſée par ſon recit, me donna la curioſité de le ſuivre ; & parce qu'il fendoit le vague des Cieux d'un effort non precipité, je le conduiſis de la vuë & du marcher aſſez facilement.

Environ au bout de cinquante lieuës, je me trouvay dans un païs ſi plein d'Oiſeaux, que leur nombre égaloit preſque celuy des feüilles qui les couvroient. Ce qui me ſurprit davantage, fut que ces Oiſeaux, au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeoient à l'entour de moi ; l'un ſiffloit à mes oreilles ; l'autre faiſoit la roüe ſur ma tête : bref après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort long-temps, tout à coup je ſentis mes bras chargez de plus d'un million de toutes ſortes d'eſpeces, qui peſoient deſſus ſi lourdement, que je ne les pouvois remuer.

Ils me tinrent en cet état, juſqu'à ce que je vis arriver quatre grandes Aigles, dont les unes m'ayant de leurs ſerres accolé par les jambes, les deux autres par les bras, m'enleverent fort haut.

Je remarquay parmi la foule une Pie, qui tantôt de-ça, tantôt de-là, voloit & revoloit avec beaucoup d'empreſſement ;

& j'entendis qu'elle me cria, que je ne me défendiſſe point, à cauſe que ſes compagnons tenoient déja conſeil de me crever les yeux. Cet avertiſſement empêcha toute la reſiſtance que j'aurois pû faire ; de ſorte que ces Aigles m'emporterent à plus de mille lieuës de-là dans un grand bois, qui étoit (à ce que dit ma Pie) la Ville où leur Roy faiſoit ſa reſidence.

La premiere choſe qu'ils firent, fut de me jetter en priſon dans le trou creusé d'un grand chêne, & quantité des plus robuſtes ſe percherent ſur les branches, où ils exercerent les fonctions d'une compagnie de Soldats ſous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde, qui releverent ceux-ci. Pendant que j'attendois avec beaucoup de melancolie ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de mes déſaſtres, ma charitable Pie m'apprenoit tout ce qui ſe paſſoit.

Entr'autes choſes il me ſouvient qu'elle m'avertit, que la populace des Oiſeaux avoit fort crié, de ce qu'on me gardoit ſi long-temps ſans me devorer ; qu'ils avoient remontré que j'amaigrirois tellement, qu'on ne trouveroit plus ſur moy que des os à ronger.

La rumeur penſa s'échauffer en ſedition ; car ma Pie s'étant émancipée de repreſenter que c'étoit un procedé barbare, de faire ainſi mourir ſans connoiſſance de cauſe, un animal qui approchoit en quelque ſorte de leur raiſonnement, ils la

penſerent mettre en pieces, alleguant que cela ſeroit bien ridicule de croire qu'un animal tout nud, que la Nature même en mettant au jour ne s'étoit pas ſouciée de fournir des choſes neceſſaires à le conſerver, fût comme eux capable de raiſonner. Encore, ajoûtoient-ils, ſi c'étoit un animal qui approchât un peu davantage de notre figure; mais juſtement le plus diſſemblable, & le plus affreux; enfin une bête chauve, un oiſeau plumé, une chimere amaſsée de toutes ſortes de natures, & qui fait peur à toutes: l'Homme, dis-je, ſi ſot & ſi vain, qu'il ſe perſuade que nous n'avons été faits que pour luy: l'homme qui avec ſon ame ſi clairvoyante, ne ſçauroit diſtinguer le ſucre d'avec l'arſenic, & qui avalera de la ciguë que ſon beau jugement luy aura fait prendre pour du perſil: l'homme qui ſoutient qu'on ne raiſonne que par le rapport des ſens, & qui cependant a les ſens les plus foibles, les plus tardifs, & les plus faux d'entre toutes les créatures: l'homme enfin que la Nature, pour faire de tout, a crée comme les monſtres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux, à l'exterminer.

Voilà ce que diſoient les plus ſages. Pour la Commune, elle crioit que cela étoit horrible, de croire qu'une bête qui n'avoit pas le viſage fait comme eux, eût de la raiſon. Hé quoy, murmuroient-ils l'un à l'autre, il n'a ni bec, ni plumes,

ni griffes, & ſon ame ſeroit ſpirituelle? O Dieux! quelle impertinence!

La compaſſion qu'eurent de moy les plus genereux, n'empêcha point qu'on n'inſtruisît mon procés criminel: on en dreſſa toutes les écritures deſſus l'écorce d'un cyprés; & puis au bout de quelques jours, je fus porté au Tribunal des Oiſeaux. Il n'y avoit pour Avocats, pour Conſeillers, & pour Juges, à la Séance, que des Pies, des Geais, & des Etourneaux, encore n'avoit-on choiſi que ceux qui entendent ma Langue.

Au lieu de m'interroger ſur la ſellette, on me mit à califourchon ſur un chicot de bois pourri, d'où celuy qui preſidoit à l'Auditoire, aprés avoir claqué du bec, deux ou trois coups, & ſecoüé majeſtueuſement ſes plumes, me demanda d'où j'étois, de quelle Nation, & de quelle eſpece? Ma charitable Pie m'avoit donné auparavant quelques inſtructions, qui me furent tres-ſalutaires, & entr'autres que je me gardaſſe bien d'avoüer que je fuſſe Homme. Je répondis donc que j'étois de ce petit Monde qu'on appelloit la Terre, dont le Phénix, & quelques autres que je voyois dans l'aſſemblée, pouvoient leur avoir parlé; que le climat qui m'avoit vû naître étoit aſſis ſous la Zone temperée du Pole Arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommoit la France: & quant à ce qui concernoit mon eſpece, que je n'étois point homme comme ils ſe le figuroient, mais ſinge, que des hommes

avoient enlevé au berceau fort jeune, & nourri parmi eux ; que leur mauvaise éducation m'avoit ainſi rendu la peau délicate ; qu'ils m'avoient fait oublier ma Langue naturelle, & inſtruit à la leur ; que pour complaire à ces animaux farouches, je m'étois accoûtumé à ne marcher que ſur deux pieds ; & qu'enfin comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'eſpece, l'opinion, la coûtume, & la nourriture de ces bêtes immondes avoient tant de pouvoir ſur moy, qu'à peine mes parens qui ſont ſinges d'honneur, me pourroient eux-mêmes reconnoître. J'ajoûtay pour ma juſtification, qu'ils me fiſſent viſiter par des Experts ; & qu'en cas que je fuſſe trouvé homme, je me ſoumettois à être aneanti comme un monſtre.

Meſſieurs, s'écria une hirondelle de l'aſſemblée, dés que j'eus ceſſé de parler, je le tiens convaincu : Vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le Pays qui l'avoit vû naître, étoit la France ; mais vous ſçavez qu'en France les ſinges n'engendrent point : aprés cela jugez s'il eſt ce qu'il ſe vante d'être.

Je répondis à mon accuſatrice, que j'avois été enlevé ſi jeune du ſein de mes parens, & tranſporté en France, qu'à bon droit je pouvois appeller mon Pays natal celui duquel je me ſouvenois le plus loin.

Cette raiſon, quoy que ſpecieuſe, n'étoit pas ſuffiſante ; mais la plûpart ravis d'entendre que je n'étois pas homme,

furent bien-aiſes de le croire : car ceux qui n'en avoient jamais vû, ne pouvoient ſe perſuader qu'un homme ne fût bien plus horrible que je ne leur paroiſſois; & les plus ſenſez ajoûtoient que l'homme étoit quelque choſe de ſi abominable, qu'il étoit utile qu'on crût que ce n'étoit qu'un être imaginaire.

De raviſſement, tout l'Auditoire en battit des aîles, & ſur l'heure on me mit, pour m'examiner, au pouvoir des Syndics, à la charge de me repreſenter le lendemain, & d'en faire à l'ouverture des Chambres le rapport à la Compagnie. Il s'en chargerent donc, & me porterent dans un bocage reculé. Là pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occuperent qu'à geſticuler autour de moy cent ſorte de cullebutes, à faire la proceſſion, des coques de noix ſur la tête. Tantôt ils battoient des pieds l'un contre l'autre; tantôt ils creuſoient de petites foſſes pour les remplir; & puis j'étois tout étonné que je ne voyois plus perſonne.

Le jour & la nuit ſe paſſerent à ces bagatelles, juſqu'au lendemain que l'heure preſcrite étant venuë, on me reporta derechef comparoître devant mes Juges, où mes Syndics interpellez de dire verité, répondirent que pour la décharge de leur conſcience, ils ſe ſentoient tenus d'avertir la Cour, qu'aſſurément je n'étois pas ſinge comme je me vantois; car, diſoient-ils, nous avons eu beau ſauter, marcher, pirouëter, & inventer en ſa preſence cent

tours de passe-passe, par lesquels nous prétendions l'émouvoir à faire de même, selon la coûtume des singes. Or quoy qu'il eût été nourri parmi les hommes; comme le singe est toûjours singe, nous soutenons qu'il n'eût pas été en sa puissance de s'abstenir de contrefaire nos singeries. Voilà, Messieurs, notre rapport.

Les Juges alors s'approcherent pour venir aux opinions: mais on s'apperçut que le Ciel se couvroit & paroissoit chargé, cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginois que l'apparence du mauvais temps les y avoit conviez, quand l'Avocat General me vint dire par ordre de la Cour, qu'on ne me jugeroit point ce jour-là; que jamais on ne vuidoit un procés criminel, lors que le Ciel n'étoit pas serain, parce qu'ils craignoient que la mauvaise temperature de l'air n'alterât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des Juges; que le chagrin dont l'humeur des Oiseaux se charge durant la pluye, ne dégorgeât sur la cause; ou qu'enfin la Cour ne se vengeât de sa tristesse sur l'accusé; c'est pourquoy mon Jugement fut remis à un plus beau temps. On me remena donc en prison, & je me souviens que pendant le chemin ma charitable Pie ne m'abandonna gueres, elle vola toûjours à mes côtez, & je croy qu'elle ne m'eût point quitté, si ses compagnons ne se fussent approchez de nous.

Enfin j'arrivay au lieu de ma prison, où pendant ma captivité je ne fus nourri que

du pain du Roy; c'étoit ainſi qu'ils appelloient une cinquantaine de vers, & autant de guillots, qu'ils m'apportoient à manger de ſept en ſept heures.

Je penſois recomparoître dés le lendemain, & tout le monde le croyoit ainſi; mais un de mes gardes me conta au bout de cinq ou ſix jours, que tout ce temps-là avoit été employé à rendre juſtice à une communauté de chardonnerets qui l'avoient implorée contre un de leurs compagnons. Je demanday à ce garde de quel crime ce malheureux étoit accusé; du crime, repliqua le garde, le plus énorme dont un oiſeau puiſſe être noirci. On l'accuſe... le pourrez-vous bien croire? On l'accuſe... mais bons Dieux! d'y penſer ſeulement, les plumes m'en dreſſent à la tête. Enfin on l'accuſe de n'avoir pas encore depuis ſix ans merité d'avoir un ami; c'eſt pourquoy il a été condamné à être Roy, & Roi d'un peuple different de ſon eſpece.

Si ſes ſujets euſſent été de ſa nature, il auroit pû tremper au moins des yeux & du deſir dans leurs voluptez: mais comme les plaiſirs d'une eſpece n'ont point du tout de relation avec les plaiſirs d'une autre eſpece, il ſupportera toutes les fatigues, & boira toutes les amertumes de la Royauté, ſans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

On l'a fait partir ce matin environné de beaucoup de Medecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoiſonne dans le voyage. Quoy que mon garde fût grand cauſeur

de ſa nature, il ne m'oſa pas entretenir ſeul plus long-temps, de peur d'être ſoupçonné d'intelligence.

Environ ſur la fin de la ſemaine, je fus encore remené devant mes Juges.

On me nicha ſur le fourchon d'un petit arbre ſans feüilles. Les Oiſeaux de longue robe, tant Avocats, Conſeillers, que Preſidens, ſe jucherent tous par étage, chacun ſelon ſa dignité, au coupeau d'un grand Cedre. Pour les autres qui n'aſſiſtoient à l'aſſemblée que par curioſité, ils ſe placerent pêle-mêle, tant que les ſieges furent remplis, c'eſt à dire tant que les branches du Cedre furent couvertes de pates.

Cette Pie que j'avois toujours remarquée pleine de compaſſion pour moy, ſe vint percher ſur mon arbre, où feignant de ſe divertir à becqueter la mouſſe: En verité, me dit-elle, vous ne ſçauriez croire combien votre malheur m'eſt ſenſible; car encore que je n'ignore pas qu'un homme parmi les vivans eſt une peſte dont on devroit purger tout Etat bien policé, quand je me ſouviens toutefois d'avoir été dés le berceau élevée parmi eux, d'avoir appris leur Langue ſi parfaitement que j'en ai preſque oublié la mienne, & d'avoir mangé de leur main des fromages mous ſi excellens, je ne ſçaurois y ſonger ſans que l'eau m'en vienne aux yeux & à la bouche; je ſens pour vous des tendreſſes qui m'empêchent d'incliner au plus juſte party.

Elle achevoit cecy, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un Aigle, qui ſe vint aſſeoir entre les rameaux d'un arbre aſſez proche du mien. Je voulus me lever pour me mettre à genoux devant luy, croyant que ce fût le Roy, ſi ma Pie de ſa pate ne m'eût contenu en mon aſſiette. Penſiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand Aigle fût notre Souverain? C'eſt une imagination de vous autres Hommes, qui à cauſe que vous vous laiſſez commander aux plus grands, aux plus forts, & aux plus cruels de vos compagnons, avez ſotement crû, jugeant de toutes choſes par vous, que l'Aigle nous devoit commander.

Mais notre politique eſt bien autre; car nous ne choiſiſſons pour nos Rois que les plus foibles, les plus doux, & les plus pacifiques; encore les changeons-nous tous les ſix mois; & nous les prenons foibles, afin que le moindre à qui ils auroient fait quelque tort, ſe pût vanger de luy. Nous le choiſiſſons doux, afin qu'il ne haïſſe ni ne ſe faſſe haïr de perſonne; & nous voulons qu'il ſoit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injuſtices.

Chaque ſemaine il tient les Etats, où tout le monde eſt reçu à ſe plaindre de luy. S'il ſe rencontre ſeulement trois Oiſeaux mal ſatisfaits de ſon gouvernement, il en eſt dépoſſedé, & l'on procede à une nouvelle élection.

Pendant la journée que durent les Etats,

notre Roy eſt monté au ſommet d'un grand Yf, ſur le bord d'un Etang, les pieds & les aîles liées. Tous les Oiſeaux l'un aprés l'autre paſſent pardevant luy; & ſi quelqu'un le ſçait coupable du dernier ſupplice, il le peut jetter à l'eau: mais il faut que ſur le champ il juſtifie la raiſon qu'il en a euë, autrement il eſt condamné à la mort triſte.

Je ne pûs m'empêcher de l'interrompre, pour luy demander ce qu'elle entendoit par la mort triſte; & voici ce qu'elle me repliqua.

Quand le crime d'un coupable eſt jugé ſi énorme, que la mort eſt trop peu de choſe pour l'expier, on tâche d'en choiſir une qui contienne la douleur de pluſieurs, & l'on y procede de cette façon.

Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique & la plus funebre, ſont déleguez vers le coupable, qu'on porte ſur un funeſte Cyprés. Là ces triſtes Muſiciens s'amaſſent tout autour, & luy rempliſſent l'ame par l'oreille de chanſons ſi lugubres & ſi tragiques, que l'amertume de ſon chagrin deſordonnant l'œconomie de ſes organes, & luy preſſant le cœur, il ſe conſume à vuë d'œil, & meurt ſuffoqué de triſteſſe.

Toutefois un tel ſpectacle n'arrive gueres; car comme nos Rois ſont fort doux, ils n'obligent jamais perſonne à vouloir pour ſe vanger encourir une mort ſi cruelle.

Celuy qui regne à preſent, eſt une Co-

lombe, dont l'humeur eſt ſi pacifique, que l'autre jour qu'il falloit accorder deux Moineaux, on eut toutes les peines du monde à luy faire comprendre ce que c'étoit qu'inimitié.

Ma Pie ne put continuer un ſi long diſcours, ſans que quelques-uns des aſſiſtans y priſſent garde; & parce qu'on la ſoupçonnoit déja de quelque intelligence, les principaux de l'aſſemblée luy firent mettre la main ſur le colet par un Aigle de la Garde, qui ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le Roi Colombe arriva ſur ces entrefaites; chacun ſe tût, & la premiere choſe qui rompit le ſilence, fut la plainte que le grand Cenſeur des Oiſeaux dreſſa contre la Pie. Le Roy pleinement informé du ſcandale dont elle étoit cauſe, luy demanda ſon nom, & comment elle me connoiſſoit. Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot; il y a icy force Oiſeaux de qualité, qui répondront de moy. J'appris un jour, au Monde de la Terre d'où je ſuis native, par Guillery l'enrhumé que voila (qui m'ayant entendu crier en cage, me vint viſiter à la fenêtre où j'étois penduë) que mon Pere étoit Courtequeuë, & ma Mere Croquenoix. Je ne l'aurois pas ſçu ſans luy; car j'avois été enlevée de deſſous l'aîle de mes parens au berceau, fort jeune. Ma mere quelque tems aprés en mourut de déplaiſir; & mon Pere deſormais hors d'âge de faire d'autres enfans, deſeſperé de ſe voir ſans heritiers, s'en alla à la guerre des Geais, où

il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent, furent certains animaux ſauvages, qu'on appelle Porchers, qui me porterent vendre à un Château, où je vis cet homme à qui vous faites maintenant le procés. Je ne ſçai s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il ſe donnoit la peine d'avertir les ſerviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avoit quelquefois la bonté de me l'apprêter lui-même. Si en Hyver j'étois morfonduë, il me portoit auprés du feu, calfeutroit ma cage, ou commandoit au Jardinier de me réchaufer dans ſa chemiſe. Les domeſtiques n'oſoient m'agacer en ſa preſence, & je me ſouviens qu'un jour il me ſauva de la gueule du Chat qui me tenoit entre ſes griffes, où le petit Laquais de ma Dame m'avoit expoſé : Mais il ne ſera pas hors de propos de vous apprendre la cauſe de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'eſt le nom du petit Laquais) je repetois un jour les ſottiſes qu'il m'avoit enſeignées. Or il arriva par malheur, quoy que je recitaſſe toûjours mes quolibets de ſuite, que je vins à dire en ſon ordre juſtement comme il entroit pour faire un faux meſſage : Taiſez-vous, fils de putain, vous avez menti. Cet homme accuſé que voila, connoiſſant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrois bien avoir parlé par prophetie, & envoya ſur les lieux s'enquerir ſi Verdelet y avoit été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut foüetté, & Verde-

let en punition m'avoit voulu faire manger au Matou. Le Roy d'un baiſſement de tête, témoigna qu'il étoit content de la pitié qu'elle avoit euë de mon deſaſtre; il luy défendit toutefois de ne me plus parler en ſecret. Enſuite il demanda à l'Avocat de ma partie, ſi ſon plaidoyer étoit preſt. Il fit ſigne de la patte qu'il alloit parler, & voici ce me ſemble, les mêmes points dont il inſiſta contre moy.

PLAIDOYE' FAIT AU PARLEMENT des Oiſeaux, les Chambres aſſemblées, contre un animal accuſé d'être Homme.

MESSIEURS, la partie de ce criminel eſt Guillemette la Charnuë, Perdrix de ſon extraction, nouvellement arrivée du Monde de la Terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tiré les hommes, demande preſſe à l'encontre du Genre Humain, & par conſequent à l'encontre d'un animal que je pretens être un membre de ce grand Corps. Il ne nous ſeroit pas mal-aiſé d'empêcher par ſa mort les violences qu'il peut faire: Toutefois comme le ſalut ou la perte de tout ce qui vit, importe à la Republique des vivans, il me ſemble que nous meriterions d'être nez hommes, c'eſt à dire dégradez de la raiſon & de l'immortalité que nous avons par-deſſus eux, ſi nous leur avions reſſemblé par quelqu'une de leurs injuſtices.

Examinons donc, Meſſieurs, les diffi-

cultez de ce procés, avec toute la contention de laquelle nos divins Eſprits ſont capables.

Le nœud de l'affaire conſiſte à ſçavoir ſi cet animal eſt homme; & puis, en cas que nous avérions qu'il le ſoit, ſi pour cela il merite la mort.

Pour moy, je ne fais point de difficulté qu'il ne le ſoit; premierement, puiſqu'il eſt ſi effronté de mentir, en ſoutenant qu'il ne l'eſt pas; ſecondement, en ce qu'il rit comme un fou; troiſiémement, en ce qu'il pleure comme un ſot; quatriémement, en ce qu'il ſe mouche comme un vilain; cinquiémement en ce qu'il eſt plumé comme un galeux; ſixiémement, en ce qu'il porte la queuë devant; ſeptiémement, en ce qu'il a toujours une quantité de petit grés quarrez dans la bouche, qu'il n'a pas l'eſprit de cracher ni d'avaler; huitiémement, & pour concluſion, en ce qu'il leve en haut tous les matins, ſes yeux, ſon nez, & ſon large bec, colle ſes mains ouvertes la pointe au Ciel, plat contre plat, & n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyoit d'en avoir deux libres, ſe caſſe les jambes par la moitié, en ſorte qu'il tombe ſur ſes gigots; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ſes jambes rompuës ſe r'attachent, & qu'il ſe releve auſſi guay qu'auparavant. Or vous ſçavez, Meſſieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul dont l'ame ſoit aſſez noire pour s'adonner à la Magie, & par conſequent

conſequent celui-ci eſt homme. Il faut maintenant examiner ſi pour être homme, il merite la mort.

Je penſe, Meſſieurs, qu'on n'a jamais revoqué en doute que toutes les créatures ſont produites par notre commune Mere, pour vivre en ſocieté. Or ſi je prouve que l'homme ſemble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de ſa creation, il merite que la Nature ſe repente de ſon ouvrage?

La premiere & la plus fondamentale Loy pour la manutention d'une Republique, c'eſt l'égalité: Mais l'homme ne la ſçauroit endurer éternellement; il ſe ruë ſur nous pour nous manger, il ſe fait accroire que nous n'avons été faits que pour luy, il prend pour argument de ſa ſuperiorité pretenduë, la barbarie avec laquelle il nous maſſacre, & le peu de reſiſtance qu'il trouve à forcer notre foibleſſe, & ne veut pas cependant avoüer pour ſes maîtres, les Aigles, les Condurs, & les Griffons, par qui les plus robuſtes d'entr'eux ſont ſurmontez.

Mais pourquoi cette grandeur & diſpoſition de membres marqueroit-elle diverſité d'eſpece, puiſqu'entr'eux même il ſe rencontre des Nains & des Geans?

Encore eſt-ce un droit imaginaire, que cét empire dont ils ſe flatent: Ils ſont au contraire ſi enclins à la ſervitude que de peur de manquer à ſervir, ils ſe vendent les uns aux autres leur liberté. C'eſt ainſi que les jeunes ſont eſclaves des vieux, les

pauvres des riches, les Païſans des Gentils-hommes, les Princes des Monarques, & les Monarques mêmes, des Loix qu'ils ont établies. Mais avec tout cela, ces pauvres ſerfs ont ſi peur de manquer de maîtres, que comme s'ils apprehendoient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils ſe forgent des Dieux de toutes parts; dans l'eau, dans l'air, dans le feu, ſous la terre; ils en feront plûtôt de bois, qu'ils n'en ayent; & je croy même qu'ils ſe chatoüillent des fauſſes eſperances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande aprés la mort. Voila le bel effet de cette fantaſtique Monarchie, & de cet empire ſi naturel de l'homme ſur les animaux & ſur nous-mêmes; car ſon inſolence a été juſques-là. Cependant en conſequence de cette Principauté ridicule, il s'attribuë joliment ſur nous le droit de vie & de mort; il nous dreſſe des embuſcades, il nous enchaîne, il nous empriſonne, il nous égorge, il nous manges, & de la puiſſance de tuer ceux qui ſont demeurez libres, il fait un prix à la Nobleſſe. Il penſe que le Soleil s'eſt allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre; que la Nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le Ciel, afin ſeulement que de notre vol il puiſſe tirer de malheureux ou favorables auſpices; & quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand Li-

tre, où l'homme pût apprendre la science des choses futures.

Hé bien, ne voila pas un orgueil tout à fait insupportable? Celuy qui l'a conçu pouvoit-il meriter un moindre châtiment que de naître Homme? Ce n'est pas toutefois sur quoy je vous presse de condamner celuy-cy. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de raison, j'excuse ses erreurs, quant à celles que produit son défaut d'entendement; mais pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice. Par exemple, de ce qu'il nous tuë, sans être attaqué par nous, de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable; & ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des Lanniers, des Faucons, & des Vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge-chaude de leur semblable, ou nous livrer entre ses mains.

Cette seule consideration est si pressante, que je demande à la Cour qu'il soit exterminé de la mort triste.

Tout le Barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice. C'est pourquoi afin d'avoir lieu de le moderer, le Roy fit signe à mon Avocat de répondre.

C'étoit un Estourneau grand Jurisconsulte, lequel aprés avoir frappé trois fois de sa patte contre la branche qui le soûtenoit, parla ainsi à l'assemblée.

Il est vray, Messieurs, qu'émû de pitié,

ſavois entrepris la cauſe pour cette malheureuſe bête ; mais ſur le point de la plaider, il m'eſt venu un remors de conſcience, & comme une voix ſecrette, qui m'a défendu d'accomplir une action ſi deteſtable. Ainſi, Meſſieurs, je vous declare, & à toute la Cour, que pour faire le ſalut de mon ame, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monſtre tel que l'homme.

Toute la populace claqua du bec en ſigne de réjoüiſſance, & pour congratuler à la ſincerité d'un Oiſeau ſi raiſonnable.

Ma Pie ſe preſenta pour plaider à ſa place, mais il luy fut imposé de ſe taire, à cauſe qu'ayant été nourrie parmi les hommes, & peut-être infectée de leur morale, il étoit à craindre qu'elle n'apportât à ma cauſe un eſprit prévenu ; car la Cour des Oiſeaux ne ſouffre point que l'Avocat qui s'intereſſe davantage pour un client que pour l'autre, ſoit oüy, à moins qu'il puiſſe juſtifier que cette inclination procede du bon droit de la partie.

Quand mes Juges virent que perſonne ne ſe preſentoit pour me défendre, ils étendirent leurs aîles qu'ils recoüerent, & volerent incontinent aux opinions.

La plus grande part, comme j'ai ſçu depuis, inſiſta fort que je fuſſe exterminé de la mort triſte ; mais toutefois quand on apperçut que le Roy penchoit à la douceur, chacun revint à ſon opinion. Ainſi mes Juges ſe modererent, & au lieu de la mort triſte dont ils me firent grace,

ils trouverent à propos, pour faire ſympatiſer mon châtiment à quelqu'un de mes crimes, de m'aneantir par un ſupplice qui ſervît à me détromper, en bravant ce pretendu empire de l'homme ſur les oiſeaux; que je fuſſe abandonné à la colere des plus foibles d'entr'eux, cela veut dire qu'ils me condamnerent à être mangé des Mouches.

En même temps l'aſſemblée ſe leva, & j'entendis murmurer qu'on ne s'étoit pas davantage étendu à particulariſer les circonſtances de ma Tragedie, à cauſe de l'accident arrivé à un Oiſeau de la troupe, qui venoit de tomber en pâmoiſon, comme il vouloit parler au Roy. On crut qu'elle étoit cauſée par l'horreur qu'il avoit eu de regarder trop fixement un homme: c'eſt pourquoy on donna ordre de m'emporter.

Mon Arreſt me fut prononcé auparavant; & ſi-tôt que l'Orphraye qui ſervoit de Greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'apperçus à l'entour de moy le Ciel tout noir de Mouches, de Bourdons, d'Abeilles, de Guiblets, de Couſins, & de Puces, qui broüilloient d'impatience.

J'attendois encore que mes Aigles m'enlevaſſent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande Autruche noire, qui me mit honteuſement à califourchon ſur ſon dos (car cette poſture eſt entr'eux la plus ignominieuſe où l'on puiſſe appliquer un criminel; & jamais Oiſeau, pour

quelque offenſe qu'il ait commiſe, n'y peut être condamné.)

Les Archers qui me conduiſirent au ſupplice, étoient une cinquantaine de Condus, & autant de Griffons; devant & derriere ceux-ci voloit fort lentement une proceſſion de Corbeaux, qui croaſſoient je ne ſçai quoy de lugubre, & il me ſembloit oüir comme de plus loin, des Chouëttes qui leur répondoient.

Au partir du lieu où mon jugement m'avoit été rendu, deux Oiſeaux de Paradis, à qui on avoit donné charge de m'aſſiſter à la mort, ſe vinrent aſſeoir ſur mes épaules.

Quoy que mon ame fût alors fort troublée, à cauſe de l'horreur du pas que j'allois franchir, je me ſuis pourtant ſouvenu de quaſi tous les raiſonnemens par leſquels ils tâcherent de me conſoler.

La mort, me dirent-ils, (me mettant le bec à l'oreille) n'eſt pas ſans doute un grand mal, puiſque la Nature notre bonne Mere y aſſujettit tous ſes enfans, & ce ne doit pas être une affaire de grande conſequence, puiſqu'elle arrive à tout moment, & pour ſi peu de chaſe: car ſi la vie étoit ſi excellente, il ne ſeroit pas en notre pouvoir de nous la donner; ou ſi la mort traînoit après ſoy des ſuites de l'importance que tu te fais accroire, il ne ſeroit pas en notre pouvoir de la donner: Il y a beaucoup d'apparence au contraire, puiſque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même. Je parle à toy ainſi, à cauſe

que ton ame n'étant pas immortelle comme la nôtre, tu peux bien juger quand tu meurs, que tout meurt avec toy. Ne t'afflige donc point de faire plus tôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition eſt plus déplorable que la tienne; car ſi la mort eſt un mal, elle n'eſt mal qu'à ceux qui ont à mourir; & ils ſeront au prix de toy, qui n'as plus qu'une heure entre cy & là, cinquante ou ſoixante ans en état de pouvoir mourir; & puis, dis-moy, celuy qui n'eſt pas né, n'eſt pas malheureux. Or tu vas être comme celui qui n'eſt pas né; un clin d'œil aprés la vie, tu ſeras ce que tu étois un clin d'œil devant; & ce clin d'œil paſſé, tu ſeras mort d'auſſi long-temps que celui qui mourut il y a mille ſiecles: mais en tout cas, ſuppoſé que la vie ſoit un bien, le même rencontre qui parmi l'infinité du temps a pû faire que tu ſois, ne peut-il pas faire que tu ſois encore un autre coup? La matiere qui à force de ſe mêler eſt enfin arrivée à ce nombre, cette diſpoſition & cet ordre neceſſaire à la conſtruction de ton être, peut-il pas, en ſe remêlant, arriver à une diſpoſition requiſe pour faire que tu ne ſentes être encore une autre fois? Ouy, mais, me diras-tu, je ne me ſouviendrai pas d'avoir été. Hé! mon cher Frere, que t'importe, pourvû que tu te ſentes être? Et puis, ne ſe peut-il pas faire que pour te conſoler de la perte de ta vie, tu t'imagineras les mêmes raiſons que je te repreſente maintenant?

Voila des conſiderations aſſez fortes pour t'obliger à boire cette abſinthe en patience ; il m'en reſte toutefois d'autres encore plus preſſantes, qui t'inviteront ſans doute à la ſouhaiter. Il faut, mon cher Frere, te perſuader que comme toy & les autres brutes, êtes materiels ; & comme la mort au lieu d'aneantir la matiere, n'en fait que troubler l'économie, tu dois, dis-je, croire avec certitude, que ceſſant d'être ce que tu étois, tu commenceras d'être quelqu'autre choſe. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre, ou un caillou, encore ſeras-tu quelque choſe de moins méchant que l'homme. Mais j'ai un ſecret à te découvrir, que je ne voudrois pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche ; c'eſt qu'étant mangé, comme tu vas être, de nos petits Oiſeaux, tu paſſeras en leur ſubſtance: Ouy, tu auras l'honneur de contribuer, quoy qu'aveuglément, aux operations intellectuelles de nos Mouches, & de participer à la gloire, ſi tu ne raiſonnes toi-même, de les faire au moins raiſonner.

Environ à cet endroit de l'exhortation, nous arrivâmes au lieu deſtiné pour mon ſupplice.

Il y avoit quatre arbres fort proches l'un de l'autre, & quaſi en même diſtance, ſur chacun deſquels, à hauteur pareille, un grand Héron s'étoit perché. On me deſcendit de deſſus l'Autruche noire, & quantité de cormorans m'éleverent ou-

les

les quatre Hérons m'attendoient. Ces Oiſeaux vis-à-vis l'un de l'autre, appuyez fermement chacun ſur ſon arbre, avec leur col de longueur prodigieuſe, m'entortillerent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, & me lierent ſi ſerré, qu'encore que chacun de mes membres ne fût garoté que du col d'un ſeul, il n'étoit pas en ma puiſſance de me remuer le moins du monde.

Ils devoient demeurer long-temps en cette poſture; car j'entendis qu'on donna charge à ces cormorans qui m'avoient élevé, d'aller à la pêche pour les hérons, & de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendoit encore les mouches, à cauſe qu'elle n'avoient pas fendu l'air d'un vol ſi puiſſant que nous: toutefois on ne reſta gueres ſans les oüir.

Pour la premiere choſe qu'ils exploiterent d'abord, ils s'entre-départirent mon corps; & cette diſtribution fut faite ſi malicieuſement, qu'on aſſigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeans; mes oreilles aux bourdons, afin de me les étourdir, & me les devorer tout enſemble; mes épaules aux puces, afin de les entamer d'une morſûre qui me démangeât: & ainſi du reſte. A peine leur avois-je entendu diſpoſer de leurs ordres, qu'incontinent aprés je les vis approcher. Il ſembloit que tous les atômes dont l'air eſt composé, ſe fuſſent convertis en mou-

ches ; car je n'étois presque pas visité de deux ou trois foibles rayons de lumiere, qui sembloient se dérober pour venir jusqu'à moy, tant ces bataillons étoient serrez & voisins de ma chair.

Mais comme chacun d'entr'eux choisissoit déja du desir la place qu'il devoit mordre, tout à coup je les vis brusquement reculer ; & parmi la confusion d'un nombre infini d'éclats qui retentissoient jusqu'aux nuës, je distinguay plusieurs fois ce mot, grace, grace, grace.

Ensuite deux tourterelles s'approcherent de moi. A leur venuë tous les funestes appareils de ma mort se dissiperent ; je sentis mes hérons relâcher les cercles de ces longs cols qui m'entortilloient, & mon corps étendu en sautoir, griller du faîte des quatre arbres jusqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendois de ma chute, que de briser à terre contre quelque rocher : mais au bout de ma peur je fus bien étonné de me trouver à mon seant sur une autruche blanche, qui se mit au galop dés qu'elle me sentit sur son dos.

On me fit faire un autre chemin que celuy par où j'étois venu ; car il me souvient que je traversay un grand bois de myrthes, & un autre de terebintes, aboutissant à une vaste foreſt d'oliviers, où m'attendoit le Roy Colombe au milieu de toute sa Cour.

Si-tôt qu'il m'apperçut, il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussi-tôt deux

aigles de la garde me tendirent les pattes, & me porterent à leur Prince.

Je voulus par reſpect embraſſer & baiſer les petits ergots de Sa Majeſté, mais elle ſe retira. Je vous demande, dit-elle auparavant, ſi vous connoiſſez cet oiſeau.

A ces paroles, on me montra un perroquet, qui ſe mit à roüer & battre des aîles, comme il apperçut que je le conſiderois. Il me ſemble, criay-je au Roy, que je l'ay vû quelque part; mais la peur & la joye ont chez moi tellement broüillé les eſpeces, que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a été.

Le perroquet à ces mots me vint de ſes deux aîles accoler le viſage, & me dit: Quoy? vous ne connoiſſez plus Ceſar, le perroquet de votre couſine, à l'occaſion de qui vous avez tant de fois ſoutenu que les oiſeaux raiſonnent? C'eſt moi qui tantôt, pendant votre procés ay voulu aprés l'audience declarer les obligations que je vous ay: mais la douleur de vous voir en ſi grand peril, m'a fait tomber en pamoiſon. Son diſcours acheva de me deſſiller la vuë. L'ayant donc reconnu, je l'embraſſay & le baiſay, il m'embraſſa & me baiſa. Donc, luy dis-je, eſt-ce toy, mon pauvre Ceſar, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté, que la tyrannique coûtume de notre Monde t'avoit ôtée?

Le Roy interrompit nos careſſes, & me parla de la ſorte. Homme, parmi nous une bonne action n'eſt jamais perduë; c'eſt pourquoy encore qu'étant homme tu me-

rites de mourir, ſeulement à cauſe que tu es né, le Senat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnoiſſance les lumieres dont la Nature éclaira ton inſtinct, quand elle te fit preſſentir en nous la raiſon que tu n'étois pas capable de connoître. Va donc en paix, & vis joyeux.

Il donna tout bas quelques ordres, & mon autruche blanche, conduite par les deux tourterelles, m'emporta de l'aſſemblée.

Aprés m'avoir galopé environ un demi jour, elle me laiſſa proche d'une foreſt, où je m'enfonçay dés qu'elle fut partie. Là je commençay à goûter le plaiſir de la liberté, & celuy de manger le miel qui couloit le long de l'écorce des arbres.

Je penſe que je n'euſſe jamais fini ma promenade; car l'agréable diverſité du lieu me faiſoit toûjours découvrir quelque choſe de plus beau, ſi mon corps eût pû reſiſter au travail: mais comme enfin je me trouvay tout à fait amolli de laſſitude, je me laiſſay couler ſur l'herbe.

Ainſi étendu à l'ombre de ces arbres, je me ſentois inviter au ſommeil par la douce fraîcheur & le ſilence de la ſolitude, quand un bruit incertain de voix confuſes qu'il me ſembloit entendre voltiger autour de moy, me reveilla en ſurſaut.

Le terrain paroiſſoit fort uni, & n'étoit heriſſé d'aucun buiſſon qui pût rompre la vuë; c'eſt pourquoy la mienne s'allongeoit fort avant parmi les arbres de la foreſt. Cependant le murmure qui venoit

à mon oreille, ne pouvoit partir que de fort proche de moy; de ſorte que m'y étant encore rendu plus attentif, j'entendis fort diſtinctement une ſuite de paroles Grecques; & parmi beaucoup de perſonnes qui s'entretenoient, j'en démêlay une qui s'exprimoit ainſi.

Monſieur le Medecin, un de mes alliez, l'orme à trois têtes, me vient d'envoyer un pinçon, par lequel il me mande qu'il eſt malade d'une fiévre étique, & d'un grand mal de mouſſe, dont il eſt couvert depuis la tête juſqu'aux pieds. Je vous ſupplie, par l'amitié que vous me portez, de luy ordonner quelque choſe.

Je demeuray quelque temps ſans rien oüir; mais au bout d'un petit eſpace, il, me ſemble qu'on repliqua ainſi. Quand l'orme à trois têtes ne ſeroit point votre allié, & quand au lieu de vous qui êtes mon ami, le plus étrange de notre eſpece me feroit cette priere, ma profeſſion m'oblige de ſecourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'orme à trois têtes, que pour la gueriſon de ſon mal, il a beſoin de ſucer le plus d'humide & le moins de ſec qu'il pourra; que pour cet effet il doit conduire les petits filets de ſes racines vers l'endroit le plus moite de ſon lit, ne s'entretenir que de choſes gayes, & ſe faire tous les jours donner la Muſique par quelques roſſignols excellens. Aprés il vous fera ſçavoir comme il ſe ſera trouvé de ce regime de vivre; & puis, ſelon le progrés de ſon mal, quand nous aurons

preparé ſes humeurs, quelque cigogne de mes amies lui donnera de ma part un cliſtere qui le remettra tout à fait en convaleſcence.

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit; ſinon qu'un quart d'heure aprés, une voix que je n'avois point encore ce me ſemble remarquée, parvint à mon oreille; & voici comme elle parloit. Hola, fourchu, dormez-vous? J'oüis qu'une autre voix repliquoit ainſi. Non, fraîche écorce, pourquoy? C'eſt, reprit celle qui la premiere avoit rompu le ſilence, que je me ſens émeu de la même façon que nous avons accoûtumé de l'être, quand ces animaux qu'on appelle Hommes nous approchent; & je voudrois vous demander ſi vous ſentez la même choſe.

Il ſe paſſa quelque temps avant que l'autre répondit, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ſes ſens les plus ſecrets. Puis il s'écria: Mon Dieu, vous avez raiſon, & je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des eſpeces d'un homme, que je ſüis le plus trompé du monde, s'il n'y en a quelqu'un fort proche d'ici.

Alors pluſieurs voix ſe mêlerent, qui diſoient qu'aſſurément elles ſentoient un homme.

J'avois beau diſtribuer ma vuë de tous côtez, je ne découvrois point d'où pouvoit provenir cette parole. Enfin, aprés m'être un peu remis de l'horreur dont cet

évenement m'avoit consterné, je répondis à celle qu'il me sembla remarquer que c'étoit elle qui demandoit s'il y avoit là un homme, qu'il y en avoit un: mais je vous supplie, continuay-je aussi-tôt, qui que vous soyez qui parlez à moy, de me dire où vous êtes. Un moment aprés j'écoutay ces mots.

Nous sommes en ta presence, tes yeux nous regardent, & tu ne nous vois pas. Envisage les chênes où nous sentons que tu tiens ta vuë attachée, c'est nous qui te parlons; & si tu t'étonnes que nous parlions une Langue usitée au monde d'où tu viens, sçache que nos premiers peres en sont originaires; ils demeuroient en Epire dans la Foreſt de Dodone, où leur bonté naturelle les convia de rendre des Oracles aux affligez qui les consultoient. Ils avoient pour cet effet appris la Langue Grecque, la plus universelle qui fût alors, afin d'être entendus; & parce que nous descendons d'eux de pere en fils, le don de Prophetie a coulé jusqu'à nous. Or tu sçauras qu'une grande aigle à qui nos peres de Dodone donnoient retraite, ne pouvant aller à la chasse, à cause d'une main qu'elle s'étoit rompuë, se repaissoit du gland que leurs rameaux luy fournissoient; quand un jour ennuyée de vivre dans un Monde où elle souffroit tant, elle prit son vol au Soleil, & continua son voyage si heureusement, qu'enfin elle aborda le Globe lumineux où nous sommes: mais à son arrivée la chaleur du

climat la fit vomir, elle ſe déchargea de force gland non encore digeré ; ce gland germa, il en crût des chênes, qui furent nos ayeux.

Voilà comme nous changeâmes d'habitation : cependant, encore que vous nous entendiez parler une Langue humaine, ce n'eſt pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même ; il n'y a que nous autres chênes iſſus de la Foreſt de Dodonne, qui parlions comme vous ; car pour les autres vegetans, voici leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux & ſubtil qui ne manque jamais de reſpirer à l'orée des bois ? C'eſt l'haleine de leur parole ; & ce petit murmure, ou ce bruit delicat dont ils rompent le ſacré ſilence de leur ſolitude, c'eſt proprement leur langage. Mais encore que le bruit des foreſts ſemble toujours le même, il eſt toutefois ſi different, que chaque eſpece de vegetant garde le ſien particulier, en ſorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerifier. Si le ſot peuple de votre Monde m'avoit entendu parler comme je fais, il croiroit que ce ſeroit un Diable enfermé ſous mon écorce ; car bien loin de croire que nous puiſſions raiſonner, il ne s'imagine pas même que nous ayons l'ame ſenſitive, encore que tous les jours il voye qu'au premier coup dont le Bucheron aſſaut un arbre, la coignée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au ſecond ; & qu'il doive con-

jecturer qu'assurément le premier coup l'a surpris & frapé au dépourvu, puis qu'aussi-tôt qu'il a été averti par la douleur, il s'est ramassé en soy-même, a réuni ses forces pour combattre, & s'est comme petrifié, pour resister à la dureté des armes de son ennemi. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumiere aux aveugles; un particulier m'est toute l'espece, & toute l'espece ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espece; c'est pourquoy soyez attentif, car je croy parler, en vous parlant, à tout le Genre humain.

Vous sçaurez donc en premier lieu, que presque tous les Concerts dont les Oiseaux font Musique, sont composez à la loüange des arbres; mais aussi en recompense du soin qu'ils prennent de celebrer nos belles actions, nous nous donnons celuy de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché; c'est l'arbre qui luy-même a plié ses rameaux tout autour du nid, pour garantir des cruautez de l'homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considerez l'aire de ceux ou qui sont nez à la destruction des Oiseaux leurs concitoyens, comme des éperviers, des houbereaux, des milans, des faucons, &c. ou qui ne parlent que pour quereller, comme des geais & des pies; ou qui

prennent plaiſir à nous faire peur, comme des Hibous & des Chat-huans ; vous remarquerez que l'aire de ceux-là eſt abandonnée à la vuë de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ſes branches, afin de la donner en proye.

Mais il n'eſt pas beſoin de particulariſer tant de choſes, pour prouver que les arbres exercent, ſoit du corps, ſoit de l'ame, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, qui n'ait remarqué qu'au Printemps, quand le Soleil a réjoüi notre écorce d'une séve féconde, nous allongeons nos rameaux, & les étendons chargez de fruit ſur le ſein de la Terre dont nous ſommes amoureux ? La Terre de ſon côté s'entrouvre & s'échauffe d'une même ardeur ; & comme ſi chacun de nos rameaux étoit un.... elle s'en approche pour s'y joindre ; & nos rameaux tranſportez de plaiſir, ſe déchargent dans ſon giron de la ſemence qu'elle brûle de concevoir. Elle eſt pourtant neuf mois à former cet embrion, auparavant que de le mettre au jour ; mais l'arbre ſon mari, qui craint que la froidure de l'Hyver ne nuiſe à ſa groſſeſſe, dépoüille ſa robe verte pour la couvrir, ſe contentant, pour cacher quelque choſe de ſa nudité, d'un vieux manteau de feüille morte.

Hé bien, vous autres Hommes, vous regardez éternellement ces choſes, & ne les contemplez jamais ; il s'en eſt paſſé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas ſeulement ébranlé les aheurtez.

J'avois l'attention fort bandée aux discours dont cette voix arborique m'entretenoit, & j'attendois la ſuite, quand tout à coup elle ceſſa, d'un ton ſemblable à celui d'une perſonne que la courte haleine empêcheroit de parler.

Comme je la vis tout à fait obſtinée au ſilence, je la conjurai par toutes les choſes que je crus qui la pouvoient davantage émouvoir, qu'elle daignât inſtruire une perſonne qui n'avoit riſqué les perils d'un ſi grand voyage que pour apprendre. J'oüis dans ce temps-là deux ou trois voix qui luy faiſoient pour l'amour de moy les mêmes prieres, & j'en diſtinguai une qui luy dit, comme ſi elle eût été fâchée :

Oh bien, puiſque vous plaignez tant vos poulmons, repoſez-vous, je luy vais conter l'Hiſtoire des Arbres Amans.

O qui que vous ſoyez, m'écriai-je en me jettant à ſes genoux, le plus ſage de tous les Chênes de Dodone, qui daignez prendre la peine de m'inſtruire, ſçachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat; car je fais vœu, ſi jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir être témoin. J'achevois cette proteſtation, lorſque j'entendis la même voix continuer ainſi. Regardez, petit homme, à douze ou quinze pas de votre main droite, vous verrez deux arbres jumeaux de mediocre taille, qui confondant leurs branches & leurs racines, s'efforcent par mille ſortes de moyens de ne devenir qu'un.

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, & j'obſervai que les feüilles de toutes les deux, legerement agitées d'une émotion quaſi volontaire, excitoient en frémiſſant un murmure ſi délicat, qu'à peine effleuroit-il l'oreille, avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchoient de s'interroger & de ſe répondre.

Aprés qu'il ſe fut paſsé environ le temps neceſſaire à remarquer ce double vegetant, mon bon Ami le Chêne reprit ainſi le fil de ſon diſcours.

Vous ne ſçauriez avoir tant vêcu, ſans que la fameuſe amitié de Pilade & d'Oreſte ne ſoit venuë à votre connoiſſance.

Je vous décrirois toutes les joyes d'une douce paſſion, & je vous conterois tous les miracles dont ces Amans ont étonné leurs ſiecles, ſi je ne craignois que tant de lumiere n'offensât les yeux de votre raiſon; c'eſt pourquoy je peindrai ces deux jeunes Soleils ſeulement dans leur éclipſe.

Il vous ſuffira donc de ſçavoir qu'un jour le brave Oreſte engagé dans une bataille, cherchoit ſon cher Pilade pour goûter le plaiſir de vaincre ou de mourir en ſa preſence. Quand il l'apperçut au milieu de cent bras de fer élevez ſur ſa tête, helas! que devint-il? Deſeſperé, il ſe lança à travers une foreſt de piques; il cria, il heurla, il écuma: Mais que j'exprime mal l'horreur des mouvemens de cet inconſolable! il s'arracha les cheveux, il mangea ſes mains, il déchira ſes playes; Encore, au

bout de cette deſcription, ſuis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer ſa douleur mourut avec luy. Quand avec ſon épée il ſe croyoit faire faire un chemin pour aller ſecourir Pilade, une montagne d'hommes s'oppoſoit à ſon paſſage. Il les penetra pourtant; & aprés avoir long-temps marché ſur les ſanglans trophées de ſa victoire, il s'approcha peu à peu de Pilade: mais Pilade luy ſembla ſi proche du trépas, qu'il n'oſa preſque plus parer aux ennemis, de peur de ſurvivre à la choſe pour laquelle il vivoit. On eût dit même, à voir ſes yeux déja tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchoit avec ſes regards d'empoiſonner les meurtriers de ſon Ami. Enfin Pilade tomba ſans vie; & l'amoureux Oreſte qui ſentoit pareillement la ſienne ſur le bord de ſes lévres, la retint toûjours, juſqu'à ce que d'une vuë égarée ayant cherché parmi les morts, & retrouvé Pilade, il ſembla colant ſa bouche vouloir jetter ſon ame dedans le corps de ſon Ami.

Le plus jeune de ces Héros expira de douleur ſur le cadavre de ſon Ami mort, & vous ſçaurez que de la pourriture de leur tronc qui ſans doute avoit engroſſé la Terre, on vit germer par entre les os déja blancs de leurs ſquelettes, deux jeunes arbriſſeaux dont la tige & les branches ſe joignant pêle-mêle, ſembloient ne ſe hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avoient changé d'être, ſans oublier ce qu'ils a-

voient été, car leur boutons parfumez ſe panchoient l'un ſur l'autre, & s'entr'échauffoient de leur haleine, comme pour ſe faire éclore plus vîte. Mais que dirai-je de l'amoureux partage qui maintenoit leur ſocieté? Jamais le ſuc où reſide l'aliment, ne s'offroit à leur ſouche, qu'ils ne le partageaſſent avec ceremonie. Jamais l'un n'étoit mal nourri, que l'autre ne fût malade d'inanition; ils tiroient tous deux par dedans, les mammelles de leur Nourriſſe, comme vous autres les tetez par dehors. Enfin ces Amans bienheureux produiſirent des pommes, mais des pommes miraculeuſes, qui firent encore plus de miracles que leurs Peres. On n'avoit pas ſi-tôt mangé des pommes de l'un, qu'on devenoit éperdument paſſionné pour quiconque avoit mangé du fruit de l'autre: Et cet accident arrivoit quaſi tous les jours, parce que tous les jets de Pilade environnoient ou ſe trouvoient environnez d'Oreſte; & leurs fruits preſque jumeaux ne pouvoient ſe reſoudre à s'éloigner.

La Nature pourtant avoit diſtingué l'énergie de leur double eſſence avec tant de précaution, que quand le fruit de l'un des arbres étoit mangé par un homme, & le fruit de l'autre arbre par un autre homme, cela engendroit l'amitié reciproque; & quand la même choſe arrivoit entre deux perſonnes de ſexe different, elle engendroit l'amour, mais un amour vigoureux, qui gardoit toujours le caractere de ſa cauſe: car encore que ce fruit propor-

tionnât ſon effet à la puiſſance, amoliſſant ſa vertu dans une Femme, il conſervoit pourtant toujours je ne ſçai quoy de mâle.

Il faut encore remarquer que celuy des deux qui en avoit mangé le plus, étoit le plus aimé. Ce fruit n'avoit garde qu'il ne fût & fort doux & fort beau, n'y ayant rien de ſi beau ni de ſi doux que l'amitié: auſſi fut-ce ces deux qualitez de beau & de bon qui ne ſe rencontrent gueres en un même ſujet, qui le mirent en vogue. O combien de fois par ſa miraculeuſe vertu multiplia-t-il les exemples de Pilade & d'Oreſte! On vit depuis ce temps-là des Hercules & des Theſées, des Achiles & des Patrocles, des Niſes & des Euriales; bref un nombre innombrable de ceux qui par des amitiez plus qu'humaines, ont conſacré leur memoire au Temple de l'Eternité. On en porta des rejettons au Peloponeſe, & le Parc des exercices où les Thebains dreſſoient la jeuneſſe, en fut orné. Ces arbres jumeaux étoient plantez à la ligne; & dans la ſaiſon que le fruit pendoit aux branches, les jeunes gens qui tous les jours alloient au Parc, tentez par ſa beauté, ne s'abſtinrent pas d'en manger, & leur courage ſelon l'ordinaire en ſentit incontinent l'effet. On les vit pêle-mêle s'entredonner leurs ames, chacun d'eux devenir la moitié d'un autre, vivre moins en ſoy qu'en ſon Ami, & le plus lâche entreprendre pour le ſien des choſes temeraires.

Cette celeſte maladie échauffa leur ſang d'une ſi noble ardeur, que par l'avis des plus ſages on enrôla pour la guerre cette troupe d'Amans dans une même Compagnie. On la nomma depuis, à cauſe des actions heroïques qu'elle executoit, la Bande ſacrée. Ses exploits allerent beaucoup au deſſus de ce que Thebes s'en étoit promis; car chacun de ces Braves au combat, pour en garantir ſon Amant, ou pour meriter d'en être aimé, hazardoit des efforts ſi incroyables, que l'Antiquité n'a rien vu de pareil: auſſi tant que ſubſiſta cette amoureuſe Compagnie, les Thebains qui paſſoient auparavant pour les pires ſoldats d'entre les Grecs, battirent & ſurmonterent toujours depuis les Lacedemoniens, même les plus belliqueux peuples de la Terre.

Mais entre un nombre infini de loüables actions dont ces pommes furent cauſe, ces mêmes pommes en produiſirent innocemment de bien honteuſes.

Myrra, jeune Damoiſelle de qualité, en mangea avec Cinyre ſon pere; malheureuſement l'une étoit de Pilade, & l'autre d'Oreſte. L'Amour auſſi-tôt abſorba la Nature, & la confondit en telle ſorte, que Cinyre pouvoit jurer, je ſuis mon gendre; & Myrra, je ſuis ma marâtre. Enfin je croy que c'eſt aſſez pour vous apprendre tout ce crime, d'ajoûter qu'au bout de neuf mois le Pere devint ayeul de ceux qu'il engendra, & que la Fille enfanta ſes Freres.

Encore

Encore le hazard ne se contenta pas de ce crime, il voulut qu'un Taureau étant entré dans les jardins du Roy Minos, trouvât malheureusement sous un arbre d'Oreste quelques pommes qu'il engloutit; je dis malheureusement, parce que la Reine Pasiphaé tous les jours mangeoit de ce fruit. Les voila donc furieux d'amour l'un pour l'autre. Je n'en expliquerai point l'énorme joüissance, il suffira de dire que Pasiphaé se plongea dans un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Le fameux Sculpteur Pigmalion précisément dans ce temps-là, tailloit au Palais une Vénus de marbre. La Reine qui aimoit les bons Ouvriers, par regal luy fit present d'une couple de ces pommes: il en mangea la plus belle; & parce que l'eau qui comme vous sçavez est necessaire à l'incision du marbre, vint hazardeusement à lui manquer, il en humecta sa statuë. Le marbre en même temps penetré par ce suc, s'amollît peu à peu; & l'énergique vertu de cette pomme conduisant son labeur selon le dessein de l'Ouvrier, suivit au dedans de l'image les traits qu'elle avoit rencontrez à la superficie; car elle dilata, échauffa, & colora, à proportion de la nature, des lieux qui se rencontrent dans son passage. Enfin le marbre devenu vivant, & touché de la passion de la pôme, embrassa Pigmalion de toutes les forces de son cœur, & Pigmalion transporté d'un amour reciproque, la reçut pour femme:

Dans cette même Province la jeune Iphis avoit mangé de ce fruit avec la belle Yante sa compagne, dans toutes les circonstances requises pour causer une amitié reciproque: Leur repas fut suivi de son effet accoûtumé: mais parce qu'Iphis l'avoit trouvé d'un goût fort savoureux, il en mangea tant, que son amitié qui croissoit avec le nombre des pommes dont il ne se pouvoit rassasier, usurpa toutes les fonctions de l'amour; & cet amour, à force d'agmenter peu à peu, devint plus mâle & plus vigoureux: car comme tout son corps imbu de ce fruit, brûloit de former des mouvemens qui répondissent aux entousiasmes de sa volonté, il remua chez soi la matiere si puissamment, qu'il se construisit des organes beaucoup plus forts, capables de suivre sa pensée, & de contenter pleinement son amour dans sa plus virile étenduë; ce'st-à-dire qu'Iphis devint ce qu'il faut être pour épouser une femme.

J'appellerois cette avanture-là un miracle, s'il me restoit un nom pour intituler l'évenement qui suit.

Un jeune Homme fort accompli, qui s'appelloit Narcisse, avoit merité par son amour l'affection d'une Fille fort belle, que les Poëtes ont celebrée sous le nom d'Echo: mais comme vous sçavez que les Femmes plus que ceux de notre sexe, ne sont jamais assez cheries à leur gré, ayant oüy vanter la vertu des pommes d'Oresbe, elle fit tant qu'elle en recouvra de plu-

ſieurs endroits; & parce qu'elle apprehendoit (l'amour étant toûjours craintif) que celles d'un arbre n'euſſent moins de force que de l'autre, elle voulut que ſon Amant goûtât de toutes les deux : mais à peine les eut-il mangées, que l'image d'Echo s'effaça de ſa memoire. Toût ſon amour ſe tourna vers celuy qui avoit digeré le fruit, il fut l'amant & l'aimé; car la ſubſtance tirée de la pomme de Pilade, embraſſa dedans luy celle de la pomme d'Oreſte. Ce fruit jumeau répandu par toute la maſſe de ſon ſang, excita toutes les parties de ſon corps à ſe careſſer : Son cœur où s'écouloit leur double vertu, rayonna ſes flames en dedans; tous ſes membres animez de ſa paſſion, voulurent ſe penetrer l'un l'autre : Il n'eſt pas juſqu'à ſon image, qui brûlant encore parmi la froideur des Fontaines, n'attirât ſon corps pour s'y joindre : Enfin le pauvre Narciſſe devint éperdûment amoureux de ſoy-même.

Je ne me rendray point ennuyeux à vous raconter ſa déplorable cataſtrophe; les vieux ſiécles en ont aſſez parlé : auſſi-bien il me reſte des avantures à vous reciter qui conſommeront mieux ce temps-là.

Vous ſçaurez donc que la belle Salmacis frequentoit le Berger Hermaphrodite, mais ſans autre privauté que celle que le voiſinage de leur maiſon pouvoit ſouffrir; quand la Fortune qui ſe plaiſt à troubler les vies les plus tranquilles, permit

que dans une assemblée de jeux, où le prix de la beauté & celuy de la course, étoient deux de ces pommes, Hermaphrodite eût celle de la course, & Salmacis celle de la beauté. Elles avoient esté cueillies, quoy qu'ensemble, à divers rameaux, parce que ces fruits amoureux se mêloient avec tant de ruse, qu'un de Pilade se rencontroit toûjours avec un d'Oreste; & cela estoit cause que paroissant jumeaux, on en détachoit ordinairement une couple. La belle Salmacis mangea sa pomme, & le gentil Hermaphrodite serra la sienne dans sa pannetiere. Salmacis inspirée des entousiasmes de sa pomme, & de la pomme du Berger qui commençoit à s'échauffer dans sa pannetiere, se sentit attirer vers luy par le flux & reflux sympatique de la sienne avec l'autre.

Les parens du Berger, qui s'apperçûrent des amours de la Nymphe, tâcherent, à cause de l'avantage qu'ils trouvoient en cette alliance, de l'entretenir & de la croître: c'est pourquoy ayant oüy vanter les pommes jumelles pour un fruit dont le suc inclinoit les esprits à l'amour, ils en distilerent, & de la quinteſſence la plus rectifiée ils trouverent moyen d'en faire boire à leur Fils, & à son Amante. Son énergie qu'ils avoient sublimée au plus haut degré qu'elle pouvoit monter, alluma dans le cœur de ces amoureux un si vehement desir de se joindre, qu'à la premiere veuë Hermaphrodite s'absorba dans Salmacis, & Salmacis se fondit en-

tre les bras d'Hermaphrodite. Ils paſſerent l'un dans l'autre, & de deux perſonnes de ſexe different, ils en compoſerent un double, je ne ſçay quoy qui ne fût ni homme ni femme. Quand Hermaphrodite voulut joüir de Salmacis, il ſe trouva eſtre la Nymphe; & quand Salmacis voulut qu'Hermaphrodite l'embraſsât, elle ſe ſentit eſtre le Berger. Ce double je ne ſçay quoy gardoit pourtant ſon unité; il engendroit & concevoit, ſans eſtre ni homme ni femme; enfin la Nature en luy, fit voir une merveille, qu'elle n'a jamais ſçû depuis empêcher d'eſtre unique.

Hé bien, ces hiſtoires-là ne ſont-elles pas étonnantes? Elles le ſont; car de voir une fille s'accoupler à ſon pere, une jeune Princeſſe aſſouvir les amours d'un taureau, un homme aſpirer à la joüiſſance d'une pierre, un autre ſe marier avec ſoy-même; celle-cy celebrer ſa fille un mariage qu'elle conſomme garçon, ceſſer d'eſtre homme ſans commencer d'eſtre femme, devenir Beſſon hors du ventre de la mere, & Jumeau d'une perſonne qui ne luy eſt point parent, tout cela eſt bien éloigné du chemin ordinaire de la Nature; & cependant ce que je vous vais conter vous ſurprendra davantage.

Parmi la ſomptueuſe diverſité de toutes ſortes de fruits qu'on avoit apportez des plus lointains climats, pour le feſtin des noces de Cambiſe, on luy preſenta une greffe d'Oreſte, qu'il fit enter ſur un Pla-

tane; & parmi les autres délicateſſes du deſſert, on luy ſervit des pommes du même Arbre.

La friandiſe du mets le convia d'en manger beaucoup; & la ſubſtance de ce fruit eſtant convertie aprés les trois coctions en un germe parfait, il en forma au ventre de la Reine l'embrion de ſon fils Artaxerxe, car toutes les particularitez de ſa vie ont fait conjecturer à ſes Medecins qu'il devoit avoir eſté produit de la ſorte.

Quand le jeune cœur de ce Prince fut en âge de meriter la colere d'Amour, on ne remarqua point qu'il ſoûpirât pour ſes ſemblables: il n'aimoit que les arbres, les vergers, & les bois; mais par deſſus tous ceux pour leſquels il parut ſenſible, le beau Platane ſur lequel ſon pere Cambiſe avoit jadis fait enter cette greffe d'Oreſte, le conſomma d'amour.

Son temperament ſuivoit avec tant de ſcrupule le progrés du Platane, qu'il ſembloit croître avec les branches de cet arbre; tous les jours il l'alloit embraſſer; dans le ſommeil il ne ſongeoit que de luy; & deſſous le contour de ſes vertes tapiſſeries il ordonnoit de toutes ſes affaires. On connut bien que le Platane piqué d'une ardeur reciproque, eſtoit ravi de ſes careſſes; car à tous coups, ſans aucune raiſon apparente, on appercevoit ſes feüilles trémouſſer & comme treſſaillir de joye, les rameaux ſe courber en rond ſur ſa teſte, comme pour luy faire une

couronne, & deſcendre ſi prés de ſon viſage, qu'il eſtoit facile à connoiſtre que c'eſtoit plûtoſt pour le baiſer, que par inclination naturelle de tendre en bas. On remarquoit même que de jalouſie il arrangeoit & preſſoit ſes feüilles l'une contre l'autre, de peur que les rayons du jour ſe gliſſant à travers, ne le baiſaſſent auſſi-bien que luy. Le Roy de ſon coſté ne garda plus de bornes dans ſon amour. Il fit dreſſer ſon lit aux pieds du Platane, & le Platane qui ne ſçavoit comme ſe revancher de tant d'amitié, luy donnoit ce que les arbres ont de plus cher, c'eſtoit ſon miel & ſa roſée, qu'il diſtiloit tous les matins ſur luy.

Leurs careſſes auroient duré davantage, ſi la mort ennemie des belles choſes, ne les eût terminées : Artaxerxe expira d'amour dans les embraſſemens de ſon cher Platane ; & tous les Perſes affligez de la perte d'un ſi bon Prince, voulurent, pour luy donner encore quelque ſatisfaction aprés ſa mort, que ſon corps fût brûlé avec les branches de cet arbre, ſans qu'aucun autre bois fût employé à le conſommer.

Quand le bucher fut allumé, on vit ſa flâme s'entortiller avec celle de la graiſſe du corps ; & leurs chevelures ardentes qui ſe boucloient l'un à l'autre, s'éfiler en pyramide juſqu'à perte de veuë.

Ce feu pur & ſubtil ne ſe diviſa point ; mais quand il fut arrivé au Soleil, où, comme vous ſçavez, toute matiere ignée

aboutit, il forma le germe du Pommier d'Oreſte que vous voyez là à votre main droite.

Or l'engeance de ce fruit s'eſt perduë en voſtre Monde; & voicy comment ce malheur arriva.

Les peres & les meres qui, comme vous ſçavez, au gouvernement de leurs familles ne ſe laiſſent conduire que par l'intereſt, fâchez que leurs enfans auſſi-toſt qu'ils avoient goûté de ces pommes, prodiguaſſent à leur ami tout ce qu'ils poſſedoient, brûlerent autant de ces plantes qu'ils en purent découvrir: Ainſi l'eſpece étant perduë, c'eſt pour cela qu'on ne trouve plus aucun ami veritable.

A meſure donc que ces arbres furent conſommez par le feu, les pluyes qui tomberent deſſus, en calcinerent ſi-bien la cendre, que ce ſuc congelé ſe petrifia de la même façon que l'humeur de la fougere brûlée ſe metamorphoſe en verre; de ſorte qu'il ſe forma, par tous les climats de la terre, des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres metaliques, qu'on appelle aujourd'huy le fer & l'aimant, qui à cauſe de la ſympathie des fruits de Pilade & d'Oreſte, dont ils ont toujours conſervé la vertu, aſpirent encore tous les jours de s'embraſſer. Et remarquez que ſi le morceau d'aimant eſt plus gros, il attire le fer; ou ſi la piece de fer excede en quantité, c'eſt elle qui attire l'aimant; comme il arrivoit jadis dans le miraculeux effet des

pommes

pommes de Pilade & d'Oreſte, de l'une deſquelles quiconque avoit mangé davantage, étoit le plus aimé par celuy qui avoit mangé de l'autre.

Or le fer ſe nourrit d'aimant, & l'aimant ſe nourrit de fer ſi viſiblement, que celuy-là s'enroüille, & celui-cy perd ſa force; à moins qu'on ne les produiſe l'un à l'autre pour reparer ce qui ſe perd de leur ſubſtance.

N'avez-vous jamais conſideré un morceau d'aimant appuyé ſur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant ſe couvrir en un tourne-main de ces atômes metaliques; & l'amoureuſe ardeur avec laquelle ils s'accrochent, eſt ſi ſubite & ſi impatiente, qu'aprés s'être embraſſez partout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille baiſer un grain de fer, & pas un grain de fer qui ne veüille s'unir avec un grain d'aimant; car le fer ou l'aimant ſeparez, envoyent continuellement de leur maſſe les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment: mais quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à deſirer, chacun termine ſes voyages, & l'aimant occupe ſon repos à poſſeder le fer, comme le fer ramaſſe tout ſon être à joüir de l'aimant. C'eſt donc de la ſeve de ces deux arbres qu'a découlé l'humeur dont ces deux metaux ont pris naiſſance. Devant cela ils étoient inconnus; & ſi vous voulez ſçavoir de quelle matiere on fabriquoit des armes pour la guerre, Samſon s'armoit d'une

machoire d'Asne contre les Philistins ; Jupiter Roy de Crete, de feux artificiels, par lesquels il imitoit la foudre pour subjuguer ses ennemis ; Hercule enfin avec une massuë vainquit des Tyrans, & dompta des Monstres. Mais ces deux metaux ont encore une relation bien plus specifique avec nos deux arbres : Vous sçaurez qu'encore que ce couple d'amoureux sans vie inclinent vers le Pôle, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre ; & je vous en vais découvrir la raison, aprés que je vous auray un peu entretenu des Pôles.

Les Pôles sont les bouches du Ciel, par lesquelles il reprend la lumiere, la chaleur, & les influences qu'il a répanduës sur la terre : autrement si tous les tresors du Soleil ne remontoient à leur source, il y auroit long-temps (toute sa clarté n'étant qu'une poussiere d'atômes enflez, qui se détachent de son globe) qu'elle seroit éteinte, & qu'il ne luiroit plus ; ou que cette abondance de petits corps ignées, qui s'amoncelent sur la terre pour n'en plus sortir, l'auroient déja consommé. Il faut donc, comme je vous ay dit, qu'il y ait au Ciel des soûpiraux par où se dégorgent les repletions de la terre, & d'autres par où le Ciel puisse reparer ses pertes, afin que l'éternelle circulation de ces petits corps de vie penetre successivement tous les globes de ce grand Univers. Or les soûpiraux du Ciel sont les Pôles par où il se repaît des ames de tout ce

qui meurt dans les Mondes de chez luy, & tous les Aſtres ſont ſes bouches, & les pores par où s'exhalent derechef ſes eſprits. Mais pour vous montrer que ceci n'eſt pas une imagination ſi nouvelle, quand vos Poëtes anciens à qui la Philoſophie avoit découvert les plus cachez ſecrets de la Nature, parloient d'un Héros dont ils vouloient dire que l'ame étoit allée habiter avec les Dieux, ils s'exprimoient ainſi. Il eſt monté au Pôle, il eſt aſſis ſur le Pôle, il a traverſé le Pôle, parce qu'ils ſçavoient que les Pôles étoient les ſeules entrées par où le Ciel reçoit tout ce qui eſt ſorti de chez luy. Si l'autorité de ces grands hommes ne vous ſatisfait pleinement, l'experience de vos modernes qui ont voyagé vers le Nort, vous contentera peut-être. Ils ont trouvé que plus ils approchoient de l'Ourſe, pendant les ſix mois de nuit dont on a crû que ce climat étoit tout noir, une grande lumiere éclairoit l'horiſon, qui ne pouvoit partir que du Pôle, parce qu'à meſure qu'on s'en approchoit, & qu'on s'éloignoit par conſequent du Soleil, cette lumiere devenoit plus grande. Il eſt donc bien vray-ſemblable qu'elle procede des rayons du jour, & d'un grand monceau d'ames, leſquelles comme vous ſçavez ne ſont faites que d'atômes lumineux qui s'en retournent au Ciel par leurs portes accoûtumées.

Il n'eſt pas difficile aprés cela de comprendre pourquoy le fer froté d'aimant,

ou l'aimant froté de fer, ſe tourne vers le Pôle : car étant un extrait du corps de Pilade & d'Oreſte, & ayant toujours conſervé les inclinations des deux arbres, comme les deux arbres celle des deux Amans, ils doivent aſpirer de ſe rejoindre à leur ame; c'eſt pourquoy il ſe guinde vers le Pôle par où il ſent qu'elle eſt montée; avec cette retenuë pourtant, que le fer ne s'y tourne point, s'il n'eſt froté d'aimant; ni l'aimant s'il n'eſt froté de fer, à cauſe que le fer ne veut point abandonner un Monde, privé de ſon ami l'aimant, ni l'aimant privé de ſon amy le fer, & qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à faire ce voyage l'un ſans l'autre.

Cette voix alloit je penſe entamer un autre diſcours ; mais le bruit d'une grande allarme qui ſurvint l'en empêcha : toute la Foreſt en rumeur ne retentiſſoit que de ces mots, gare la peſte, & paſſe parole.

Je conjuray l'arbre qui m'avoit ſi long-temps entretenu, de m'apprendre d'où procedoit un ſi grand deſordre. Mon amy, me dit-il, nous ne ſommes pas en ces quartiers-cy encore bien informez des particularitez du mal : je vous diray ſeulement en trois mots, que cette peſte dont nous ſommes menacez, eſt ce qu'entre les hommes on appelle embraſement ; nous pouvons bien le nommer ainſi, puiſque parmi nous il n'y a point de maladie plus contagieuſe. Le remede que nous y allons apporter, c'eſt de roi-

dir nos haleines, & de souffler tous ensemble vers l'endroit d'où part l'inflammation, afin de repousser ce mauvais air. Je croy que ce qui nous aura apporté cette fiévre ardente, est une bête à feu qui rode depuis quelques jours à l'entour de nos Bois; car comme elles ne vont jamais sans feu, & ne s'en peuvent passer, celle-cy sera sans doute venuë le mettre à quelqu'un de nos arbres.

Nous avions mandé l'animal Glaçon pour venir à notre secours; cependant il n'est pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ay pas le temps de vous entretenir, il faut songer au salut commun; & vous-même, prenez la fuite, autrement vous courez risque d'être envelopé dans notre ruine.

Je suivis son conseil, sans toutefois me beaucoup presser, parce que je connoissois mes jambes. Cependant je sçavois si peu la Carte du Païs, que je me trouvay au bout de dix-huit heures de chemin au derriere de la Foreſt dont je pensois fuir, & pour surcroist d'apprehension, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranloient le cerveau, tandis que la funeste & blême lueur de mille éclairs venoit éteindre mes prunelles.

De moment en moment les coups redoubloient avec tant de furie, que l'on eût dit que les fondemens du Monde alloient s'écrouler; & malgré tout cela, le Ciel ne parut jamais plus serain. Comme je me vis au bout de mes raisons, enfin le

desir de connoître la cause d'un évenement si extraordinaire, m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit sembloit s'épandre.

Je cheminay environ l'espace de quatre cens stades, à la fin desquelles j'apperçus au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules, qui aprés avoir en broüillant tourné long-temps à l'entour l'une de l'autre, s'approchoient, & puis se reculoient : Et j'observay que quand le heurt se faisoit, c'étoit alors qu'on entendoit ces grands coups ; mais à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui de loin m'avoit paru deux boules, étoient deux animaux ; l'un desquels, quoy que rond par en bas, formoit un triangle par le milieu ; & sa tête fort élevée, avec sa rousse chevelure qui flotoit contremont, s'éguisoit en pyramide. Son corps étoit troüé comme un crible, & à travers ces pertuis déliez qui luy servoient de pores, on appercevoit glisser de petites flâmes qui sembloient le couvrir d'un plumage de feu.

En cheminant là autour, je rencontray un Vieillard fort venerable, qui regardoit ce fameux combat avec autant de curiosité que moy. Il me fit signe de m'approcher, j'obéïs, & nous nous assismes l'un auprés de l'autre.

J'avois dessein de luy demander le motif qui l'avoit amené en cette contrée, mais il me ferma la bouche par ces paroles: Hé bien, vous sçaurez le motif qui

m'amene en cette contrée. Et là-dessus il me raconta fort au long toutes les particularitez de son voyage. Je vous laisse à penser si je demeuray interdit. Cependant pour accroître ma consternation, comme déja je brûlois de luy demander quel Demon luy réveloit mes pensées : Non, non s'écria-t-il, ce n'est point un Démon qui me révele vos pensées... Ce nouveau tour de Devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, & je remarquay qu'il contrefaisoit mon port, mes gestes, ma mine, situoit tous ses membres, & figuroit toutes les parties de son visage sur le patron des miennes; enfin mon Ombre en relief ne m'eût pas mieux representé. Je voy, continua-t-il, que vous êtes en peine de sçavoir pourquoy je vous contrefais, & je veux bien vous l'apprendre. Sçachez donc qu'afin de connoître votre interieur, j'arrange toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre; car étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moy par cette disposition de matiere, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matiere.

Vous jugerez cet effet-là possible, si autrefois vous avez observé que les gemeaux qui se ressemblent, ont ordinairement l'esprit, les passions, & la volonté semblables : jusques-là qu'il s'est rencontré à Paris deux Bessons qui n'ont jamais eu que les mêmes maladies & la même santé; se sont mariez, sans sçavoir le des-

ſein l'un de l'autre, à même heure & à même jour; ſe ſont reciproquement écrit des lettres, dont le ſens, les mots, & la conſtruction étoient de même; & qui enfin ont compoſé ſur un même ſujet, une même ſorte de Vers, avec les mêmes pointes, le même tour, & le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il étoit impoſſible que la compoſition des organes de leurs corps étant pareille dans toutes ſes circonſtances, ils n'operaſſent d'une façon pareille, puiſque deux inſtrumens égaux touchez également, doivent rendre une harmonie égale; & qu'ainſi conformant tout-à-fait mon corps au vôtre, & devenant pour ainſi dire votre jumeau, il eſt impoſſible qu'un même branle de matiere ne nous cauſe à tous deux un même branle d'eſprit?

Aprés cela il ſe remit encore à me contrefaire, & pourſuivit ainſi. Vous étes maintenant fort en peine de l'origine du combat de ces deux Monſtres, mais je veux vous l'apprendre. Sçachez donc que les arbres de la Foreſt que nous avons à dos, n'ayant pû repouſſer avec leurs ſouffles les violens efforts de la Bête à feu, ont eu recours à l'animal Glaçon.

Je n'ay encore, luy dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un Chêne de cette contrée, mais fort à la hâte, car il ne ſongeoit qu'à ſe garentir; c'eſt pourquoy je vous ſupplie de m'en faire ſçavant.

Voicy comme il me parla. On verroit

en ce globe où nous ſommes, les Bois ſont clair ſemez, à cauſe du grand nombre de Bêtes à feu qui les deſolent, ſans les animaux Glaçons qui tous les jours, à la priére des Foreſts leurs amies, viennent guerir les arbres malades; je dis guerir, car à peine de leur bouche gelée ont-ils ſouflé ſur les charbons de cette peſte, qu'ils l'eteignent.

Au Monde de la Terre d'où vous étes, & d'où je ſuis, la Bête à feu s'appelle Salemandre, & l'animal Glaçon y eſt connu par celuy de Remore. Or vous ſçaurez que les Remores habitent vers l'extremité du Pôle, au plus profond de la Mer glaciale; & c'eſt la froideur évaporée de ces Poiſſons à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la Mer, quoy que ſalée.

La pluſpart des Pilotes qui ont voyagé pour la découverte du Groenland, ont enfin experimenté qu'en certaine ſaiſon les glaces qui d'autres fois les avoient arrêtez, ne ſe rencontroient plus: mais encore que cette Mer fût libre dans le temps où l'Hyver y eſt le plus âpre, ils n'ont pas laiſſé d'en attribuer la cauſe à quelque chaleur ſecrette qui les avoit fonduës; mais il eſt bien plus vray-ſemblable que les Remores qui ne ſe nourriſſent que de glaces, les avoient pour lors abſorbées. Or vous devez ſçavoir que quelque mois aprés qu'elles ſe ſont repuës, cette effroyable digeſtion leur rend l'eſtomach ſi morfondu, que la ſeule haleine qu'ils expi-

rent, reglace derechef toute la Mer du Pôle. Quand elles sortent sur la Terre (car elles vivent dans l'un & dans l'autre élement,) elles ne se rassasient que de Ciguë, d'Aconit, d'Opium, & de Mandragore.

On s'étonne en nostre Monde d'où procedent ces frileux vents du Nort qui traînent toujours la gelée; mais si nos Compatriotes sçavoient comme nous, que les Remores habitent en ce climat: ils connoîtroient, comme nous, qu'ils proviennent du souffle avec lequel ils essayent de repousser la chaleur du Soleil qui les approche.

Cette eau stigiale, de laquelle on empoisonna le grand Alexandre, & dont la froideur petrifia ses entrailles, étoit du pissat d'un de ces animaux. Enfin le Remore contient si éminemment tous les principes de froidure, que passant par dessous un Vaisseau, le Vaisseau se trouve saisi du froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi jusqu'à ne pouvoir démarer de sa place. C'est pour cela que la moitié de ceux qui ont cinglé vers le Nort, à la découverte du Pôle, n'en sont point revenus, parce que c'est un miracle si les Remores, dont le nombre est si grand dans cette Mer, n'arrêtent leurs Vaisseaux. Voila pour ce qui est des animaux glaçons.

Mais quant aux Bêtes à feu, elles logent dans terre sous des montagnes de Bitume allumé, comme l'Etna, le Vesuve;

& le Cap rouge. Ces boutons que vous voyez à la gorge de celui-cy, qui procedent de l'inflammation de son foye, ce sont...

Nous restâmes aprés cela sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La Salemandre attaquoit avec beaucoup d'ardeur; mais le Remore soutenoit impenetrablement. Chaque heurt qu'ils se donnoient, engendroit un coup de tonnerre; comme il arrive dans les Mordes d'icy autour, où la rencontre d'une nuë chaude avec une froide, excite le même bruit.

Des yeux de la Salemandre il sortoit à chaque œillade de colere qu'elle dardoit contre son ennemi, une rouge lumiere, dont l'air paroissoit allumé en volant; elle suoit de l'huile boüillante, & pissoit de l'eau forte.

Le Remore de son côté gros, pesant, & quarré, montroit un corps tout écaillé de glaçons. Ses larges yeux paroissoient deux assiettes de cristal, dont les regards charioient une lumiere si morfondante, que je sentois frissonner l'Hyver sur chaque membre de mon corps où elle les attachoit. Si je pensois mettre ma main au devant, ma main en prenoit l'onglée; l'air même autour d'elle, atteint de sa rigueur, s'épaississoit en neige, la terre durcissoit sous ses pas; & je pouvois compter les traces de la Bête par le nombre des engelures qui m'accueilloient quand je marchois dessus.

Au commencement du combat, la Salemandre, à cauſe de la vigoureuſe contention de ſa premiere ardeur, avoit fait ſuer le Remore; mais à la longue cette ſueur s'étant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas ſi gliſſant, que la Salemandre ne pouvoit joindre le Remore ſans tomber. Nous connûmes bien, le Philoſophe & moy, qu'à force de cheoir & ſe relever tant de fois, elle s'étoit fatiguée; car ces éclats de tonnerre auparavant ſi effroyables, qu'enfantoit le choc dont elle heurtoit ſon ennemie, n'étoient plus que le bruit ſourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête; & ce bruit ſourd amorti peu à peu, dégenera en un fremiſſement ſemblable à celuy d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand le Remore connut que le combat tiroit aux abois, par l'affoibliſſement du choc dont il ſe ſentoit à peine ébranlé, il ſe dreſſa ſur un angle de ſon cube, & ſe laiſſa cheoir de toute ſa peſanteur ſur l'eſtomach de la Salemandre, avec un tel ſuccés, que le cœur de la pauvre Salemandre, où tout le reſte de ſon ardeur s'étoit concentrée, en ſe crevant, fit un éclat ſi épouvantable, que je ne ſçay rien dans la Nature pour le comparer.

Ainſi mourut la Bête à feu ſous la pareſſeuſe reſiſtance de l'animal Glaçon.

Quelque temps aprés que le Remore ſe fut retiré, nous nous approchâmes du

champ de bataille; & le Vieillard s'étant enduit les mains de la terre ſur laquelle elle avoit marché, comme d'un preſervatif contre la brûlure, il empoigna le cadavre de la Salemandre. Avec le corps de cet animal, me dit-il, je n'ay que faire de feu dans ma cuiſine; car pourvû qu'il ſoit pendu à la cremillée, il fera boüillir & rotir tout ce que j'auray mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde ſoigneuſement; s'ils étoient nettoyez des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits Soleils. Les anciens de notre Monde les ſçavoient bien mettre en œuvre; c'eſt ce qu'ils nommoient des Lampes ardentes, & l'on ne les appendoit qu'aux ſepultures pompeuſes des perſonnes illuſtres.

Nos Modernes en ont rencontré, en foüillant quelques-uns de ces fameux tombeaux; mais leur ignorante curioſité les a crevez, en penſant trouver, derriere les membranes rompuës, ce feu qu'ils y voyoient reluire.

Le Vieillard marchoit toujours, & moy je le ſuivois, attentif aux merveilles qu'il me débitoit. Or à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal Glaçon.

Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais vû de Remores; car ces Poiſſons ne s'élevent guere à fleur d'eau, encore n'abandonnent-ils quaſi point l'Ocean Septentrional. Mais ſans doute

vous aurez vu de certains animaux qui en quelque façon ſe peuvent dire de leur eſpece. Je vous ai tantôt dit que cette Mer, en tirant vers le Pôle, eſt toute pleine de Remores, qui jettent leur fray ſur la vaſe, comme les autres Poiſſons. Vous ſçaurez donc que cette ſemence extraite de toute leur maſſe, en contient ſi éminemment toute la froideur, que ſi un Navire eſt pouſſé par deſſus, le Navire en contracte un ou pluſieurs Vers, qui deviennent Oiſeaux, dont le ſang privé de chaleur fait qu'on les range, quoy qu'ils aïent des aîles, au nombre des Poiſſons : auſſi le Souverain Pontife, lequel connoît leur origine, ne défend pas d'en manger en Carême. C'eſt ce que vous appellez des Macreuſes.

Je cheminois toûjours ſans autre deſſein que de le ſuivre, mais tellement ravi d'avoir trouvé un homme, que je n'oſois détourner les yeux de deſſus luy, tant j'avois peur de le perdre. Jeune mortel, me dit il, (car je voy bien que vous n'avez pas encore comme moy ſatisfait au tribut que nous devons à la Nature,) auſſi-tôt que je vous ai vu, j'ai rencontré ſur votre viſage ce je ne ſçai quoy qui donne envie de connoître les gens. Si je ne me trompe aux circonſtances de la conformation de votre corps, vous devez être François, & natif de Paris. Cette Ville eſt le lieu, où aprés avoir promené mes diſgraces par toute l'Europe, je les ai terminées.

Je me nomme Companella, & ſuis Ca-

labrois de nation. Depuis ma venuë au Soleil, j'ai employé mon temps à visiter les climats de ce grand globe, pour en découvrir les merveilles. Il est divisé en Royaumes, Republiques, Etats, & Principautez, comme la Terre. Ainsi les quadrupedes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le sien; & quoy que quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'espece étrangere, particulierement aux hommes, que les Oiseaux par dessus tous haïssent à mort, je puis voyager par-tout sans courre de risque, à cause qu'une ame de Philosophe est tissuë de parties bien plus deliées, que les instrumens dont on se serviroit à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la Province des Arbres, quand les desordres de la Salemandre ont commencé: ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi bien que moy, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un moment après. Au reste je m'en retourne à la Province des Philosophes.... Quoy, luy dis-je, il y a donc ainsi des Philosophes dans le Soleil? S'il y en a, repliqua le bon homme! Ouy, certes, & ce sont les principaux habitans du Soleil, & ceux-là mêmes dont la renommée de votre Monde a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre; car j'espere mettre le pied dans leur Ville, avant qu'il soit trois jours. Je ne croy pas que vous

puiſſiez concevoir de quelle façon ces grands Génies ſe ſont tranſportez ici. Non certes, m'écriai-je; car tant d'autres perſonnes auroient-elles eu juſqu'à preſent les yeux bouchez, pour n'en pas trouver le chemin? Ou bien, eſt-ce qu'aprés la mort, nous tombons entre les mains d'un Examinateur des Eſprits, lequel, ſelon notre capacité, nous accorde ou nous refuſe le droit de Bourgeoiſie au Soleil?

Ce n'eſt rien de tout cela, repartit le Vieillard. Les ames viennent, par un principe de reſſemblance, ſe joindre à cette maſſe de lumiere; car ce Monde-cy n'eſt formé d'autre choſe que des eſprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme ſont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne.

Ainſi dés qu'une Plante, une Bête, ou un Homme expirent, leurs ames montent, ſans s'éteindre, à ſa ſphere; de même que vous voyez la flâme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le ſuif qui la retient par les pieds. Or toutes ces ames, unies qu'elles ſont à la ſource du jour, & purgées de la groſſe matiere qui les empêchoit, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de ſentir, & de raiſonner; car elles ſont employées à former le ſang & les eſprits vitaux du Soleil, ce grand & parfait animal: Et c'eſt auſſi pourquoy vous ne devez point douter que le Soleil n'opere de l'eſprit bien plus parfaitement que vous, puis que c'eſt par la chaleur d'un million de

ces

ces ames rectifiées, dont la sienne est un élixir, qu'il connoît le secret de la vie, qu'il influë à la matiere de vos Mondes la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir être, & enfin qu'il se fait voir & fait voir toutes choses.

Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoy les ames des Philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du Soleil, comme celle des autres hommes.

Il y a trois sortes d'esprits dans toutes les Planettes, c'est-à-dire dans les petits Mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci.

Les plus grossiers servent simplement à reparer l'embonpoint du Soleil. Les subtils s'insinuent à la place de ses rayons; mais ceux des Philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tous entiers à la sphere du jour, pour en être habitans. Or elles ne deviennent pas, comme les autres, une partie integrante de sa masse, parce que la matiere qui les compose, au point de leur generation, se mêle si exactement, que rien ne la peut plus déprendre: semblable à celle qui forme l'or, les diamans, & les astres, dont toutes les parties sont mêlées par tant d'enlacemens, que le plus fort dissolvant n'en sçauroit relâcher l'étrainte.

Or ces ames de Philosophes sont tellement à l'égard des autres ames, ce que l'or, les diamans, & les astres, sont à l'é-

gard des autres corps, qu'Epicure dans le Soleil eſt le même Epicure qui vivoit jadis ſur la terre.

Le plaiſir que je recevois en écoutant ce grand homme, m'accourciſſoit le chemin, & j'entamois ſouvent tout exprés des matieres ſçavantes & curieuſes, ſur leſquelles je ſollicitois ſa penſée, afin de m'inſtruire: Et certes je n'ay jamais vû de bonté ſi grande que la ſienne; car quoy qu'il pût, à cauſe de l'agilité de ſa ſubſtance, arriver tout ſeul en fort peu de journées au Royaume des Philoſophes, il aima mieux s'ennuyer long-temps avec moy, que de m'abandonner parmi ces vaſtes ſolitudes.

Cependant il étoit preſſé; car je me ſouviens que m'étant aviſé de luy demander pourquoy il s'en retournoit auparavant que d'avoir reconnu toutes les regions de ce grand Monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ſes amis, lequel étoit nouvellement arrivé, l'obligeoit à rompre ſon voyage. Je reconnus, par la ſuite de ſon diſcours, que cet Amy étoit ce fameux Philoſophe de notre temps, Monſieur Déſcartes, & qu'il ne ſe hâtoit que pour le joindre.

Il me répondit encore, ſur ce que je luy demanday en quelle eſtime il avoit ſa Phyſique, qu'on ne la devoit lire qu'avec le même reſpect qu'on écoute prononcer des Oracles. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que la ſcience des choſes naturelles n'ait beſoin, comme les autres ſciences,

de préoccuper nôtre jugement d'axiômes qu'elle ne prouve point : mais les principes de la ſienne étant ſuppoſez, il n'y en a aucune qui ſatisfaſſe plus neceſſairement à toutes les apparences.

Je ne pus en cét endroit m'empêcher de l'interrompre : Mais, luy dis-je, il me ſemble que ce Philoſophe a toujours impugné le vuide ; & cependant, quoy qu'il fût Epicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Epicure, c'eſt-à-dire aux atômes, il a établi pour commencement des choſes, un cahos de matiere tout-à-fait ſolide, que Dieu diviſa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun deſquels il imprima des mouvemens oppoſez. Or il veut que ces cubes en ſe froiſſant l'un contre l'autre, ſe ſoient égrugez en parcelles de toutes ſortes de figures : mais comment peut-il concevoir que ces pieces quarrées ayent commencé de tourner ſeparément, ſans avoüer qu'il s'eſt fait du vuide entre les deux angles ? Ne s'en rencontroit-il pas neceſſairement dans les eſpaces que les angles de ces quarreaux étoient contraints d'abandonner pour ſe mouvoir ? Et puis, ces quarreaux qui n'occupoient qu'une certaine étenduë, avant que de tourner, peuvent-ils s'être meus en cercle, qu'ils n'en ayent occupé dans leur circonference encore une fois autant ? La Geometrie nous enſeigne que cela ne ſe peut : Donc la moitié de cet eſpace a dû neceſſairement demeurer vuide,

puis qu'il n'y avoit point encore d'atômes pour la remplir.

Mon Philoſophe me répondit, que Monſieur Deſcartes nous rendoit raiſon de cela luy-même, & qu'étant né auſſi obligeant que Philoſophe, il ſeroit aſſûrément ravi de trouver en ce Monde un homme mortel, pour l'éclaircir de cent doutes que la ſurpriſe de la mort l'avoit contraint de laiſſer à la terre qu'il venoit de quitter; qu'il ne croyoit pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, ſuivant ſes principes, que je n'avois examinez qu'autant que la foibleſſe de mon eſprit me le pouvoit permettre; parce, diſoit-il, que les ouvrages de ce grand homme ſont ſi pleins & ſi ſubtils, qu'il faut une attention pour les entendre qui demande l'ame d'un vray & conſommé Philoſophe: ce qui fait qu'il n'y a pas un Philoſophe dans le Soleil, qui n'ait de la veneration pour luy; juſques-là que l'on ne veut pas luy conteſter le premier rang, ſi la modeſtie ne l'en éloigne.

Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourroit vous apporter, nous en diſcourrons ſuivant ſes principes, qui ſont aſſûrement ſi clairs, & ſemblent ſi bien ſatisfaire à tout par l'admirable lumiere de ce grand Génie, qu'on diroit qu'il a concouru à la belle & magnifique ſtructure de cet Univers.

Vous vous ſouvenez bien qu'il dit que notre entendement eſt fini: ainſi la matiere étant diviſible à l'infini, il ne faut

pas douter que c'eſt une de ces choſes qu'il ne peut comprendre ni imaginer, & qu'il eſt bien au-deſſus de luy d'en rendre raiſon : mais, dit-il, quoy que cela ne puiſſe tomber ſous les ſens, nous ne laiſſons pas de concevoir que cela ſe fait, par la connoiſſance que nous avons de la matiere ; & nous ne devons pas, dit-il, héſiter à déterminer notre jugement ſur les choſes que nous concevons. En effet, pouvons-nous imaginer la maniere dont l'ame agit ſur le corps ? Cependant on ne peut nier cette verité, ni la revoquer en doute ; au lieu que c'eſt une abſurdité bien plus grande d'attribuer au vuide un eſpace qui eſt une proprieté qui appartient au corps de l'étenduë, vû que l'on confondroit l'idée du rien avec celle de l'être, & que l'on luy donneroit des qualitez à luy qui ne peut rien produire, & ne peut être auteur de quoy que ce ſoit. Mais, dit-il, pauvre mortel, je ſens que ces ſpeculations te fatiguent, parce que, comme dit cet excellent homme, tu n'as jamais pris peine à bien épurer ton eſprit d'avec la maſſe de ton corps, & parce que tu l'as rendu ſi pareſſeux, qu'il ne veut plus faire aucunes fonctions ſans le ſecours des ſens.

Je luy allois repartir, lors qu'il me tira par le bras pour me montrer un Vallon de merveilleuſe beauté. Appercevez-vous, me dit-il, cette enfonçure de terrain où nous allons deſcendre ? On diroit que le coupeau des collines qui la bor-

nent, ſe ſoit exprés couronné d'arbres, pour inviter par la fraîcheur de ſon ombre les paſſans au repos.

C'eſt au pied de l'un de ces Coſteaux que le Lac du Sommeil prend ſa ſource; il n'eſt formé que de la liqueur des cinq Fontaines. Au reſte, s'il ne ſe mêloit aux trois Fleuves, & par ſa peſanteur n'engourdiſſoit leurs eaux, aucun animal de notre Monde ne dormiroit. Je ne puis exprimer l'impatience qui me preſſoit de le queſtionner ſur ces trois Fleuves dont je n'avois point encore oüi parler? Mais je reſtay content, quand il m'eut promis que je verrois tout.

Nous arrivâmes bien-tôt aprés dans le Vallon, & quaſi au même temps, ſur le tapis qui borde ce grand Lac.

En verité, me dit Campanella, vous êtes bien heureux de voir avant mourir toutes les merveilles de ce Monde; c'eſt un bien pour les habitans de votre globe, d'avoir porté un homme qui luy puiſſe apprendre les merveilles du Soleil, puiſque ſans vous ils étoient en danger de vivre dans une groſſiere ignorance, & de goûter cent douceurs, ſans ſçavoir d'où elles viennent; car on ne ſçauroit imaginer les liberalitez que le Soleil fait à tous vos petits globes; & ce Vallon ſeul répand une infinité de biens par tout l'Univers, ſans leſquels vous ne pourriez vivre, & ne pourriez pas ſeulement voir le jour: Il me ſemble que c'eſt aſſez d'avoir vû cette Contrée, pour vous faire

avoüer que le Soleil eſt votre pere, & qu'il eſt l'auteur de toutes choſes. Pource que ces cinq ruiſſeaux viennent ſe dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou ſeize heures; & cependant ils paroiſſent ſi fatiguez quand ils arrivent, qu'à peine ſe peuvent-ils remuer: mais ils témoignent leur laſſitude par des effets bien differens; car celuy de la vûë s'étreſſit à meſure qu'il s'approche de l'Etang du Sommeil. L'oüye, à ſon embouchure, ſe confond, s'égare, & ſe perd dans la vaſe; l'odorat excite un murmure ſemblable à celuy d'un homme qui ronfle; le goût, affadi du chemin, devient tout à fait inſipide; & le toucher, n'agueres ſi puiſſant, qu'il logeoit tous ſes compagnons, eſt réduit à cacher ſa demeure. De ſon côté la Nymphe de la Paix qui fait ſa demeure au milieu du Lac, reçoit ſes hôtes à bras ouverts, les couche dans ſon lit, & les dorlotte avec tant de délicateſſe, que pour les endormir, elle prend elle-même le ſoin de les bercer. Quelque temps aprés, s'étant ainſi confondus dans ce vaſte rond d'eau, on le voit à l'autre bout ſe partager derechef en cinq ruiſſeaux, qui reprennent les mêmes noms en ſortant, qu'ils avoient laiſſez en entrant: mais les plus hâtez de partir, & qui tiraillent leurs compagnons pour ſe mettre en chemin, c'eſt l'oüye & le toucher; car pour les trois autres, ils attendent que ceux-cy les éveillent, & le goût ſpecialement demeure toujours derriere les autres.

Le noir concave d'une Grote se voute par dessus le Lac du Sommeil. Quantité de Tortuës se promenent à pas lents sur les rivages ; mille fleurs de Pavot communiquent à l'eau en s'y mirant, la vertu d'endormir ; on voit jusqu'à des Marmotes arriver de cinquante lieües pour y boire ; & le gazoüillis de l'onde est si charmant, qu'il semble qu'elle se froisse contre les cailloux avec mesure, & tâche de composer une musique assoupissante.

Le sage Campanella prévit sans doute que j'en allois sentir quelque atteinte, c'est pourquoy il me conseilla de doubler le pas. Je luy eusse obéi, mais les charmes de cette eau m'avoient tellement enveloppé la raison, qu'il ne m'en resta presque pas assez pour entendre ces dernieres paroles. Dormez donc, dormez, je vous laisse ; aussi-bien, les songes qu'on fait icy sont tellement parfaits, que vous serez quelque jour bien-aise de vous ressouvenir de celuy que vous allez faire. Je me divertiray cependant à visiter les raretez du lieu ; & puis, je vous viendray rejoindre. Je croy qu'il ne discourut pas davantage, ou bien la vapeur du sommeil m'avoit déja mis hors d'état de pouvoir l'écouter.

J'étois au milieu d'un songe le plus sçavant & le mieux conçu du monde, quand mon Philosophe me vint éveiller : Je vous en feray le recit lors que cela n'interrompra point le fil de mon discours ; car

car il eſt tout à fait important que vous le ſçachiez, pour vous faire connoître avec quelle liberté l'eſprit des habitans du Soleil agit pendant que le ſommeil captive ſes ſens. Pour moy, je penſe que ce Lac évapore un air, qui a la proprieté d'épurer entiérement l'eſprit de l'embarras des ſens; car il ne ſe preſente rien à votre penſée qui ne ſemble vous perfectionner & vous inſtruire: c'eſt ce qui fait que j'ai le plus grand reſpect du monde pour ces Philoſophes qu'on nomme réveurs, dont nos ignorans ſe moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en ſurſaut: il me ſemble que j'oüis qu'il diſoit; Mortel, c'eſt aſſez dormir, levez-vous, ſi vous deſirez voir une rareté qu'on n'imagineroit jamais dans votre Monde. Depuis une heure environ que je vous ai quitté, pour ne point troubler votre repos, je me ſuis toujours promené le long des cinq Fontaines qui ſortent de l'Eſtang du Sommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ai toutes conſiderées; elles portent le nom des cinq ſens, & coulent fort prés l'une de l'autre: Celle de la vuë ſemble un tuyau fourchu, plein de diamans en poudre, & de petits miroirs, qui dérobent & reſtituent les images de tout ce qui ſe preſente; elle environne de ſon cours le Royaume des Lynx. Celle de l'oüye eſt pareillement double; il tourne en s'inſinuant comme un dédale, & l'on oit retentir au plus creux des concavitez de ſa couche, un

echo de tout le bruit qui raiſonne à l'entour; je ſuis fort trompé ſi ce ne ſont des Renards que j'ai vu s'y curer les oreilles. Celle de l'odorat paroît comme les precedentes, qui ſe diviſe en deux petits canaux cachez ſous une ſeule voûte; elle extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne ſçai quoy d'inviſible, dont elle compoſe mille ſortes d'odeurs qui lui tiennent lieu d'eau; on trouve aux bords de cette ſource force Chiens qui s'affinent le nez. Celle du goût coule par ſaillies, leſquelles n'arrivent ordinairement que trois ou quatre fois le jour, encore faut-il qu'une grande vanne de corail ſoit levée, & par deſſous celle-là, quantité d'autres fort petites qui ſont d'ivoire; ſa liqueur reſſemble à de la ſalive. Mais quant à la cinquiéme, celle du toucher, elle eſt ſi vaſte & ſi profonde, qu'elle environne toutes ſes ſœurs, juſqu'à coucher de ſon long dans leur lit, & ſon humeur épaiſſe ſe répand au large ſur des gazons tout verts de plantes ſenſitives.

Or vous ſçaurez que j'admirois, glacé de veneration, les myſterieux détours de toutes ces Fontaines, quand à force de cheminer je me ſuis trouvé à l'embouchure où elles ſe dégorgent dans les trois Rivieres: Mais ſuivez-moy, vous comprendrez beaucoup mieux la diſpoſition de toutes ces choſes en les voyant. Une promeſſe ſi forte, ſelon moy, acheva de m'éveiller, je luy tendis le bras, & nous marchâmes par le même chemin qu'il a-

voit tenu le long des levées qui compriment les cinq ruisseaux, chacun dans son canal.

Au bout environ d'une stade, quelque chose d'aussi luisant qu'un Lac parvint à nos yeux. Le sage Campanella ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il me dit : Enfin, mon Fils, nous touchons au port, je voi distinctement les trois Rivieres.

A cette nouvelle je me sentis transporté d'une telle ardeur, que je pensois être devenu Aigle. Je volai plutôt que je ne marchai, & courus tout autour, d'une curiosité si avide, qu'en moins d'une heure mon Conducteur & moy nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands Fleuves arrousent les campagnes brillantes de ce Monde embrasé : Le premier & le plus large, se nomme la Memoire ; le second, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination ; le troisiéme, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Memoire, on entend jour & nuit un ramage importun de Geays, de Perroquets, de Pies, d'Etourneaux, de Linotes, de Pinçons, & de toutes les especes qui gazoüillent ce qu'elles ont appris. La nuit ils ne disent mot, car ils sont pour lors occupez à s'abreuver de la vapeur épaisse qu'exhalent ces lieux aquatiques ; mais leur estomach cacochime la digere si mal, qu'au matin quand ils pensent l'avoir convertie en leur substance, on la voit tomber aussi pure qu'-

elle étoit, dans la Riviere. L'eau de ce Fleuve paroît gluante, & roule avec beaucoup de bruit; les échos qui ſe forment dans ſes cavernes, repetent la parole juſqu'à plus de mille fois. Elle engendre de certains Monſtres, dont le viſage approche du viſage de Femme; il s'y en voit d'autres plus furieux, qui ont la tête cornuë & quarrée, & à peu prés ſemblable à celle de nos Pedans. Ceux-là ne s'occupent qu'à crier, & ne diſent pourtant que ce qu'ils ſe ſont entendu dire les uns aux autres.

Le Fleuve de l'Imagination coule plus doucement; ſa liqueur legere & brillante étincelle de tous côtez. Il ſemble, à regarder cette eau, d'un torrent de bluettes humides, qui n'obſervent en voltigeant aucun ordre certain. Aprés l'avoir conſideré plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle rouloit dans ſa couche, étoit de pur or potable, & ſon écume de l'huile de Talc. Le Poiſſon qu'elle nourrit, ce ſont des Remores, des Syrenes, & des Salemandres. On y trouve au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec leſquels on devient peſant quand on les touche par l'envers, & leger quand on ſe les applique par l'endroit. J'y en remarquai de ces autres encore dont Gigés avoit un anneau, qui rendent inviſibles; mais ſur-tout, un grand nombre de pierres philoſophales éclatent parmi ſon ſable. Il y avoit ſur les rivages force arbres fruitiers, principalement de

ceux que trouva Mahomet en Paradis; les branches fourmilloient de Phénix, & j'y remarquai des ſauvageons de ce Fruitier, où la Diſcorde cueillit la pomme qu'elle jetta aux pieds des trois Déeſſes; on avoit anté deſſus des gréfes du jardin des Heſperides. Chacun de ces deux larges Fleuves ſe diviſe en une infinité de bras qui s'entrelaſſent; & j'obſervai que quand un grand ruiſſeau de la Memoire en approchoit un plus petit de l'Imagination, il éteignoit auſſi-tôt celui-là; mais qu'au contraire ſi le ruiſſeau de l'Imagination étoit plus vaſte, il tariſſoit celui de la Memoire. Or comme ces trois Fleuves, ſoit dans leur canal, ſoit dans leurs bras, cheminent toujours à côté l'un de l'autre; par-tout où la Memoire eſt forte, l'Imagination diminuë, & celle-cy groſſit, à meſure que l'autre s'abaiſſe.

Proche de là coule d'une lenteur incroyable la riviere du Jugement; ſon canal eſt profond, ſon humeur ſemble froide; & lorſqu'on en répand ſur quelque choſe, elle ſeche au lieu de moüiller. Il croît parmi la vaſe de ſon lit des plantes d'Ellebore, dont la racine qui s'étend en longs filamens, nettoye l'eau de ſa bouche: Elle nourrit des Serpens, & deſſus l'herbe molle qui tapiſſe ſes rivages, un million d'Elephans ſe repoſent: Elle ſe diſtribuë, comme ſes deux germaines, en une infinité de petits rameaux; elle groſſit en cheminant; & quoy qu'elle gagne toujours païs, elle va & revient éternellement ſur ſoy-même.

De l'humeur de ces trois Rivieres tout le Soleil eſt arrousé ; elle ſert à détremper les atômes brûlans de ceux qui meurent dans ce grand Monde ; mais cela merite bien d'être traitté plus au long.

La vie des animaux du Soleil eſt fort longue, ils ne finiſſent que de mort naturelle qui n'arrive qu'au bout de ſept à huit mille ans, quand pour les continus excès d'eſprit où leur temperament de feu les incline, l'ordre de la matiere ſe broüille ; car auſſi-tôt que dans un corps la Nature ſent qu'il faudroit plus de temps à reparer les ruines de ſon être, qu'à en compoſer un nouveau, elle aſpire à ſe diſſoudre ; ſi bien que de jour en jour on voit non pas pourrir, mais tomber l'animal en particules ſemblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive gueres que de cette ſorte. Expiré donc qu'il eſt, ou pour mieux dire, éteint, les petits corps ignées qui compoſoient ſa ſubſtance, entrent dans la groſſe matiere de ce Monde allumé, juſqu'à ce que le hazard les ait abreuvez de l'humeur des trois Rivieres ; car alors devenus mobiles par leur fluidité, afin d'exercer vîtement les facultez dont cette eau leur vient d'imprimer l'obſcure connoiſſance, ils s'attachent en longs filets, & par un flux de points lumineux, s'éguiſent en rayons, & ſe répandent aux ſpheres d'alentour, où ils ne ſont pas plutôt envelopez, qu'ils arrangent eux-mêmes la matiere autant qu'ils peuvent, dedans la forme propre à exercer toutes les

fonctions dont ils ont contracté l'inſtinct dans l'eau des trois Rivieres, des cinq Fontaines, & de l'Etang; c'eſt pourquoy ils ſe laiſſent attirer aux plantes pour vegeter; les Plantes ſe laiſſent brouter aux animaux pour ſentir; & les animaux ſe laiſſent manger aux Hommes, afin qu'étant paſſez en leur ſubſtance, ils viennent à reparer ces trois facultez, de la Memoire, de l'Imagination, & du Jugement, dont les Rivieres du Soleil leur avoient fait preſſentir la puiſſance.

Or ſelon que les atômes ont ou plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois Fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de Memoire, d'Imagination, ou de Jugement; & ſelon que dans les trois fleuves ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq Fontaines, & de celle du petit Lac, ils leur élabourent des ſens plus ou moins parfaits, & produiſent des ames plus ou moins endormies.

Voici à peu prés ce que nous obſervâmes touchant la nature de ces trois fleuves. On en rencontre par-tout de petites veines écartées ça & là; mais pour les bras principaux, ils vont droit aboutir à la Province des Philoſophes: auſſi nous rentrâmes dans le grand chemin, ſans nous éloigner du courant, que ce qu'il faut pour monter ſur la chauſſée. Nous vîmes toujours les trois grandes rivieres qui flotoient à côté de nous; mais pour les cinq Fontaines, nous les regardions de haut en

bas ſerpenter dans la Prairie. Cette route eſt fort agreable, quoy que ſolitaire; on y reſpire un air libre & ſubtil, qui nourrit l'ame, & la fait regner ſur les paſſions.

Au bout de cinq ou ſix journées de chemin, comme nous divertiſſions nos yeux à conſiderer le different & riche aſpect des païſages, une voix languiſſante comme d'un malade qui gemiroit, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvoit venir, & nous trouvâmes ſur la rive du fleuve Imagination, un Vieillard tombé à la renverſe, qui pouſſoit de grands cris. Les larmes de compaſſion m'en vinrent aux yeux; & la pitié que j'eus du mal de ce miſerable, me convia d'en demander la cauſe. Cet homme, me répondit Campanella, ſe tournant vers moy, eſt un Philoſophe reduit à l'agonie: car nous mourons plus d'une fois; & comme nous ne ſommes que des parties de cet Univers, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs; ce qui n'eſt point un mal, puiſque c'eſt un chemin pour perfectionner ſon être, & pour arriver à un nombre infini de connoiſſances. Son infirmité eſt celle qui fait mourir preſque tous les grands Hommes.

Son diſcours m'obligea de conſiderer le malade plus attentivement; & dés la premiere œillade, j'apperçus qu'il avoit la tête groſſe comme un tonneau, & ouverte par pluſieurs endroits. Or ſus, me dit Campanella, me tirât par le bras, toute l'aſſiſtance

que nous croirions donner à ce moribond ſeroit inutile, & ne ſeroit que l'inquiéter. Paſſons outre, auſſi-bien ſon mal eſt incurable : l'enflure de ſa tête provient d'avoir trop exercé ſon eſprit; car encore que les eſpeces dont il a rempli les trois organes ou les trois ventricules de ſon cerveau, ſoient des images fort petites, elles ſont corporelles, & capables par conſequent de remplir un grand lieu, quand elles ſont fort nombreuſes. Or vous ſçaurez que ce Philoſophe a tellement groſſi ſa cervelle, à force d'entaſſer image ſur image, que ne les pouvant plus contenir, elle s'eſt éclatée : Cette façon de mourir eſt celle des grands Génies, & cela s'appelle crever d'eſprit.

Nous marchions toujours en parlant; & les premieres choſes qui ſe preſentoient à nous, nous fourniſſoient matiere d'entretien. J'euſſe pourtant bien voulu ſortir des regions opaques du Soleil pour rentrer dans les lumineuſes; car le Lecteur ſçaura que toutes les Contrées n'en ſont pas diafanes, il y en a qui ſont obſcures, comme celles de notre Monde, & qui ſans la lumiere d'un Soleil qu'on apperçoit de-là, ſeroient couvertes de tenebres. Or à meſure qu'on entre dans les opaques, on le devient inſenſiblement; & de même, lors qu'on approche des tranſparentes, on ſe ſent dépoüiller de cette noire obſcurité, par la vigoureuſe irradiation du climat.

Je me ſouviens qu'à propos de cette en-

vie dont je brûlois, je demanday à Campanella ſi la Province des Philoſophes étoit brillante ou tenebreuſe : Elle eſt plus tenebreuſe que brillante, me répondit-il; car comme nous ſympatiſons encore beaucoup avec la terre notre pays natal, qui eſt opaque de ſa nature, nous n'avons pas pû nous accommoder dans les regions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutefois, par une vigoureuſe contention de la volonté, nous rendre diafanes lors qu'il nous en prend envie; & même la plus grande partie des Philoſophes ne parlent pas avec la langue; mais quand ils veulent communiquer leur penſée, ils ſe purgent, par les élans de leur fantaiſie, d'une ſombre vapeur, ſous laquelle ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert; & ſi-tôt qu'ils ont fait redeſcendre en ſon ſiege cette obſcurité de rate qui les noirciſſoit; comme leur corps eſt alors diafane, on apperçoit à travers leur cerveau, ce dont ils ſe ſouviennent, ce qu'ils imaginent, ce qu'ils jugent; & dans leur foye & leur cœur, ce qu'ils deſirent & ce qu'ils reſolvent: car quoy que ces petits portraits ſoient plus imperceptibles qu'aucune choſe que nous puiſſions figurer, nous avons en ce Monde-cy les yeux aſſez clairs pour diſtinguer facilement juſqu'aux moindres idées.

Ainſi quand quelqu'un de nous veut découvrir à ſon amy l'affection qu'il luy porte, on apperçoit ſon cœur élancer des rayons juſques dans ſa memoire, ſur l'i-

mage de celuy qu'il aime ; & quand au contraire il veut témoigner ſon averſion, on voit ſon cœur darder contre l'image de celuy qu'il hait, des tourbillons d'étincelles brûlantes, & ſe retirer tant qu'il peut en arriere : De même quand il parle en ſoy-même, on remarque clairement les eſpeces, c'eſt-à-dire les caracteres de chaque choſe qu'il médite, qui s'imprimant ou ſe ſoulevant, viennent preſenter aux yeux de celuy qui regarde, non pas un diſcours articulé, mais une hiſtoire en tableaux de toutes ſes penſées.

Mon Guide vouloit continuer, mais il en fut détourné par un accident juſqu'à cette heure inoüy : Et ce fut que tout à coup nous apperçûmes la terre ſe noircir ſous nos pas, & le Ciel allumé de rayons s'éteindre ſur nos têtes, comme ſi on eût développé entre nous & le Soleil un drap large de quatre lieuës.

Il me ſeroit mal-aiſé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture : toutes ſortes de terreurs nous vinrent aſſaillir, juſqu'à celle de la fin du monde, & nulle de ces terreurs ne nous ſembla hors d'apparence; car de voir la nuit au Soleil, ou l'air obſcurci de nuages, c'eſt un miracle qui n'y arrive point. Ce ne fut pas toutefois encore tout ; incontinent aprés un bruit aigre & criard, ſemblable au ſon d'une poulie qui tourneroit avec rapidité, vint fraper nos oreilles, & tout au même temps nous vîmes cheoir à nos pieds une cage. A peine cut-

elle joint le ſable, qu'elle s'ouvrit pour accoucher d'un homme & d'une femme. Ils traînoient un anchre, qu'ils acrocherent aux racines d'un Roc : Enſuite de quoy nous les apperçûmes venir à nous. La femme conduiſoit l'homme, & le tirailloit en le menaçant. Quand elle en fut fort prés : Meſſieurs, dit-elle d'une voix un peu émûë, n'eſt-ce pas icy la Province des Philoſophes? Je répondis que non, mais que dans vingt-quatre heures nous eſperions y arriver; que ce Vieillard qui me ſouffroit en ſa compagnie étoit un des principaux Officiers de cette Monarchie. Puis que vous êtes Philoſophe, répondit cette femme, adreſſant ſa parole à Campanella, il faut que ſans aller plus loin je vous décharge icy mon cœur.

Pour vous raconter donc en peu de mots le ſujet qui m'amene, vous ſçaurez que je viens me plaindre d'un aſſaſſinat commis en la perſonne du plus jeune de mes enfans. Ce barbare que je tiens, l'a tué deux fois, encore qu'il fût ſon pere. Nous reſtâmes fort embaraſſez de ce diſcours; c'eſt pourquoi je voulus ſçavoir ce qu'elle entendoit par un enfant tué deux fois. Sçachez, répondit cette femme, qu'en notre pays il y a parmi les autres ſtatuts d'Amour, une loy qui regle le nombre des baiſers auſquels un mari eſt obligé à ſa femme: c'eſt pourquoy tous les ſoirs chaque Medecin dans ſon quartier, va par toutes les maiſons, où aprés avoir viſité le mari & la femme, il les taxe pour

cette nuit-là, ſelon leur ſanté, forte ou foible, à tant ou tant d'embraſſemens. Or le mien que voila avoit été mis à ſept : Cependant piqué de quelques paroles un peu fieres que je luy avois dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit : Mais Dieu qui venge la cauſe des affligez, permit qu'en ſonge ce miſerable chatoüillé par le reſſouvenir des baiſers qu'il me retenoit injuſtement, laiſſa perdre un homme. Je vous ay dit que ſon pere l'a tué deux fois, parce que l'empêchant d'être, il a fait qu'il n'eſt point, voila ſon premier aſſaſſinat ; & a fait qu'il n'a point été, voila ſon ſecond : au lieu qu'un meurtrier ordinaire ſçait bien que celuy qu'il prive du jour, n'eſt plus, mais il ne ſçauroit faire qu'il n'ait point été. Nos Magiſtrats en auroient fait bonne juſtice ; mais l'artificieux a dit pour excuſe, qu'il auroit ſatisfait au devoir conjugal, s'il n'eût apprehendé (me baiſant au fort de la colere où je l'avois mis) d'engendrer un homme furieux.

Le Senat embaraſſé de cette juſtification, nous a ordonné de nous venir preſenter aux Philoſophes, & plaider devant eux notre cauſe. Auſſi-tôt que nous eûmes reçû l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage penduë au col de ce grand Oiſeau que vous voïez, d'où par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous dévalons à terre, & nous nous guindons en l'air. Il y a des perſonnes dans notre Province établies exprés pour les appri-

voiſer jeunes, & les inſtruire aux travaux qui nous ſont utiles. Ce qui les attrait principalement, contre leur nature feroce, à ſe rendre diſciplinables, c'eſt qu'à leur faim, qui ne ſe peut preſque aſſouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les Bêtes qui meurent. Au reſte quand nous voulons dormir (car à cauſe des excés d'amour trop continus qui nous affoibliſſent, nous avons beſoin de repos) nous lâchons à la campagne d'eſpace en eſpace vingt ou trente de ces Oiſeaux attachez chacun à une corde, qui prenant l'eſſor avec leurs grandes aîles, déployent dans le Ciel une nuit plus large que l'horiſon. J'étois fort attentif & à ſon diſcours, & à conſiderer tout extaſié l'énorme taille de cet Oiſeau geant: mais ſi-tôt que Campanella l'eut un peu regardé: Ah! vrayment, s'écria-t-il, c'eſt un de ces monſtres à plume, appellez Condurs, qu'on voit dans l'Iſle de Mandragore à notre Monde, & par toute la Zone Torride; ils y couvrent de leurs aîles un arpent de terre: mais comme ces animaux deviennent plus démeſurez, à proportion que le Soleil qui les a vû naître eſt plus échauffé, il ne ſe peut qu'ils ne ſoient au Monde du Soleil d'une épouvantable grandeur.

Toutefois, ajoûta-t-il, ſe tournant vers la femme, il faut neceſſairement que vous acheviez votre voyage; car c'eſt à Socrate, auquel on a donné la Surintendance des mœurs, qu'il apartient de vous juger. Je vous conjure cependant de nous ap-

prendre de quelle Contrée vous êtes, parce que comme il n'y a que trois ou quatre ans que je ſuis arrivé en ce Monde-cy, je n'en connois encore gueres la Carte.

Nous ſommes, répondit-elle, du Royaume des Amoureux: Ce grand Etat confine d'un côté à la Republique de Paix; & de l'autre, à celles des Juſtes.

Au Païs d'où je viens, à l'âge de ſeize ans, on met les garçons au Noviciat d'Amour; c'eſt un Palais fort ſomptueux, qui contient preſque le quart de la Cité. Pour les filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils font là les uns & les autres leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à meriter l'affection des filles, & les filles à ſe rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirez, la Faculté de Medecine va viſiter en corps ce Seminaire d'Amans: Elle les tâte tous l'un aprés l'autre, juſqu'aux parties de leurs perſonnes les plus ſecrettes; les fait coupler à ſes yeux; & puis, ſelon que le mâle ſe rencontre, à l'épreuve, vigoureux & bien formé, on luy donne pour femmes dix, vingt, trente, ou quarante filles de celles qui le cheriſſoient, pourvû qu'ils s'aiment reciproquement. Le Marié cependant ne peut coucher qu'avec deux à la fois, & il ne luy eſt pas permis d'en embraſſer aucune, tandis qu'elle eſt groſſe. Celles qu'on reconnoit ſteriles, ne ſont employées qu'à ſervir; & les hommes impuiſſans ſe font eſclaves, qui ſe peu-

vent mêler charnellement avec les brayhaines. Au reſte quand une famille a plus d'enfans qu'elle n'en peut nourrir, la Republique les entretient: mais c'eſt un malheur qui n'arrive gueres, parce qu'auſſitôt qu'une femme accouche dans la Cité, l'Epargne fournit une ſomme annuelle pour l'éducation de l'enfant, ſelon ſa qualité, que les Treſoriers d'Etat portent eux-mêmes à certain jour à la maiſon du pere. Mais ſi vous voulez en ſçavoir davantage, entrez dans mon Mannequin, il eſt aſſez grand pour quatre. Puiſque nous allons même route, nous tromperons en cauſant, la longueur du voyage.

Campanella fut d'avis que nous acceptaſſions l'offre: J'en fus pareillement fort joyeux, pour éviter la laſſitude; mais quand je vins pour leur aider à lever l'anchre, je fus bien étonné d'appercevoir qu'au lieu d'un gros cable qui la devoit ſoutenir, elle n'étoit penduë qu'à un brin de ſoye auſſi délié qu'un cheveu. Je demanday à Campanella comment il ſe pouvoit faire qu'une maſſe lourde comme étoit cette anchre, ne fiſt point rompre par ſa peſanteur une choſe ſi frêle: & le bon homme me répondit, que cette corde ne ſe rompoit point, parce qu'ayant été filée très-égale par-tout, il n'y avoit point de raiſon pourquoy elle dût ſe rompre plûtôt à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entaſsâmes tous dans le panier, & nous nous pouliâmes juſqu'au faîte du gozier de l'Oiſeau, où nous ne paroiſſions qu'un

qu'un grelot qui pendoit à ſon col. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrêtâmes le cable, où notre cage étoit penduë, à une des plus legeres plumes de ſon duvet, qui pourtant étoit groſſe comme le poulce; & dés que cette femme eut fait ſigne à l'Oiſeau de partir, nous nous ſentîmes fendre le Ciel d'une rapide violence. Le Condur moderoit ou forçoit ſon vol, hauſſoit ou baiſſoit ſelon les volontez de ſa Maîtreſſe, dont la voix luy ſervoit de bride. Nous n'eumes pas volé deux cent lieuës, que nous apperçûmes ſur la Terre à main gauche une nuit ſemblable à celle que produiſoit deſſous luy notre vivant Paraſſol. Nous demandâmes à l'étrangere ce qu'elle penſoit que ce fût: C'eſt un autre coupable qui va auſſi pour être jugé à la Province où nous allons; ſon Oiſeau ſans doute eſt plus fort que le nôtre; ou bien nous nous ſommes beaucoup amuſez, car il n'eſt parti que depuis moy. Je luy demandai de quel crime ce malheureux étoit accuſé. Il n'eſt pas ſimplement accuſé, nous répondit-elle; il eſt condamné à mourir, parce qu'il eſt déja convaincu de ne pas craindre la mort. Comment donc, luy dit Campanella, les Loix de votre Païs ordonnent de craindre la mort? Ouy, repliqua cette Femme, elles l'ordonnent à tous, horſmis à ceux qui ſont reçus au College des Sages; car nos Magiſtrats ont éprouvé par de funeſtes experiences, que qui ne craint pas de perdre

la vie, eſt capable de l'ôter à tout le monde.

Aprés quelques autres diſcours qu'attirerent ceux-cy, Campanella voulut s'enquerir plus au long des mœurs de ſon Païs: Il lui demanda donc quelles étoient les Loix & les Coûtumes du Royaume des Amans; mais elle s'excuſa d'en parler, à cauſe que n'y étant pas née, & ne le connoiſſant qu'à demy, elle craignoit d'en dire plus ou moins. J'arrive à la verité de cette Province, continua cette Femme: mais nous ſommes, moy, & tous mes predeceſſeurs, originaires du Royaume de Verité. Ma Mere y accoucha de moy, & n'a point eu d'autre enfant. Elle m'éleva dans le Pays juſqu'à l'âge de treize ans, que le Roy, par avis des Medecins, luy commanda de me conduire au Royaume des Amans d'où je viens, afin qu'étant élevée dans le Palais d'Amour, une éducation plus joyeuſe & plus molle que celle de notre Païs, me rendît plus feconde qu'elle. Ma Mere m'y tranſporta, & me mit dans cette Maiſon de Plaiſance.

J'eus bien de la peine avant que de m'aprivoiſer à leurs coûtumes: d'abord elles me ſemblerent fort rudes; car, comme vous ſçavez, les opinions que nous avons ſucées avec le lait, nous paroiſſent toujours les plus raiſonnables, & je ne faiſois encore que d'arriver du Royaume de Verité, mon païs natal.

Ce n'eſt pas que je ne connuſſe bien que cette Nation des Amans vivoit avec beau-

coup plus de douceur & d'indulgence que la nôtre ; car encore que chacun publiât que ma vûë bleſſoit dangereuſement, que mes regards faiſoient mourir, & qu'il ſortoit de mes yeux de la flâme qui conſommoit les cœurs, la bonté cependant de tout le monde, & principalement des jeunes Hommes, étoit ſi grande, qu'ils me careſſoient, me baiſoient, & m'embraſſoient, au lieu de ſe vanger du mal que je leur avois fait. J'entrai même en colere contre moy, pour les deſordres dont j'étois cauſe ; & cela fit qu'émeuë de compaſſion, je leur découvris un jour la reſolution que j'avois priſe de m'enfuir. Mais helas ! comment vous ſauver s'écrierent-ils tous, ſe jettant à mon col, & me baiſant les mains : Votre maiſon de toutes parts eſt aſſiegée d'eau ; & le danger paroît ſi grand, qu'indubitablement ſans un miracle, vous & nous ſerions déja noyez.

Quoy donc, interrompis-je notre Hiſtorienne, la Contrée des Amans eſt-elle ſujette aux inondations ? Il le faut bien dire, me repliqua-t-elle ; car l'un de mes Amoureux (& cet homme ne m'auroit pas voulu tromper, puiſqu'il m'aimoit) m'écrivit que du regret de mon départ il venoit de répandre un ocean de pleurs. J'en vis un autre qui m'aſſura que ſes prunelles, depuis trois jours, avoient diſtilé une ſource de larmes ; & comme je maudiſſois pour l'amour d'eux l'heure fatale où ils m'avoient vûë, un de ceux qui ſe

comptoient du nombre de mes eſclaves, m'envoya dire que la nuit precedente ſes yeux débordez avoient fait un déluge. Je m'allois ôter du Monde, afin de n'être plus la cauſe de tant de malheurs, ſi le Courier n'eût ajoûté enſuite, que ſon Maître luy avoit donné charge de m'aſſûrer qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que la fournaiſe de ſa poitrine avoit deſſeché ce deluge. Enfin vous pouvez conjecturer que le Royaume des Amans doit être bien aquatique, puis qu'entr'eux ce n'eſt pleurer qu'à demi, quand il ne ſort de deſſous leurs paupieres, que des ruiſſeaux, des fontaines, & des torrens.

J'étois fort en peine de quelle maniere je me ſauverois de toutes ces eaux qui m'alloient gagner: mais un de mes Amans qu'on appelloit le Jaloux, me conſeilla de m'arracher le cœur, & puis, que je m'embarquaſſe dedans; qu'au reſte je ne devois pas apprehender de n'y pouvoir tenir, puiſqu'il y en tenoit tant d'autres; ny d'aller à fond, parce qu'il étoit trop leger; que tout ce que j'aurois à craindre, ſeroit l'embraſement, d'autant que la matiere d'un tel Vaiſſeau étoit fort ſujette au feu: Que je partiſſe donc ſur la mer de ſes larmes, que le bandeau de ſon amour me ſerviroit de voile, & que le vent favorable de ſes ſoûpirs, malgré la tempête de ſes rivaux, me pouſſeroit à bon port.

Je fus long-temps à rêver comment je pourrois mettre cette entrepriſe à execu-

tion. La timidité naturelle à mon ſexe m'empêchoit de l'oſer : mais enfin l'opinion que j'eus que ſi la choſe n'étoit poſſible, un homme ne ſeroit pas ſi fou de la conſeiller, & encore moins un Amoureux à ſon Amante, me donna de la hardieſſe.

J'empoignai un couteau, me fendis la poitrine: déja même avec mes deux mains je fouillois dans la playe, & d'un regard intrépide je choiſiſſois mon cœur pour l'arracher, quand un jeune homme qui m'aimoit, ſurvint. Il m'ôta le fer malgré moy, & puis me demanda le motif de cette action qu'il appelloit deſeſperée. Je luy en fis le conte; mais je reſtai bien ſurpriſe, quand un quart-d'heure aprés, je ſçus qu'il avoit deferé le Jaloux en Juſtice. Les Magiſtrats neanmoins qui peut-être craignirent de donner trop à l'exemple, ou à la nouveauté de l'accident, envoyerent cette cauſe au Parlement du Royaume des Juſtes. Là il fut condamné outre le banniſſement perpetuel, d'aller finir ſes jours en qualité d'eſclave, ſur les Terres de la Republique de Verité; avec défenſes à tous ceux qui deſcendront de luy auparavant la quatriéme generation, de remettre le pied dans la Province des Amans; même il luy fut enjoint de n'uſer jamais d'hyperbole, ſur peine de la vie.

Je conçus depuis ce temps-là beaucoup d'affection pour le jeune homme qui m'avoit conſervée; & ſoit à cauſe de ce bon

office, soit à cause de la passion avec laquelle il m'a servie, je ne le refusai point, son novitiat & le mien étant achevez, quand il me demanda pour être l'une de ses Femmes.

Nous avons toûjours bien vécu ensemble, & nous vivrions bien encore, sans qu'il a tué, comme je vous ai dit, un de mes enfans par deux fois, dont je m'en vas implorer vengeance au Royaume des Philosophes.

Nous étions Campanella & moy fort étonnez du grand silence de cet homme; c'est pourquoy je tâchai de le consoler, jugeant bien qu'une si profonde taciturnité étoit fille d'une douleur tres-profonde: mais sa Femme m'en empêcha. Ce n'est pas, dit-elle, l'excés de sa tristesse qui luy ferme la bouche, ce sont nos Loix qui defendent à tout criminel cité en Justice de parler que devant les Juges.

Pendant cet entretien, l'Oiseau avançoit toûjours païs, comme je fus tout étonné que j'entendis Campanella d'un visage plein de joye & de transport s'écrier: Soyez le tres-bien venu, le plus cher de tous mes Amis: Allons, Messieurs, allons, continua ce bon homme, au devant de Monsieur Descartes; descendons, le voila qui arrive, il n'est qu'à trois lieuës d'icy. Pour moy, je demeurai fort surpris de cette saillie; car je ne pouvois comprendre comment il avoit pû sçavoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point reçu de nouvelle. Assurément, luy

dis-je, vous venez de le voir en ſonge. Si vous appellez ſonge, dit-il, ce que votre ame peut voir avec autant de certitude, que vos yeux le jour quand il luit, je le confeſſe. Mais, m'écriai-je, n'eſt-ce pas une rêverie, de croire que M. Deſcartes que vous n'avez point vû depuis votre ſortie du Monde de la Terre, eſt à trois lieuës d'icy, parce que vous vous l'êtes imaginé?

Je proferois la derniere ſyllabe, quand nous vîmes arriver Deſcartes. Auſſi-tôt Campanella courut l'embraſſer: Ils ſe parlerent long-temps; mais je ne pûs être attentif à ce qu'ils ſe dirent reciproquement d'obligeant, tant je brûlois d'apprendre de Campanella ſon ſecret pour deviner. Ce Philoſophe qui lut ma paſſion ſur mon viſage, en fit le conte à ſon Amy, & le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Deſcartes ripoſta d'un ſoûris, & mon ſçavant Precepteur diſcourut de cette ſorte. Il s'exhale de tous les corps des eſpeces, c'eſt à dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or ces images corporelles qui voltigent en l'air, conſervent toujours malgré leur agitation, la figure, la couleur, & toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent: mais comme elles ſont tres-ſubtiles & tres-deliées, elles paſſent à travers nos organes ſans y cauſer aucune ſenſation: elles vont juſqu'à l'ame, où elles s'impriment à cauſe de la délicateſſe de ſa ſubſtance, & luy font ainſi voir des choſes tres-éloignées

que les ſens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive ici ordinairement, où l'eſprit n'eſt point engagé dans un corps formé de matiere groſſiere comme dans ton Monde. Nous te dirons comment cela ſe fait, lors que nous aurons eu le loiſir de ſatisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car aſſurément tu merites bien qu'on ait pour toy la derniere complaiſance.

LES NOUVELLES ŒUVRES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

A MONSIEUR***

Sur le faux bruit qui courut de la mort d'un grand Guerrier.

MONSIEUR,

Et puis, tous les Royaumes ont des intelligences qui les gouvernent? Non, non, le hazard joüe nos entrepriſes, le ſort entraîne aveuglément tout ce qui vit ſous les Etoiles; & les Monarques qui comptent leurs Eſclaves, en comptant leurs

Sujets, ſont eux-mêmes les plus gourmandez Eſclaves de la fortune. Donc ce grand Guerrier, de qui les victoires ont marché plus vîte que les deſſeins; qui en un même iour a fait croître les Lys ſur le Rhin & ſur le Danube; qui dans les combats tenoit à ſa ſolde la Parque des Allemans; & qui ſentant penduë à ſon épée la liberté du Genre Humain, en a pû dedaigner la cõquête; auroit été la victime d'un grain de plomp, échapé des mains d'un Soldat ſi timide, que l'amorce peut-être l'a fait treſſaillir en le tirant? Donc tant d'Aſtres qui ſe nourriſſent de feu pour venger les Bourbons, n'auroient pas fait de ce jour-là, celuy de la fin du Monde? Non, Monſieur, dis-je encore un coup, la Nature agoniſante nous l'eût fait ou voir, ou ſentir: C'eſt un Soleil qui ne peut éclipſer qu'aux yeux de toute la terre; car qu'il ait reçû, comme recitent les envieux du nom François, une playe entre les deux aîmes, je ne puis croire que les Parques, qui ſont filles vierges, ayent oſé prendre un jeune homme aux parties honteuſes. Mais j'ay tort de l'appeller homme, c'eſt notre Alcide, comme aux Grecs le fameux Hercule. N'a-t-il pas dompté les Monſtres auſſi-bien que cet antique demi-Dieu? Encore l'année paſſée il défit un Aigle à deux têtes; & l'Univers entier ſurpris extraordinairement de la témérité prudente d'un ſi vieil Enfant, ſe plaignoit déja que la Nature manquoit de promeſſe aux Nations, permettant qu'on vît le So-

leil ſe lever en Occident. Ainſi nous pouvons proteſter, ſans menſonge, que s'il n'eſt plus homme depuis un jour, il eſt Dieu depuis vingt-quatre heures; quoyque ce ſoit une pauvre conſolation, de dire qu'il ſoit allé prendre place auprés d'Hercule, d'Achille, ou de Ceſar. Helas! nous avons plus beſoin de Héros que de Dieux; les Dieux ne s'étudient qu'à perſecuter la conſcience de nos Héros, & nos Héros à ſauver les Dieux de la moquerie des Sçavans. Admirez un peu cependant la malicieuſe injuſtice du Ciel. Ce Phénix des Batailles étoit allé foüetter le Lion d'Ibere, pour avoir autrefois trepigné ſur nos Fleurs, à la tête de quatre mille Gentilshommes; faire en dépit des hyperboles Caſtillanes, confeſſer à toute l'Europe, qu'il vaut mieux mener des Lions armez, que de porter des armes Lionnées. Lorſque le Démon d'Eſpagne au garant des prémices qu'il nous donne, que ſi cet autre Démon continuoit, il feroit vomir au Roy de Caſtille tout ce qu'il avoit mal avalé chez nous, il l'alloit bien-tôt reduire à ſe faire Moine ou Gentilhomme Verrier: Il vint ſe mêler furieuſement, comme les Sorciers font à la foudre, à la balle homicide qui le frapa. C'eſt en vain petit Démon, que tu prétens échaper à la domination du grand Pan; il eſt d'un étage où ta tête fait ſon marchepied, & d'une Race qui tant de fois a fait rougir ſur nos frontieres les bazanez Rodomons, que le ſang à force de

leur monter ſouvent au viſage, leur a tout fait noircir le teint. Déja par le bras du fils, & la tête du Pere, le Portugal eſt échoüé, le Rouſſillon englouti, la Catalogne arrachée, la Navarre recouſſe, la Galice mâchonnée, l'Arragon égratigné, les Indes diſparuës, la Flandre à l'agonie: Enfin la gangrene des Armes Françoiſes a tant rongé leur Ecuſſon, qu'il ne leur reſtera bien-tôt que l'Ecu, j'entens la Caſtille ſeule; ſi ce n'eſt que ce genereux Capitaine laiſſe encore la Grenade, pour ſubvenir aux maux de cœur que leur doit vray-ſemblablement engendrer une ſi longue maladie. Pardonnez-moy, Monſieur, ſi je me ſuis ſi fort éloigné des legitimes meſures d'une Lettre. Je loüois cet Invincible; on a de la peine à ſe lever, quand on eſt couché deſſus des fleurs; & d'ailleurs, je pleurois ſa mort: Il eſt malaiſé de ſe plaindre quand on a tout perdu. En verité, ce deſaſtre a ſi bien deſordonné l'harmonie de mon temperament, que je meurs aujourd'huy de ce qui me faiſoit vivre hier: Je vais tomber malade, ſi l'on ne me donne du poiſon: Ouy, Monſieur, ſi vous ne m'envoyez tout-à-l'heure aſſûrer que le voyage de ce vaillant Homme en l'autre monde, eſt auſſi faux que celuy de Mahomet en Paradis, je m'en vais prophaner un Temple, trahir mon amy, violer ma ſœur, étrangler mon pere; & même, ce qui ne tombera jamais en aucune penſée, je m'en vais n'être plus, Monſieur, Votre Serviteur,

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Le ſouvenir que j'ay de vous, au lieu de vous réjoüir, devroit vous faire pitié. Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée, qui brûle à force de trembler; que la douleur fait treſſaillir de joye, & qui craint autant que la mort la gueriſon de ſes bleſſures: Voila ce que je ſuis lors que parle à vous. Je m'enquête aux plus habiles de ma connoiſſance, d'où vient cette maladie; ils diſent que c'eſt Amour: mais je ne le puis croire, à cauſe que ceux de mon âge ne ſont gueres travaillez de cette infirmité. Ils répondent que l'Amour eſt un enfant, & qu'il s'arrête à ſes pareils; qu'il eſt mal-aiſé à des enfans de ſe joüer long-temps avec du feu ſans ſe brûler, & que leur poitrine eſt plus tendre que non pas celle des hommes. O Dieux! s'il eſt vray, que deviendray-je? Je n'ay point d'experience, je hais les remedes, j'aime la main qui me frape, & enfin je ſuis attaqué d'un mal où je ne puis appeller le Medecin, qu'on ne ſe moque de moy. Encore ſi vous n'aviez mon cœur, j'aurois le cœur de me defendre; mais j'ay fait par ce preſent, que je n'oſerois pas même me fier à vous, à cauſe que vous avez le cœur double. Songez

donc à me donner le vôtre; car je ſuis d'une profeſſion à être montré au doigt, ſi l'on vient à ſçavoir que je n'ay point de cœur; & puis, voudriez-vous avoüer une perſonne ſans cœur pour votre paſſionné Serviteur?

AUTRE.

M

Je ne te vois qu'à demi, parce que je t'aime trop; & tu penſes me voir trop, parce que tu ne m'aimes qu'à demi. Viens chez moy tout à l'heure, ſi tu veux convaincre de menſonge l'apprehenſion que j'ay de ne te voir jamais. Il y a déja un jour que nous ne nous ſommes vus. Un jour, bons Dieux! Ah! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me reſoudre à mourir. Penſes-tu donc m'avoir laiſſé dans le cœur ton image aſſez achevée, pour ſe repoſer ſur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part? Il eſt vray qu'elle y eſt peinte fort bien: mais je n'oſerois la preſenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudroit tirer de mon cœur, & je ne ſçay ſi je l'y pourrois remettre ſans toy. Je voy bien maintenant que je ne ſuis pas un Soleil, comme tu m'as tres-ſouvent appellé; car les Cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures; j'en compte plus de

mille depuis ta cruelle abſence de chez nous. Cependant tu ne regardes l'Horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, ſans te ſoucier ſi celle que tu ſouhaites ne ſera point peut-être ma derniere; ou quand tu viendras faire de belles excuſes, ſi tu me trouveras en vie pour les écouter.

AUTRE.

Pour Saucidas, contre un Partiſan qui avoit refuſé de luy preſter de l'argent.

MONSIEUR,

Vous me le deviez, l'argent que je vous demandois; car ne penſez pas, qu'à moins de quarante piſtoles, j'euſſe voulu ſalir ma réputation, en proſtituant ma compagnie à vos promenades; & que je me fuſſe tant de fois donné la peine de proteſter contre ma conſcience, que vous étiez le plus honneſte homme du monde. Enfin je n'euſſe pas riſqué ſans cela, comme j'ay fait, les avives, ou le farcin: Je voy bien maintenant que le ſymptome de toutes les fievres n'eſt pas ſemblable, puis que devant ni aprés celle de Saint Mathurin, on ne baaille pas: Mais ce que je trouve le plus pernicieux en vos émotions, c'eſt que pour un homme qui n'eſt pas fort en garde, vous étes un peu

trop bilieux. Si le jour que je reçus votre Lettre, je n'euſſe pris de la Rubarbe, poſſible aurois-je fait ma plume d'un bâton; mais la Republique eſt trop intereſſée à votre conſervation, car on ne ſçauroit vous entamer, ſans répandre le ſang du Peuple, dont vous êtes plein. Obſervez toutefois dorénavant un procedé moins furieux: Je me figurois jadis, parce que votre pere & vous, aviez fait dégenerer la chaudepiſſe de nos bourſes en gonorhée) que chaque coffre de votre maiſon fût un apoſthume d'or; mais je connois aujourd'huy, que de vos pieces, la plus peſante eſt votre tête. Volez donc mieux deſormais, ſi vous me croyez; car ſi vous ne prenez l'eſſor un peu plus haut, vous courez hazard d'être arrêté à quatre pieds de terre; & à votre phiſionomie, je connois que la filaſſe eſt plus antipatique à votre temperament que l'arſenic. Si donc vous avez peur d'être leger, évitez au moins de vous faire peſer en Greve: C'eſt l'avis ſeul que peut donner à vos maux de rate, Votre Medecin.

AUTRE.

Regret d'un éloignement.

MADAME,

Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir? Il vaut mieux que j'écrive, mon cornet me prêtera plus d'encre, que mes yeux ne me fourniront de larmes; & quand je penſerois guerir de la triſteſſe de votre abſence par ma mort, ce ne ſeroit pas me rapprocher de vous, puiſque Paris eſt plus prés de Saumur, que Saumur des Champs Elisées. Mais que vous écrirai-je, bons Dieux? Rien, ſinon que j'eſpere bien-tôt faire voyage pour le Poitou, ou pour l'Enfer; que je vous prie de conſoler mes Amis de la perte qu'ils font, à cauſe de vous; & que ſi vous ſouhaitez me mander quelque choſe, vous adreſſiez vos Lettres au Cimetiere de S. Jacques; c'eſt là que votre Meſſager aura de mes nouvelles: Le Foſſoyeur, ou mon Epitaphe luy apprendront mon logis, & luy feront lire, que ne ſçachant où vous rencontrer en ce monde, je ſuis parti pour l'autre, étant bien aſſuré que vous y viendrez. Ce ne ſera pas peu de conſolation, quand vous trouverez pour vous garantir des inſolences du Diable, ce Diable, Madame,

Votre Serviteur, D. B.

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Bien loin d'avoir perdu le cœur en vous voyant, comme prêchent les Paſſionnez du Siecle, je me trouve depuis ce jour-là beaucoup plus honnête homme : Mais comment auſſi l'aurois-je perdu ? Que comme s'il eût apprehendé de n'être pas aſſez d'un pour tous vos coups, je le ſentis palpiter à cet abord en tous mes arteres, & c'étoit ce petit jaloux qui ſe reproduiſoit indiviſiblement en chaque atôme de ma chair, afin qu'occupant tout ſeul mon corps tout entier, rien que luy ne participât à l'honneur d'être bleſſé de vous. Je ne dirai point non plus, comme le vulgaire, de même que ſi vous étiez un Baſilic, que ce furent vos yeux qui me firent mourir : Comme toutes vos armes ne ſortirent pas de votre vûë, toutes vos armes n'entrerent pas par la mienne. Quand votre bouche me charmoit, c'étoit mon oreille qui m'en apportoit le poiſon : Quand j'étois excité par l'aimable douceur de votre peau bien unie, c'étoit ſur la dépoſition de mes mains, que je me condamnois au feu : Votre beauté même ne faiſoit pas grand effort contre moy, parce que votre viſage qui fut jadis ſon Trône, étoit alors ſon cimetiere ; &

tant de petits trous qu'on y discerne, me semblolent être les fosses où la verole avoit mis vos attraits en sepulture. Cependant la franchise pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du Monde, cette divine liberté, vous me l'avez ravie, & rien de ce qui chez l'ame se glisse par le sens n'en a fait la conquête: votre esprit seul meritoit cette gloire; sa vivacité, sa douceur, son courage, valoient bien que je me donnasse à de si beaux fers. Je ne croy pas pourtant que vous soyez un Ange, car vous êtes palpable; je n'ai garde aussi de penser que vous soyez comme moy, puisque vous êtes insensible: Cela me fait imaginer que vous êtes quelque chose au milieu du raisonnable & de l'intelligible; j'aurois dit même que vous tenez de la nature humaine & divine, si de tous les attributs qui sont necessaires à la perfection du premier être, & qui vous sont essentiels, celui de misericordieuse ne vous manquoit. Ouy, si l'on peut imaginer en une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celuy-là. Ce jour même que vous me blessâtes, vous me promîtes l'appareil dans trois autres, outre que c'eût été donner remede trop tard à un mal qui gagne le cœur: encore n'y vinstes-vous pas, mais vous fistes bien; car on doit se tenir caché quand on a tué un homme: sortez toutefois sans rien craindre, sortez, c'est une loy pour le vulgaire, qui ne vous regarde point; Il seroit fort nouveau qu'on recherchât un Tyran

de la mort de ſon Eſclave. Vous vous étonnez poſſible, que moy-même j'eſcrime : je le fais pourtant ſans miracle ; mais auſſi l'homme a deux trépas à ſouffrir ſur la terre, celuy d'Amour & celuy de Nature. Je puis donc croire que quand je commençai de vous aimer, je commençai de mourir, puiſque la mort eſt définie la ſeparation de l'eſprit & du corps, & que je perdis l'eſprit au moment que je vous aimai ; mais quand avec la peine d'amour j'aurai encore ſubi celle où la condition d'Animal nous aſtraint (quoy que je ne ſente plus les douleurs de la premiere) je ne laiſſerai pas de m'en ſouvenir éternellement là-bas ; & ſi on differe de qualitez en l'autre monde, comme en celuy-cy ; vous ſerez toûjours ma Souveraine ; & moy (fût-ce entre les flâmes qui devoreront ma ſubſtance,) je ſerai toujours,

Votre Serviteur tres-ardent.

AUTRE.

MADAME,

Le mal que je ſouffre pour vous n'eſt point la mort aſſurément, & toutefois je me meurs depuis que je vous ai vûë. Je brûle, je tremble, mon poux eſt déreglé ; c'eſt donc la fiévre. Helas ! ce ne l'eſt

point, car on la définit, une disproportion querelleuse des qualitez de l'animal; & c'est la parfaite harmonie de nos temperamens qui m'a rendu malade. Quand je vous apperçus, il me sembla trouver ce beau, à la recherche duquel la Nature pousse tous les hommes. Quand vous parlâtes, je m'écriai: Voila ce que j'ai voulu dire tant de fois. Mon cœur soufflоit dans mes entrailles, frappoit contre les murs de sa prison, & maudissoit le Ciel, qui luy donnant l'envie & les moyens de reconnoître sa moitié, lui refusoit le pouvoir de la joindre aprés l'avoir trouvée: Cependant il s'est depité de telle sorte, ce petit Souverain, de n'être pas absolu dans son Empire, qu'il me refuse ses fonctions; Il ne prend rien de mon foye, qui ne soit combustible; il arrête le mouvement de mes poulmons, de peur d'en être rafraîchi; Par-tout il envoye du fiel; & si je dure encore trois jours en cet état, on verra peut-être mon corps s'allumer au milieu des ruës. Je suis déja si sec, que la moindre étincelle qui me touchera, c'est fait de moy. Prévenez cet accident, Madame; Venez à lui, puisqu'il ne peut aller à vous. Helas! c'est un temeraire, c'est un Samson, qui ne se souciera pas de mourir étouffé sous les ruines de son Palais, pourvû qu'il accable en tombant ceux qui l'empêchent de vous embrasser. Songez que la Nature vous ayant fait capable de me blesser, vous a lié une jambe, de peur que vous ne puissiez emporter en fuyant le remede que

vous me devez ; & ces bleſſures ne ſont point imaginaires : car enſeignez-moy, je vous prie, un endroit de votre corps où je puiſſe attacher ma vûë, dont il ne ſoit ſorti une fléche inviſible qui m'a frappé ? Y a-t-il ſur vous un atôme de chair, qui ne ſoit coupable de ma mort ? Autant de fois que je le trouve beau, vous me ſemblez un agreable Heriſſon, qui ne ſouffrez jamais qu'on ſe détache d'une épine, que pour faire tomber ſur d'autres. Votre front me flate, vos yeux me promettent, votre bouche me rit ; mais il ſurvient à la traverſe ma mauvaiſe fortune, qui me défend d'eſperer. Opprimez, pour l'amour de moy, cette barbare ; ne ſouffrez pas qu'une aveugle malicieuſe triomphe de votre bonté. Votre viſage me dit, Ouy ; cette cruelle me dit, Non ; Vous feroit-elle mentir, la maraude ? Elle ne ſçauroit, ou bien vous le voudrez. Ah ! qu'elle ſeroit bravée, & que je ſerois heureux, ſi ce bien, qu'une perſonne diſgraciée de la Nature ne ſçauroit eſperer que du caprice de cette fole, je le recevois de votre propre main ! car j'aimerois bien mieux vous être obligé, qu'à mon ennemie. Je ſuis cependant entre les deux, occupé à regarder, tantôt vous, tantôt elle, & je demande en pleurant, qui me fera meilleur viſage. Je l'eſpere de vous ; & qui m'en demanderoit la raiſon, je ne ſçai, ſinon que vous êtes belle. Je l'attens d'elle, à cauſe qu'elle ne peut ſe reconcilier avec moy, ſinon par un plaiſir dont la grandeur

ſoit proportionnée à la grandeur des déplaiſirs qu'elle m'a faits. O Dieux ! que notre bien eſt mal aſſuré, lorſqu'il eſt entre les mains d'un jeune Fille & de la Fortune ! Mais ſi l'un & l'autre negligent de me guerir, j'aurai recours au Medecin de tous les grands maux ; C'eſt la Mort. Ouy je mourrai ; poſſible qu'alors mon deſaſtre vous attendrira, que vous reſiſterez plus douloureuſement aux traits de la mort que de l'amour ; & qu'un jour, quand on demandera qui j'étois, vous ajoûterez aux larmes que l'humanité forcera vos yeux de donner, un petit ſoûlevement d'eſtomach aux mânes d'une perſonne qui vous a tant aimé. Ah ! ſi ce bonheur accompagne mes cendres, que les pierres de mon tombeau ſeront legeres deſſus elles ! qu'elles attendront bien paiſiblement le dernier jour du monde ! qu'elles ſe leveront de bon cœur pour aller au Tribunal rendre compte de ma vie ! J'irai toutefois, je me plaindrai de votre barbarie, je demanderai à Dieu qu'il m'en faſſe juſtice, il vous condamnera de brûler ſous la terre, car j'ay brûlé deſſus. Prevenez par là cependant, Madame, un ſi rigoureux Arreſt. Brûlons d'amour, cette flâme eſt ſi douce, perſonne n'en eſt jamais mort ; l'aimez-vous mieux par la main d'un autre que par moy, qui n'ay garde de vous faire du mal, puiſque je ſuis,

Votre Serviteur, D. C.

AUTRE.

Reproche à une Cruelle.

MADEMOISELLE,

Je vous écris avec du ſang, barbare, afin que vous baigniez vos yeux dedans la ſource de ma vie. Que ne pouvez-vous le boire en le regardant! J'aurois plus obtenu de votre cruauté en une heure, que je n'ay fait en dix ans de votre affection; puiſque par elle je verrois unir mon ame à la vôtre. Figurez-vous donc, non-ſeulement mes idées peintes avec mon ſang, mais mon ſang comme il fumoit dans mes veines, encore imprimé des idées qu'il a reçuës de la douleur. Ouy, je ſentois en vous écrivant, mon cœur diſtiler par ma plume; car au défaut des larmes, que mes infortunes ont épuiſées, je n'ay trouvé chez moy que cet Eſclave qui vous pût entretenir. Le Soleil plus bilieux que vous, eſt pourtant plus pitoyable: Il ne conſume aucune choſe, tant qu'il y trouve une larme; mais vous êtes ſans doute un Soleil heterolite; & ce qui me le fait croire, c'eſt que celuy de là-haut ne loge qu'un mois dans une maiſon, & votre Hôte ſe plaint qu'il y en a trois que vous êtes au Gemini; c'eſt peut-être la raiſon qui m'a ſi long-temps empêché de vous voir, ou bien

bien pour passer des superstitions de jadis à celles d'apresent, & m'accommoder aux bruits qui courent de votre conversion. Je ne puis maintenant vous voir, à cause que les Saints sont cachez en Carême: Ma foy pourtant faites arriver Pâques avant la Semaine Sainte, ou bien je suis, Mademoiselle,

Votre Serviteur.

AUTRE.

MADAME,

Vous sçavez que je n'avois encore aucune connoissance des fers où le Ciel m'avoit condamné, lorsqu'à la pêche je vous vis la premiere fois. Certes le hazard eût été bien grand, que si proche des filets je n'eusse pas été pris; & quand j'eusse même échapé les filets, votre charmante Lettre m'a fait assez connoître que je ne me fusse pas sauvé de vos lignes; elles me presentoient autant d'hameçons que de paroles, & chaque parole n'étoit composée de plusieurs Caracteres que pour m'enforceler. Je reçus cette belle Missive avec des respects dont je ferois l'expression en disant que je l'adore, si j'étois capable d'adorer quelqu'autre chose que vous. Je la baisai au moins, & je m'imaginois en la baisant, baiser votre esprit même, duquel elle étoit l'ouvrage. Mes yeux pe-

noient plaiſir à refaire nuiſiblement les mêmes Lettres que votre plume avoit marquées ; inſolens de leur fortune, ils attiroient chez eux toute mon ame, & par de beaux regards s'attachoient à ce beau crayon de la vôtre, pour s'unir à leur idole ; mais ſe ſentans empriſonnez, ils pleuroient, afin que ces larmes, comme d'autres petits yeux qu'ils envoyent à leur place, s'eſquivaſſent à la file, puiſqu'ils ne pouvoient ſortir en corps : Vous fuſſiez-vous imaginée qu'une feüille de papier eût fait un ſi grand feu ? Il ne s'éteindra jamais pourtant, que le jour ne ſoit éteint pour moy. Si mon eſprit & ma paſſion ſe partagent en deux ſoûpirs, quand je mourrai, celuy de mon amour partira le dernier. Je conjurerai, à l'agonie, le plus fidele de mes Amis, de me reciter cette chere Lettre ; & lorſqu'en liſant il ſera parvenu à l'endroit où vous proteſtez d'être..... je m'écrierai juſqu'à la mort : Cela n'eſt pas poſſible, Madame, car moy-même j'ai toujours été,

Votre Eſclave.

AUTRE.

Sur le Blocus d'une Ville.

MONSIEUR,

Le Blocus de notre Ville eſt ſi étroit, que

le paſſage n'y eſt ouvert qu'aux Gardes ſeulement. Le menu Peuple qui vit encore, quoy qu'on l'ait déja mangé depuis long-temps, n'a plus lieu de faire entendre ſes plaintes, puiſqu'on a mis entre deux l'Allemagne & la Pologne. Nous ſommes la proye de ces Nations barbares; & ſans doute on les employe, afin que nous ôtant le moyen de nous faire entendre, nous ne puiſſions émouvoir leur compaſſion. Nous n'avons pas lieu toutefois de nous plaindre, puiſque nous ſommes en un autre Ciel, car on n'y boit ni on n'y mange, on veut que nous emportions le Paradis par famine; & de peur que nous ne prenions même quelque nourriture par les oreilles, on nous défend juſqu'aux paroles graſſes; les mal-aviſez qu'ils ſont, ne prévoyant pas qu'en nous demeurant dans le corps, elles nous pourroient faire vivre. O qu'il eſt fâcheux de jeûner! choſe ſans doute que vous n'avez jamais connuë, puiſque vous êtes ſi gras. Le Carême eſt un rude ſuplice, & particulierement lorſqu'il ceſſe d'être volontaire; car vous ſçavez que le ſiege de notre Ville en eſt un que l'on ne peut rompre: Nous n'avons plus rien de gras; & ſi nous étions en Automne, je vous pourrois bien dire ce qu'on diſoit de cet Empereur: Il n'y a pas même une mouche.

ENTRETIENS POINTUS.

PREFACE.

LA Pointe n'eſt pas d'accord avec la raiſon, c'eſt l'agreable jeu de l'eſprit, & merveilleux en ce point, qu'il reduit toutes choſes ſur le pied neceſſaire à ſes agrémens, ſans avoir égard à leur propre ſubſtance. S'il faut que pour la Pointe l'on faſſe d'une belle choſe une laide, cette étrange & prompte metamorphoſe ſe peut faire ſans ſcrupule, & toûjours on a bien fait pourvu qu'on ait bien dit; on ne peſe pas les choſes; pourvu qu'elles brillent il n'importe; & s'il s'y trouve d'ailleurs quelques défauts, ils ſont purifiez par le feu qui les accompagne. C'eſt pourquoy, Lecteur, ne blâme point ces contrarietez & fauſſetez manifeſtes qui ſe trouveront par fois en ces Entretiens, on n'a voulu que ſe divertir; & tant de beaux Eſprits qui tiennent icy leur rang, ſe traitans icy par fois les uns les autres, & ſouvent eux-mêmes, de ſtupides & d'inſenſez, témoignent aſſez qu'ils ne

veulent pas être crûs ; mais seulement admirez, & que ce plaisir est leur seul objet. Suy donc leurs intentions, mon cher Lecteur, & sans éplucher les choses, prens part à leurs Divertissemens, qui te seront agreables ou dégoûtans, selon que tu leur seras semblable ou dissemblable. Au reste j'ay déguisé leurs noms, afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne leur puisse être nuisible, & que sous le masque se joüant de tous également, ils puissent descendre du Theatre parmi le Peuple, sans courir les dangers où les pourroit mettre les ressentimens d'un brutal.

I.

Timandre parlant d'une Arcade que l'on vouloit élever à un troisiéme étage pour joindre deux bâtimens opposez, fut averti par Socrate, que c'étoit des desseins en l'air.

II.

Le même Socrate dit fort bien sur la mort inopinée d'un jeune homme, qui tombant de foiblesse, étoit tombé sur la pointe d'un couteau qu'il tenoit en main ; qu'il mouroit desesperé, puisqu'il se tuoit luy-même ; & partant qu'il ne faloit s'étonner de sa mort, toutes actions de desespoir étant actions de foiblesse.

III.

Platon prenant un siege, comme en voulant exiger par force de Simarandre ce

qu'il luy demandoit, fut ſollicité par Socrate de s'en ſervir plûtôt comme d'un placet pour le fléchir.

IV.

Socrate parlant d'un Amoureux tranſi, qui pour coucher avec une jeune fille avoit veillé en vain toute une nuit, & baailloit le lendemain avec aſſoupiſſement; dit qu'il en viendroit à bout, puiſqu'il s'aviſoit de baailler.

V.

D'un autre qui ſortant du grand chemin pavé, aprés avoir long-temps exercé ſon eſprit, s'étonnoit de ſa vivacité; il luy en découvrit la raiſon, alleguant que ſon eſprit s'étoit éguiſé ſur les grés.

VI.

Le même aſſura contre Epaminondas, qui tenoit le Capuchon des Capucins pour une bonne pointe, que c'en étoit une tres-pauvre.

VII.

Et ſollicité de payer un obligeant Amy de pluſieurs pointes, il refuſa de le faire, de peur qu'il ne s'en piquât.

VIII.

Le Frere aîné de Socrate ne rencontra pas moins bien, lorſque parlant d'une perſonne avancée par une Dame ſtupide & lubrique, il aſſura qu'il devoit encore aller plus loin, étant monté ſur une ſi bonne bête.

IX.

Cette pointe fut ſuivie d'une autre que fit Socrate, lorſque rendant raiſon de l'a-

mour que les Dames ont pour les Bêtes, au préjudice des gens d'eſprit; il dit que les Chevaux étoient de plus grand travail que les Hommes.

X.

Epaminondas diſoit d'un Fripon d'Ecolier qui vouloit excroquer ſon Maître à écrire, & ſe vantoit d'avoir du papier tres-fin; qu'il avoit raiſon, puiſque ſon papier devoit attraper l'Ecrivain.

XI.

Phocion jeune Frere de Socrate, parlant d'un autre qui mangeoit par les ruës continuellement; il dit que c'étoit dîner en Ville.

XII.

Et Socrate ſur quelques diſcours avancez enſuite, s'étonna de ce que les Chrétiens étoient ſi faciles à corrompre, vu qu'ils étoient ſalez dés leur naiſſance.

XIII.

Et pourſuivit ſa Pointe contre un Sot bien reblanchi & magnifique du tout en Canons, diſant qu'il vouloit prendre les Hommes comme les Loups, c'eſt à dire dans les toilles.

XIV.

Philogias parlant d'un Homme vêtu de vert, l'appelloit Vert-Galand.

XV.

Socrate dans le ..ême Entretien, ayant bû un grand verre d'eau pour ſe refaire, dit qu'il s'étoit r'habillé avec une piece de verrerie.

XVI.

Et voyant un Cheval qui courant la bague fiantoit dans ſa carriere, dit qu'il chioit ſur le mêtier.

XVII.

Pareillement de Monſieur l'Enfant mal peint & ſans bordure; il dit que c'étoit l'Enfant gâté & débordé.

XVIII.

D'un autre qui marchoit beaucoup, bien qu'il eût un trou à la tête; il dit qu'il couroit les ruës, comme ayant la tête fêlée.

XIX.

Il aſſuroit auſſi d'une Femme parée de fleurs, qu'elle avoit ſes fleurs.

XX.

Et qu'il faiſoit bon offenſer le Pape, vu qu'il avoit beaucoup d'indulgence.

XXI.

Et parlant d'une Montre qu'on avoit volée & qui ne pouvoit être retrouvée; il dit qu'elle ne reviendroit pas, étant aſſurément fort mal montée.

FRAG-

FRAGMENT
DE PHYSIQUE,
OU
LA SCIENCE
DES
CHOSES NATURELLES.

PAR M. DE CYRANO BERGERAC.

LE MARQUIS
DE
LA GUIMOISE

PAR

CHARLES DE LA MORLETTE

PARIS

PREFACE.

LEcteur, comme on étoit encore aprés les épreuves des Etats du Soleil, un Génie obligeant, qui peut-être eſt celuy-là même avec lequel notre Auteur a tant eu de converſations dans ſes voyages, a ſuſcité une perſonne de qualité de nous donner ce commencement de Phyſique, que nous te preſentons encore. Je ne doute point qu'il n'y ait de l'indiſcretion de t'engager ſi ſouvent avec des Ouvrages qui ne ſont pas achevez : mais d'un autre côté il y a de la juſtice de faire voir que le Sieur de Bergerac étoit Philoſophe. Je n'aurois pas tant eu de peine à te le prouver ; & je t'aurois moins ennuyé dans la Préface que j'ay faite aux Etats du Soleil, ſi j'euſſe vû ce petit Traité, qui ſeul a plus de force qué tous les raiſonnemens du monde. Pour peu que tu ſois juſte, tu me pardonneras une faute dont je me repens fort volontiers ; & pour peu que tu ſois reconnoiſſant des divertiſſemens que ſa belle humeur t'a donnez juſqu'à preſent, non-ſeulement tu n'auras point de peine à le voir aujourd'huy plus ſerieux qu'à l'ordinaire, puis qu'il y va de ſa gloire ; mais tu ne m'accuſeras point, quand tu le verras prendre congé de toy en même

temps qu'il entrera en matiere, & tu ne déchargeras ton chagrin que ſur la mort qui nous l'a enlevé comme il commençoit à paroître. Il y a beaucoup de grands Auteurs que nous n'avons point, dont nous ſupportons la perte, & dont le nom nous ſeroit inconnu, ſans le ſecours de ceux qui en ont écrit. Je mets le Sieur de Bergerac au nombre de ces malheureux, puis qu'étant privez de ſa doctrine, nous pouvons dire que nous ne l'avons point: Car enfin bien loin de voir ſon nom dans les travaux d'un Philoſophe, nous ne le voyons que dans ceux d'un Poëte & d'un Auteur Comique. Il eſt vray qu'il excelle en ce genre d'écrire, & qu'il n'eſt rien de ſi ſurprenant que de voir le feu de ſon eſprit prendre l'eſſor dans des ſujets de recreation; temoin ſon Pedant Joüé, qui met à bout les plus ſerieux; & ſon Agrippine, qui a les ſentimens d'une Romaine auſſi fiere, & dont les termes ſont auſſi bien peux qu'il en ait paru ſur le Theatre. Mais tu n'as qu'à lire ce Fragment, pour juger de ce qu'il eût fait, s'il eût eu le temps de répandre ce beau feu tout entier dans des matieres plus riches & plus élevées.

IDE'E GENERALE de la Physique.

PREMIERE PARTIE.

L'Explication du nom de Physique, & le but qu'on s'y propose en y étudiant.

Que nous l'acquerons à l'aide des facultez connoissantes qui sont en nous.

Examen de nos connoissances premieres & immediates, ou bien secondes & réfléchies.

Que les premieres connoissances ne sont autre chose que les sensations.

Qu'elles sont causées pour l'ordinaire (c'est à dire nos sensations) par les objets exterieurs, au moyen de quelque sorte de correspondance qu'ils ont avec les parties de notre corps.

Réflexion sur ce que ces sensations sont en nous, & qu'il se faut bien garder de les confondre avec leur cause qui est exterieure.

Induction du toucher, du goust & de l'odorat, par laquelle on découvre qu'en connoissant les qualitez tactiles, comme les saveurs, les odeurs, &c. nous ne connoissons que nos sensations.

Qu'il y a de la difficulté à concevoir la

même chose des sons, de la lumiere & des couleurs.

Raison tirée des experiences convainquantes, par lesquelles l'entendement reconnoist que les sons, la lumiere & les couleurs, sont aussi-bien que la douleur, l'odeur & la saveur, des sensations qui sont en nous les effets de quelque chose d'exterieur.

Conclusion générale, que horsmis nous-mêmes, nous ne connoissons rien sans raisonnement.

Doute si notre vie n'est pas un songe continuel, entrecoupé de plusieurs songes particuliers.

La solution de ce doute absolument parlant impossible, encore que nous ne puissions nous persuader d'estre toujours trompez.

Que la Foy dissipe entierement ce doute.

Que sans elle nous n'aurions qu'une certitude morale qu'il y a quelque chose hors de nous.

Qu'il n'y a que l'ame qui puisse deviner quelles sont les choses exterieures.

La voye pour les connoistre est de faire certaines suppositions, & voir si elles s'accordent avec nos experiences.

Que d'une disconvenance manifeste, s'ensuit la fausseté absoluë de notre supposition, & que de la convenance générale à toutes

les apparences, il ne s'enſuit que la ſimple vray-ſemblance.

Que la Phyſique ne peut eſtre qu'une Science conjecturale.

Que ſon incertitude eſt augmentée par l'ignorance dans laquelle nous ſommes des ſecrets de Dieu.

Avis de peſer la valeur des raiſons, & d'eſtre juſte moyenneur de nos raiſonnements.

Vice des Pedans, d'expliquer une choſe obſcure par des moyens qu'on n'entend pas.

Avis ſecond, de ne rien admettre ſans neceſſité, & que c'eſt une licence d'expliquer par le plus, ce qui ſe peut auſſi-bien expliquer par le moins.

Etabliſſement de la matiere pour principe des choſes ſenſibles.

Que la matiere n'eſt pas couleur, chaleur, ſaveur, dureté, peſanteur, &c.

Que par la matiere nous ne connoiſſons qu'une choſe étenduë.

Qu'il reſulte de là l'impoſſibilité du vuide.

Ce que c'eſt que la rarefaction & la condenſation.

Que le monde eſt indéfini.

Que le plomb ne contient pas plus de matiere, qu'une maſſe de cire égale en groſſeur.

Qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Monde.

Les proprietez de la matiere, ſont d'a-

voir des parties au moyen desquelles elle est divisible à l'infini.

Les proprietez des parties sont d'être figurées, & capables du mouvement & du repos.

Que la Geometrie enseigne les differentes divisions & les figures.

Du mouvement & du repos.

Que le mouvement dit rapport aux corps environnans, desquels le corps qu'on conçoit mobile se détache.

Que ce détachement est reciproque.

Quel motif on doit avoir pour nommer un corps mobile ou immobile.

Du ralentissement du mouvement.

De la composition du mouvement.

De la diversion du mouvement.

Des refractions.

L'ordre & la disposition des corps durs mis dans des liqueurs.

Que jusques-là sont expliquez en général les proprietez absoluës de la matiere.

Que les autres proprietez disent rapport à nos organes.

Abregé de l'explication vulgaire des autres proprietez, supposant dans les sujets des accidens tout semblables aux sensations que que nous en avons.

Défaut & contradiction de cette explication.

Que les accidens ſont inutiles pour expliquer les apparences.

Qu'il eſt libre de ſuppoſer tout ce qu'on voudra dans les ſujets, pourvû que par ces ſuppoſitions on rende raiſon de leurs apparences.

Quel doit être un corps pour être dit dur.

Premiere connoiſſance de la terre.

Quel doit être un corps pour être dit liquide.

Premiere connoiſſance de l'eau, de l'air & du feu.

De la moleſſe.

Que l'on appelle ordinairement humide, ce qui eſt pour le moins un peu liquide.

Qu'on nomme ſec ce qui eſt dur, & quelquefois ce qui eſt liquide.

Solution du doute comment le Soleil, ou le feu durciſſent la boüe, & amoliſſent la cire.

De la chaleur.

Continuation pour expliquer le feu.

De la chaleur du fumier, & de la chaux.

Pourquoy l'air pouſſé de nos poulmons, paroiſt tantôt chaud, tantôt froid.

Des ſaveurs.

De l'acre, de l'amer, du doux, & des principes de Chymie.

Des odeurs.

Des ſons.

Etabliſſement d'une matiere autrement figurée que la terre, l'eau & l'air.

De la lumiere en général.

Explication de celle dont éclaire le bois pourri, les écailles, ou la peau fort liſſée du poiſſon qui ſe corrompt, & les vers luiſans.

Des couleurs.

Explication des miroirs.

Qu'eſt-ce que diaſene & opaque.

Du paſſage de la lumiere & des couleurs au travers des corps diafanes, à cauſe des pertuis arrangez & figurez de certaine façon.

Des miroirs ardens.

Qu'on en taille de glace.

Hiſtoire de l'œil, & de ſes parties.

De l'apulſement de la lumiere & des couleurs, ſur les parties de l'œil.

Experiences confirmantes cette doctrine.

Comment nous connoiſſons les objets, avec leur figure, leur ordre & leur ſituation.

Pourquoy les lunettes plus épaiſſes au milieu qu'au bord, font voir les objets renverſez.

Conjecture pourquoy on ne voit pas l'objet renverſé, puiſque l'image qui s'en fait dans notre cerveau doit être renverſée.

Autre conjecture pourquoy nous ne voyons pas les objets doubles, s'imprimant de cha-

que objet une image dans chacun de nos yeux, & pourquoy pourtant cela arrive quelquefois.

Explication de lunettes qui multiplient.

Pourquoy les lunettes plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir plus gros ; & celles qui sont plus minces au milieu qu'au bord, font voir plus petit.

Pourquoy un tison allumé agité en rond, fait voir un cercle de feu.

Des rayons qui paroissent autour d'une chandelle en clignant les yeux.

Explication de toutes les particularitez de cette experience.

Du brillement des Etoiles, & le moyen de les appercevoir sans brillement.

Pourquoy les lunettes d'approche nous font voir les Etoiles fixes d'autant plus petites qu'elles grossissent l'apparence des autres objets.

Pourquoy une chandelle regardée au soir de loin, nous paroît si grande.

Pourquoy la tête d'un canion mis fort prés de notre œil, nous paroit celle d'une fort grosse épingle, & comme transparente.

De la distinction & de la netteté de la vision.

Pourquoy l'on se peine à regarder de trop prés.

Pourquoy un pré tout vestu d'herbe verte,

où il n'y aura que bien peu de fleurettes blanches ſemées par ci par là, regardé de loin, paroît tout blanc.

De la diſtance.

De certains vices des yeux.

Du moyen de les corriger à l'aide de differentes lunettes.

DE LA PHYSIQUE.

SECONDE PARTIE.

De la Coſmographie.

DU nom de Coſmographie, & qu'eſt-ce qu'elle ſe propoſe à expliquer.

Qu'elle eſt née des obſervations, des ſuppoſitions & des réflexions phyſiques.

Prénotions Geométriques.

Obſervations générales qu'on peut faire en un jour.

Qu'on ſatisfait à ces obſervations en ſuppoſant que les parties du Ciel correſpondent ſucceſſivement ſur differentes parties de la maſſe compoſée de la terre, de l'eau & de l'air.

Que le détachement de la maſſe élementaire d'avec le reſte du monde, eſt reciproque.

Qu'il n'y a que cette masse qu'on puisse concevoir distinctement se mouvoir.

Qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer du mouvement à cette masse, quand on le luy veut nier.

Qu'encore qu'on fasse la masse élementaire, la terre pourtant est absolument immobile.

Incommoditez qui suivent le mouvement qu'on attribuë aux Cieux.

Que dans cette hypothese on n'a point encore connu qu'est-ce que pesanteur, ou cet effort que font les corps terrestres pour aller vers le centre de la terre, non plus que la cause du flux & reflux de la mer, ni des Cometes, & de leur mouvement.

La necessité de la pesanteur, supposé que ce soit la masse élementaire qui se meuve.

Que de cette supposition s'ensuivent les mêmes experiences sur la terre, que de son immobilité.

En quel sens le monde peut être appellé une Sphere.

Des points, lignes & cercles qu'on conçoit dans la Sphere du monde.

Comment il se faut figurer ces cercles si on suppose la masse élementaire mobile.

Apparences du Soleil & des Etoiles fixes.

Hypothese particuliere pour satisfaire à

ces apparences, tout le mouvement étant attribué aux Cieux.

Des jours & des nuits, & de leur difference en divers endroits de la terre.

Réflexion physique.

Hypothese qui satisfait aux apparences du Soleil, aprés avoir supposé la masse élementaire mobile.

Autre réflexion physique.

Comment le Soleil éclaire & échauffe.

Du temperament des Saisons.

La cause de l'apogée du Soleil, ou de la phelie de la terre.

Observations particulieres des Etoiles fixes.

Hypothese pour satisfaire à leurs apparences, faisant la masse élementaire immobile.

Hypothese pour la même fin, la supposant mobile.

Réflexion physique à propos de leur lumiere.

Apparences de la Lune.

Explication de ses apparences, supposant la masse élementaire immobile.

Réflexion physique.

La cause de ses apogées.

Des diverses faces de la Lune, de ses Eclypses, & de cette lumiere débile qui pa-

voit dans la partie qui n'eſt pas tournée vers le Soleil.

Explication des apparences de la Lune, ſuppoſant la maſſe élementaire immobile.

Réflexion phyſique.

Du flux & reflux de la mer.

De l'heure à laquelle il doit arriver.

Sa diverſité pendant un mois.

Sa diverſité en diverſes parties du monde.

Apparences de Mercure & de Vénus, & des taches du Soleil.

Hypotheſe Geometrique ſatisfaiſante à toutes ſes apparences, ſoit que le mouvement ſoit entierement du côté des Cieux, ſoit en partie dans les Elemens.

Erreur des anciens touchant les Cieux de ces deux Planetes.

Experience & raiſon convaincante de l'hypotheſe moderne.

Apparences de Mars, Jupiter & Saturne.

Hypotheſe pour y ſatisfaire en ſuite de l'immobilité des Elemens.

Retrogradations de ces Planetes merveilleuſes.

Hypotheſe pour ſatisfaire aux apparences des mêmes Planettes, ſupoſant la maſſe élementaire mobile.

Neceſſité des retrogradations, de leur quantité, & du temps auquel elles nous paroiſſent arriver.

Des compagnons de Jupiter & de Saturne.

De la lumiere des cinq Planetes, & pourquoy ils ne brillent pas tant que les Etoiles fixes.

Des Cometes & Etoiles nouvelles.

Que posant la masse élementaire immobile, le monde total est un monstre composé de pieces rapportées sans aucune liaison.

Liaison & simplicité du monde, attribuant du mouvement à la masse élementaire.

Tables des Mineraux, où il est traité,

De l'Aimant.
Des Meteores.
Des Planetes.
Et du Corps animé.

FRAGMENT

FRAGMENT DE PHYSIQUE.

CHAPITRE I.

De la Physique, & de son origine.

CE mot Physique est originaire de Grece ; il signifie seulement Naturelle, mais il sous-entend Science, comme qui diroit Science naturelle, c'est-à-dire une connoissance de tout ce qui est dans la Nature.

Quiconque y aspire, se propose pour but de sçavoir l'état de toutes les choses, & la cause des changemens qu'on y remarque. Or pour connoître la cause de ces changemens, cela dépend des premieres connoissances que nous avons des objets, ou de leurs simples apprehensions, sur lesquelles ensuite se forment tous nos raisonnemens ; car si cette dépendance n'étoit point necessaire, comment seroit-il possible de penetrer dans les proprietez des choses qui n'auroient fait aucune impression sur nous ? C'est donc une necessité d'observer ce que les objets causent en nous, auparavant de rechercher ce qu'ils

ſont en eux-mêmes. Mais afin de ne nous pas laiſſer emporter à quantité de préjugez que nous acquerons avec l'âge, mettons-nous en un état de pure ignorance: c'eſt pourquoi ne ſuppoſons rien du tout, dépoüillons-nous de toute Science, & conſiderons-nous ſeulement capables de ſentir, ſans pourtant que nous ayons encore jamais rien ſenti. N'eſt-il pas vray que ſi dans cet état une épingle nous pique, nous nous trouvons un peu mal, & dans un état plus incommode que celuy auquel nous étions avant que d'être piquez (c'eſt ce que l'on appelle état ou ſentiment de douleur.) Ainſi encore que l'épingle ſoit quelque choſe differente de nous-mêmes, elle cauſe pourtant en nous cette douleur: Mais afin que vous ne vous trompiez pas par l'équivoque des termes que le vulgaire ignorant a mis en uſage pour expliquer ſon préjugé, c'eſt-à-dire les choſes comme il les entendoit; gardez-vous bien de ſeparer la ſenſation d'avec la douleur; car quoy que vous diſiez ces mots: *J'ay ſenti de la douleur*, vous jugez bien que la douleur ne peut pas être dans l'épingle, puiſque l'épingle ne vit pas, qu'elle n'eſt pas auſſi hors de vous, inferez de là qu'elle eſt en vous. Il faut pourtant de cette regle-ci excepter de certains rencontres, comme par exemple celuy-cy, *Je ſens quelqu'un qui me touche*; car il differe du premier, en ce que dans le premier ce que vous appellez douleur n'eſt qu'une façon de ſentir. On pourroit

à la verité ſe ſervir de ces termes au pied de la lettre, *J'ay ſenti de la douleur*, ſeparant le ſentiment d'avec la douleur même, & alors ils ſignifieroient une connoiſſance refléchie dont les paroles voudroiét dire, J'ay reconnu que je ſentois, ou j'ay raiſonné à propos de ce que je ſentois: mais parce que ce ne ſera pas dans ces ſortes de connoiſſances que vous ſerez ſi ſujets à manquer, & que ce ſera dans les premieres, il eſt important que vous ſoïez attentifs, & que vous conſideriez plûtôt la choſe ſignifiée, que la façon avec laquelle on l'exprime. Revenant donc à cette douleur, ou cette ſenſation causée par l'épingle, je me doute bien que vous l'admettrez tout à fait du côté de la perſonne ſentante, ſans concevoir rien de ſemblable dans l'épingle; mais cette difficulté ſe rencontre à divers degrez dans d'autres exemples, & en voici un. Si vous appliquez votre main devant le feu, il naîtra en vous un certain chatoüillement, qui étant médiocre s'appellera chaleur, & qui allant à l'excés s'appellera brûlure; ce ſont deux façons de ſentir qu'il faut concevoir être en vous, comme vous concevez en vous la douleur causée par la piqueure d'une épingle. Je ne ſuis pourtant pas ſi ſevere de vous défendre d'admettre quelque choſe dans le feu, tel que vous voudrez vous le figurer, qui cauſe cette chaleur, ou cette brûlure; mais je me contente pour cette heure de vous faire établir de la difference entre le ſentiment qui

eſt entre vous, & ce que vous vous figurez d'exterieur pour vous faire ſentir. Corrigez donc cette façon d'imaginer & de parler : J'ai ſenti le feu ; & penſez à la place : Le feu a été appliqué à ma main, d'où s'eſt enſuivi en moy une certaine façon de ſentir, qu'on nomme chaleur ou brûlure. Ainſi quelque choſe que vous vous perſuadiez être dans les viandes, dans les parfums & dans un tambour frappé, ces ſaveurs, ces odeurs, & ce bruit deſquels vous vous reſſouvenez, aprés même que les objets ſont éloignez de vous, ne peuvent de toute poſſibilité être autre choſe que des chatoüillemens divers & des façons de ſentir differentes qui ſont en vous, causées par quelque choſe d'exterieur. Ainſi vous entendrez que cette façon de parler, le feu eſt chaud, la perdrix eſt ſavoureuſe, le muſc eſt odorant, & le tambour eſt ſonore, ne veulent dire autre choſe, ſinon que le feu peut exciter en nous cette ſenſation de chaleur, la perdrix celle de la ſaveur, le muſc de l'odeur, & le tambour du ſon. Tout cela ſe conçoit aſſez facilement ; mais il n'en eſt pas de même de l'impreſſion des objets ſur l'œil, & du ſentiment qui en reſulte, lequel eſt ce qu'on nomme lumiere ou couleur, parce que nous les rapportons au dehors & loin de nous, & cependant la faute vient de ce que nous ne reconnoiſſons aucune application des objets à l'œil, comme on ſçait que le feu s'applique à la main, la viande à la langue,

les parfums au nez, & peut-être l'air meu à l'oreille. Si toutefois on eſt attentif au reſſouvenir des couleurs & à leur idée qui eſt en nous, principalement dans les ſonges, durant leſquels on voit des couleurs auſſi diſtinctes que ſi l'on veilloit, & toutes ſemblables à celles que l'on voit en veillant; de même que les couleurs qu'on voit en ſonge ſont en nous, ou à tout le moins ſont des ſenſations qui ſont en nous, il faudra juger le même des couleurs que l'on voit en veillant, avec cette difference, que les dernieres couleurs ſont excitées en nous par quelque choſe d'exterieur qui eſt dans les objets, ou bien que celles des ſonges ont leurs cauſes en nous: De cette ſorte, ce que voyent les phrenetiques n'étant pas hors d'eux, il eſt neceſſaire que ces idées que les phrenetiques ſe forment ſi fortement & qu'ils rapportent au dehors, ſoit quelque choſe en eux: mais ſi vous n'oſez pas vous fier au jugement de ces malades, non plus qu'à vos ſonges, afin de vous faire connoître que c'eſt mal raiſonner de rapporter les couleurs au dehors, parce qu'elles vous paroiſſent au dehors, conſiderez qu'agitant en rond un tiſon allumé, vous voyez un cercle de feu, que vous rapportez auſſi opiniâtrement au dehors que le tiſon même. Sçachant donc qu'il n'y a rien de ſemblable au lieu où vous vous le figurez, & encore moins ailleurs hors de vous, pourquoy ne conclurez-vous pas que cette apparence eſt ſeulement en vous?

De même quand à quatre pieds vous regarderez dedans une glace, & qu'alors vous verrez votre image quatre pieds au delà de la glace, qui ſera poſſible adoſſée contre un mur opaque, puiſque cette figure & ces couleurs ne peuvent pas être au lieu où vous les rapportez, vous les devez conclure en vous-mêmes: Regardant un ſeul objet à travers d'un criſtal taillé à pluſieurs faces on le voit multiplié; regardant au travers d'un verre plus épais au milieu qu'au bord, pourvu qu'on ne l'approche pas trop près de l'œil, l'objet éloigné paroît renverſé; regardant au travers d'un verre moins épais au milieu qu'au bord, l'objet paroît plus petit: Or cette multiplication, ce renverſement, & ce rapetiſſement, ne ſont pas dans l'objet, donc ils ſont en nous. Je finis par cette experience, qui vous ſemblera ſans doute plus convaincante, parce qu'elle eſt moins connuë avec ſes circonſtances. Si vous regardez au ſoir d'un bout à l'autre d'une chambre une chandelle allumée, vous remarquez en clignant les yeux, partir des rayons de la chandelle vers le haut & vers le bas, que vous rapportez auſſi opiniâtrement au dehors, que vous rapportez au dehors la lumiere de la flâme. Vous ſçavez neanmoins que les rayons ne ſont pas en ce lieu-là, où vous ne les verriez pas ſi vous ne cligniez les yeux, & où un autre que vous ne les apperçoit ni au même lieu, ni au même temps, ni de la même grandeur & figure. Inferez donc

avec certitude, puiſque ces rayons ou cette lumiere rayonnante ne ſont pas autour de la chandelle, ni encore moins ailleurs hors de vous, qu'ils ſont en vous. Mais pour découvrir davantage votre tromperie, tandis que vous clignez les yeux, eſſayez avec quelque corps opaque, comme un Livre ou autre choſe, de cacher les rayons de la chandelle qui vous ſemblent aller vers le bas, ce que vous ferez élevant petit à petit ce corps opaque, juſqu'à ce qu'il vous cache une partie de la chandelle; alors contre votre attente vous verrez évanoüir les rayons d'enhaut; & quant à ceux d'en bas, parce que vous êtes certain que vous ne les ſçauriez voir au travers d'un corps opaque, vous ne les rapporterez plus au lieu où vous les rapportiez auparavant: neanmoins à cauſe de la coûtume que vous avez de rapporter cette ſenſation au dehors, vous vous imaginerez les rayons le plus loin de vous qu'il vous ſera poſſible, & vous les jugerez ſur la ſurface du corps opaque; mais enfin, parce que ſi vous approchez ce corps opaque encore plus prés de votre œil, vous les remarquerez plus prés, & ainſi de plus prés en plus prés à force de l'approcher, vous argumenterez que ces rayons ne pouvans pas être en tous ces lieux differens ils ſont infailliblement dans votre œil. Ainſi quoi que l'habitude de voir que vous avez acquiſe de long-temps, vous faſſe trouver de la difficulté à concevoir que la lumiere

& les couleurs que vous connoiſſez ſoient en vous à la preſence des objets, il ne faut pas pour cela que vous faſſiez difficulté de les y établir; mais vous devez enſuite employer votre curioſité à rechercher comment cela arrive.

De tout ce que je viens de dire, puiſque la douleur, la chaleur, la ſaveur, l'odeur, le ſon, la lumiere, ou les couleurs, ne ſont que des façons de ſentir toutes differentes, causées par divers objets des organes qui ont auſſi de differentes facultez de ſentir; puiſque l'épingle ou le feu étant appliquez à la main, nous ne connoiſſons immediatement & diſtinctement que ce qu'ils y excitent, & non pas l'épingle ni le feu; de même les viandes, les parfums, l'air pouſſé par un canon, & la flâme, étant appliquez chacun à ſon organe, nous ne ſçaurions connoître ſans raiſonnement que les ſeules ſenſations, & non pas ce qui les cauſe. Il reſulte de là cette conſequence univerſelle, que tout ce que nous connoiſſons clairement, certainement, diſtinctement, & ſans détours, ſont les ſenſations qui ſont en nous, & que nous ne connoiſſons rien du tout du côté des objets, ſi ce n'eſt par conjectures & par raiſonnemens.

CHA-

CHAPITRE II.

Du progrès de la Phyſique, & avis pour la conduite de celuy qui y étudie.

LA verité de cette conſequence reconnuë, & nous reſſouvenant auſſi que nous avons eu quelquefois des ſonges, pendant leſquels nous penſions toucher, goûter, flairer, oüir & voir clairement, diſtinctement, & certainement des choſes que nous raportions au dehors, bien que du depuis nous ayons été convaincus qu'il n'y avoit rien de ſemblable, & que toutes ces ſenſations naiſſoient & ſe conſervoient en nous ſeulement; nous pourrions entrer en défiance que notre vie ſeroit un ſonge continuel, & qu'il n'y auroit rien du tout hors de nous: mais parce que de ſemblables ſenſations ſe reſſuſcitent en nous avec de certaines circonſtances, & que nous conſiderons que d'autres témoignent avoir les mêmes ſentimens, nous concluons qu'il y a quelque choſe d'exterieur qui en eſt la cauſe. C'eſt pourquoy aprés avoir bien remarqué les effets, nous devons rechercher quels peuvent être les ſujets, afin de les produire. Pour cela nous ſommes obligez de faire quelque ſuppoſition, & enſuite examiner ſi elle s'accorde avec les apparences; car ſi nous y trouvons une ſeule repugnance qui ſoit évidente, nous devons conclure

que toute invention n'eſt qu'une pure chimere; & quand même on n'en remarqueroit aucune, il ne faut pas toutefois être ſi vain, que de croire certainement avoir trouvé le vray, parce que nous pourrions bien ſoupçonner qu'un autre poſſible quelque jour donnera une explication differente de celle-cy, laquelle ſatisfera & s'accordera de même à toutes les experiences dont la nôtre rend raiſon: c'eſt pourquoy tout ce que nous pouvons juger en faveur de notre hypotheſe, c'eſt de la faire paſſer pour vray-ſemblable, & non pas pour vraye. Donc encore que par Phyſique on puiſſe ſe propoſer (comme nos ſuperbes & ridicules Pedans) une connoiſſance certaine & évidente des choſes dans leurs cauſes, qui eſt à la verité ce qu'on pourroit ſouhaiter, nous ne le devons pas attendre de la foibleſſe de nos raiſonnemens, à moins que nous fuſſions aidez des révélations d'un Dieu qui ne peut manquer, & dont la conduite eſt à l'avanture toute autre que ce que nous nous figurons. C'eſt ce qui doit encore augmenter notre incertitude, & nous empêcher de parler avec bravade. Après cela ſi nous nous confeſſons inferieurs à ceux qui ſe vantent d'avoir trouvé la verité, nous obtiendrons au moins par deſſus eux l'avantage d'être juſtes eſtimateurs de la valeur des choſes, & nous éviterons ce vice que tous les jeunes Ecoliers apprennent de leurs Maîtres, qui défendent avec opiniâtreté ce qui n'eſt pour le plus

que vray-ſemblable, & même bien ſouvent ce qu'ils n'entendent pas: mais quand ils l'ont une fois propoſé, s'imaginant qu'il leur ſeroit honteux de ſe dédire, après avoir reconnu leur faute, ils la ſoûtiennent opiniâtrément, comme ſi c'étoit une loy neceſſaire, que tout ce qu'ils diſent fût la verité, ſeulement parce qu'ils le diſent. Tout homme ſage n'eſt pas obligé à trouver toutes les veritez: mais ſi on luy demande ſon jugement ſur quelque propoſition du crû d'un autre, ou il n'eſt pas amy de la verité, ou il doit dire que cela eſt véritable qu'il reconnoît pour tel, & traiter de vray-ſemblable ſeulement ce qui ne fait pas aſſez de poids ſur ſon eſprit pour le convaincre, agiſſant toujours de bonne foy, ſans malice, ſans fineſſe, & toujours ſelon la verité des choſes; & à plus forte raiſon le doit-il faire, s'il s'agit de ſon invention, dont la modeſtie ne luy permet pas de parler avantageuſement.

Cette conduite eſt de tres-grande importance à ceux qui s'adonnent à la recherche des Sciences, & principalement de la Phyſique, laquelle demande qu'en l'abordant vous ſuiviez encore les conſeils que vous allez entendre. Premierement, de tenir plûtôt votre jugement en balance, que de le déterminer à aucune opinion dans des choſes qui ne ſe font pas comprendre, & dire plûtôt, je n'en ſçai rien, je n'y comprens rien, que de faire de vains efforts pour expliquer une cho-

ſe obſcurepar une plus obſcure.

Aprés cet avis, vous vous devez encore propoſer cette maxime, d'éviter toujours les grands détours, & d'expliquer les choſes le plus briévement, & avec le moins d'embarras qu'il vous ſera poſſible, ſuivant les preceptes de l'Ecole (quoy qu'elle ne l'obſerve gueres) qui défend de faire par le plus, ce qui ſe peut faire par le moins.

Tout ce que j'ay dit juſqu'à cette heure, ſervira pour la méthode; & pour vous faire diſcerner ce qui eſt en vous, d'avec ce qui eſt hors de vous: Enſuite de quoy nous pouvons maintenant rechercher quels doivent être les Etres exterieurs, pour ſe faire ſentir, & encore auparavant de quoy ils ſont compoſez, qui eſt ce qu'on nomme leurs Principes.

CHAPITRE III.

Des principes des Etres ſenſibles, ou de la Matiere.

ETabliſſant quelque choſe dont les Etres ſenſibles ſoient compoſez, il importe tout-à-fait d'en ſçavoir la nature, & non pas de quel nom on la doive appeller. C'eſt pourquoy nous tenans à la façon de parler des autres, nous la nommerons matiere ou corps: Mais puiſque nous avons deſſein de rechercher quelle eſt cette matiere qui conſtituë tout ce

qu'il y a au monde, & quelle eſt ſon eſſence, afin de ne pas tomber dans quelques erreurs fort préjudiciables, il faut ſe reſſouvenir qu'elle ne nous peut pas être connuë immediatement, puis qu'en cette façon nous ne connoiſſons que les ſenſations qui ſont de notre côté : Ainſi il n'y aura que l'eſprit qui la pourra obſerver en raiſonnant. Or par le raiſonnement nous apprendrons en premier lieu, qu'être materiel, ce n'eſt pas être dur, puis que l'eau n'eſt pas dure, & ne laiſſe pas d'être matiere ; joint auſſi que le plomb & les autres metaux peuvent ſe fondre & ſe rendre liquides, ſans ceſſer d'être materiels : De même nous conclurons, qu'être coloré n'eſt pas être materiel, puis que l'eau, l'air & le verre, ſont des êtres materiels ſans couleur. Aprés cette remarque, nous ſçaurons encore, qu'être materiel n'eſt pas être chaud, froid, ſavoureux, &c. Puis que nous concevons bien la matiere ſans chaleur, froideur, ſaveur, &c. Mais parce que nous ne la ſçaurions comprendre ſans y concevoir de l'extenſion, vous infererez, qu'être matiere eſt être étendu ; tellement que pour vous propoſer le corps, ou la matiere hors de vous, il ne faut qu'établir une choſe étenduë. Par ce mot de choſe je n'entends pas une parole ou une penſée chimerique, mais une realité, c'eſt-à-dire quelque choſe qui ſoit en effet hors du neant, laquelle pour la faire differer de quelque choſe ſpirituelle, nous concevons étenduë.

Si donc ayant médité ſerieuſement cette propoſition, Dieu ne peut-il pas ôter tout l'air qui eſt dans une chambre, ſans y en ſubſtituer d'autre, & faire que les murailles demeurent en leur lieu, gardant ſeulement entr'elles un eſpace ſans corps ou matiere? D'abord tout ce que vous pourrez faire pour concevoir cet eſpace, ſera de ne plus imaginer de dureté, de réſiſtance à ſe mouvoir, plus de lumiere ou de couleur, en quoy ne conſiſte pas la matiere; mais vous ne pourrez pas vous empêcher de concevoir par cet eſpace quelque choſe qui eſt véritablement étendu, laquelle eſt toute la notion claire & diſtincte que nous pouvons avoir de la matiere. C'eſt pourquoy ſi vos paroles expriment vos penſées, vous prononcerez que cette propoſition envelope contradiction, & qu'elle eſt de la nature de ces autres, faire une montagne ſans valée, un bâton ſans deux bouts, une boule qui ne ſoit pas ronde, puis qu'il s'agit en celle-là d'ôter la matiere de la matiere même que l'on ſuppoſe.

La choſe eſt donc impoſſible dans la condition ſous laquelle elle eſt avancée: car ſi Dieu ôtoit l'air qui eſt entre les murailles, & n'y laiſſoit plus rien, vous devriez entendre que les murailles ſe toucheroient. Le vuide tel qu'on le propoſe ordinairement, eſt donc une chimere, puis que ſi un corps a plus d'étenduë qu'il n'en avoit auparavant, ce n'eſt pas qu'il contienne du vuide, mais bien d'autres corps

qu'il a peut-être receus, sans que vous les ayez pû discerner parmi cette matiere, dans laquelle ils sont entrez. De même si un corps n'est plus sous une si grande masse qu'auparavant, vous devez juger que certaines parties en sont sorties, & que les restantes se touchent plus immediatement : ce que vous estimerez faisable, si vous considerez qu'il n'est pas necessaire que tout ce qu'il y a au monde, & même auprés de vous, soit sensible, vû qu'il est asseuré que certaines personnes peuvent sentir quelque odeur, ou voir quelque couleur, lors que vous ne flairez ni ne voyez rien du tout. De là vous entendrez aussi une consequence de juger le monde sans bornes, qui est ce qu'on nomme infini, ou plûtôt indéfini, parce que de le concevoir avec des bornes, c'est ne rien concevoir au delà ; mais c'est ce qu'on ne sçauroit faire, puis qu'on ne sçauroit empêcher d'admettre encore de l'étenduë au dehors : c'est-à-dire qu'on ne sçauroit tellement limiter la matiere du monde, que je n'en conçoive encore d'autres au de-là des limites. C'est pourquoy à moins que la revelation Divine ne nous apprenne que le monde est borné, qui pour lors nous obligeroit de le croire sans le comprendre, étant obligez de captiver notre esprit sous le joug de la Foy, nous devons concevoir que le monde est indéfini.

Or vous devez sçavoir que c'est encore une consequence de notre doctrine, que de deux corps de pareille étenduë, com-

me du plomb & du bois, l'un ne contient pas plus de matiere que l'autre, encore que vous ayez plus de difficulté à empêcher l'un d'être meû vers la terre que l'autre, parce que cette sorte de mouvement n'est pas en quoy consiste la matiere.

CHAPITRE IV.

Du Progrés de la Matiere en général.

MEditant sur cette étenduë, & nous la representant à l'esprit distinctement, nous connoissons quelque chose d'extrême, quelque chose qui fait le milieu, & encore quelque chose qui fait l'autre extremité que nous distinguons clairement : ainsi nous reconnoissons des parties dans la matiere ; mais parce que quelqu'une de ces parties étant derechef examinées, on y fait encore une semblable division, nous jugeons qu'une des premieres parties est divisible dans d'autres, & celle-cy encore dans de moindres, parce qu'une de ces parties si petites qu'on se les voudra peindre, étant mise sur une surface unie, nous concevons toujours qu'elle ne la touche que d'un côté, quelque effort que nous faſſions du contraire. Quand donc nous aurons fait réflexion sur toutes ces pensées, nous ne sçaurions empêcher de reconnoître la matiere divisible à l'infini. Que si nous avons du scru-

pule à le dire, c'eſt à cauſe de la difficulté que nous ſentons de nôtre côté pour faire cette diviſion. Mais appliquant encore notre eſprit ſur ces parties de la matiere, & obſervant l'ordre qu'elles tiennent; parce que nous pouvons placer par penſée la premiere enſuite de la derniere, ce que nous concevons la faiſant paſſer par le milieu, ou bien les laiſſant toutes comme elles ſont, de-là nous concluons en nous-mêmes que la matiere eſt capable de mouvement, & par conſequent capable d'être en tel ordre & en telle poſture que nous nous la pourrions imaginer.

Ainſi les proprietez plus immediates de la matiere, ſont d'être diviſible, mobile, immobile & figurée.

Il faudroit être Geometre, pour entendre diſtinctement toutes les figures & toutes les diviſions de la matiere: toutefois parce que toutes ne ſont pas à notre ſujet, je ne ſuppoſe pas en vous cette ſcience; car il me ſuffira de vous faire concevoir aux occaſions, ce qu'il y aura d'utile dans les diviſions & dans les figures: c'eſt pourquoy j'épluchéray icy avec curioſité le ſeul mouvement.

CHAPITRE V.

Du Mouvement & du Repos.

AYant ſerieuſement médité ſur la nature du mouvement, il me ſemble que tout ce que nous pouvons dire pour expliquer la connoiſſance que nous en avons, conſiſte à dire qu'il eſt le paſſage d'un corps du voiſinage de certains êtres dans le voiſinage d'autres êtres. Et en cela je m'éloigne un peu du ſentiment du vulgaire qui le définit, le paſſage d'un corps d'un lieu en un autre; car il conçoit tous les corps logez dans une étenduë ou eſpace de laquelle ils different réellement; de ſorte qu'attribuant des parties à cette étenduë, il conçoit le corps mobile appliqué ſucceſſivement au lieu dont il eſt contenu. Cette penſée ſeroit raiſonnable, ſi ce qu'il ſuppoſe étoit vray: mais comme nous avons rejetté cette prétenduë extenſion, parce qu'elle eſt la matiere même, nous ſommes obligez de conſiderer cette mobilité à l'égard des parties de la matiere, & non pas de ce lieu imaginaire qui n'a point de parties, puis qu'il n'a pas d'extenſion. Se mouvoir donc, c'eſt ſe détacher de certaines parties d'un corps, pour s'appliquer à d'autres: & parce que tout détachement eſt reciproque, c'eſt-à-dire qu'un corps ne ſe ſçauroit détacher d'un autre, que cet autre ne ſe détache en même temps de luy; il s'enſuit que l'on ne ſçauroit concevoir qu'un corps ſe meu-

ve au reſpect d'un autre, que cet autre ne ſe meuve au reſpect de celui-cy; & par conſequent ſi je fais une piroüette dans le monde à l'entour de mon propre centre, ou bien ſi je demeure ſans bouger dans le même lieu (ce qui eſt encore la même choſe) il s'enſuit à cauſe que les parties du monde qui m'environnent ſe détachent de certaines parties de la ſurface de mon corps pour s'appliquer à d'autres; il s'enſuit, dis-je, la même choſe, ſi je me ſuis meu dans le monde autour de mon centre, que ſi toutes les parties du monde ſe ſont meuës à l'entour de moy. Vous ne ſçauriez donc prononcer que l'un ſe meuve plûtôt que l'autre, ſi ce n'eſt ſous certaines conſiderations, dont la meilleure que vous puiſſiez avoir, c'eſt d'attribuer le mouvement au corps, dans lequel eſt la cauſe du détachement, & le repos à l'autre. C'eſt pourquoy lors que dans le monde quelqu'un fera une piroüette, vous direz que c'eſt cet homme-là qui ſe meut, & non pas le monde, parce que c'eſt luy qui eſt la cauſe du détachement: Nonobſtant cette regle, toutefois pour diſcerner le corps mobile d'avec l'immobile, ſi un homme dans un bateau étoit emporté au courant de l'onde & de l'air, encore qu'il ne ſe détache pas des parties du corps voiſin qui l'environne; ou ſi un autre dans un fleuve fait autant d'effort pour monter contre le fil de l'eau, comme le fleuve en employe à l'entraîner vers le bas; car quoy qu'il demeurât tou-

jours vis-à-vis le même endroit du rivage, il ne laisseroit pas de se remuer, puis qu'il se détacheroit continuellement de certaines parties d'eau pour s'appliquer à d'autres, & que la cause de ce détachement seroit en luy. Cependant on peut dire que ce nageur seroit immobile, si l'on le compare avec les parties du rivage vis-à-vis desquels il correspond toujours; & mobile ce navigeur, considerant qu'il s'éloigne d'un certain endroit du bord: Mais de sçavoir si on a raison d'attribuer du mouvement ou du repos à un corps, le comparant avec quelque chose éloignée, plûtôt qu'à ce qui l'environne immediatement, je m'en raporte. En tout cas ce n'est qu'une question de nom, & c'est pendantesquement disputer d'une façon de parler, de laquelle quand quelqu'un se sert sans s'expliquer davantage, on n'est pas obligé de luy donner une interpretation plûtôt qu'une autre.

CHAPITRE VI.

Des causes du Mouvement & du Repos.

LA Foy nous enseigne que Dieu a créé toutes choses dans le temps, donnant certains mouvemens à quelques parties du Monde, qu'il a dénié à d'autres parties. Elle nous apprend en second lieu, que comme il n'y auroit rien sans luy que luy-même, s'il ne continuoit toujours

a'ction par laquelle il nous a tirez du neant pour nous conſerver, que nous ceſſerions d'être tout à coup. Ce que connoiſſant, nous ne ſommes plus en peine de la cauſe premiere de tout ce que nous remarquons dans la machine de l'Univers, parce que nous croyons qu'il ſuit la regle des volontez de Dieu. Toutefois quand nous conſiderons les êtres hors de luy, & ſeulement ſelon notre façon de raiſonner, parce que nous nous appercevons comment le Monde auroit pû être auparavant notre naiſſance, nous penchons à croire qu'il étoit comme il eſt aujourd'hui; & lors qu'en remontant vers nos premiers Peres, nous recherchons encore quel il auroit été, nous le figurons encore le même: car ne pouvant jamais faire le ſaut de l'être au non-être, nous ne ſçaurions établir le Monde ſi ancien, que nous ne le puiſſions concevoir encore plus vieux, c'eſt-à-dire éternel, d'un éternité pour le moins anterieure. Enſuite de cela ſi nous raiſonnons ſur ſa future deſtinée, nous nous perſuaderons qu'il doit toujours durer, pour deux cauſes; la premiere, parce qu'il ne nous eſt pas intelligible que ce qui n'a pû ſortir du neant y puiſſe entrer; & la ſeconde, parce que nous ne ſçaurions imaginer ce rien auquel il faudroit qu'il fût reduit; tant il eſt vray que nous ſommes enclins à concevoir qu'une choſe étant en certaine façon, elle y doit demeurer. Or cette propenſion naturelle, puis qu'on ne la ſçauroit con-

vaincre d'erreur, nous doit faire penſer que ſi une choſe eſt immobile, elle le doit toujours être, & qu'étant quarrée elle doit durer quarrée ; car il eſt certain que cette choſe peut demeurer de la ſorte à l'avenir, puis qu'elle y a demeuré juſqu'à preſent : Nous devons bien plûtôt nous étonner des nouveautez, & rechercher la cauſe du changement, que de la durée des choſes qui devoient perſiſter dans l'état où elles étoient, à cauſe qu'elles y étoient. Ce que ſi nous obſervons, ſuppoſé qu'un corps ait autrefois été avec le mouvement, nous devons juger qu'il doit toujours continuer de ſe mouvoir : De même s'il avoit autrefois été en repos, nous devrions juger qu'il y a donc perſeveré, & conclure par là le mouvement perpetuel de ſa nature. L'experience même des choſes que nous mouvons, nous rend cette verité trop claire ; Par exemple, une pierre laquelle continuë de ſe mouvoir, pour cela ſeulement qu'à l'aide de notre main, elle a déja commencé, & continuë toujours de ſon agitation prompte ou lente, ſelon qu'elle a commencé avec viteſſe ou lenteur. C'eſt pourquoy quand nous voyons qu'un corps s'arrête, c'eſt alors ſeulement que nous devons en rechercher la cauſe.

CHAPITRE VII.

Du ralentiſſement du mouvement.

NOus reconnoiſſons divers degrez de viteſſe dans le mouvement, & en même temps divers degrez de force, avec laquelle un corps peut tendre vers un certain endroit lequel s'appelle peſanteur, lorſqu'il eſt porté vers la terre; quoy qu'on ne ſe ſerve pas de ce nom pour expliquer l'action de toutes ſortes de mouvemens, cela dépend toutefois de notre liberté, car nous ne reconnoiſſons pas de difference entre l'effort d'un boulet pouſſé par un Canon contre la muraille d'une Ville, & celuy qu'il fait tombant de haut en bas, puiſqu'en ces deux rencontres l'action du boulet eſt de preſſer le corps qu'il trouve à ſon paſſage. Nous nous ſervirons donc de ce mot pour expliquer generalement l'effort par lequel un corps tend d'un lieu en un autre, & du mot de lieu ſemblablement, par lequel toutefois je n'entens pas cet eſpace dans lequel le vulgaire croit que le corps ſoit logé, mais ſeulement la ſurface du corps environnant. De plus pour prevenir certains ſcrupules que vous pourriez avoir dans ce que je vais dire, je vous avertis que je ne traitte ici du mouvement qu'en general, reſervant de parler en un autre lieu de cet effort de la matiere pour tendre vers la

terre. C'eſt pourquoy à preſent je ſouhaite que vous ne le conſideriez point du tout, & que vous laiſſiez aux corps une indifference à toutes ſortes de mouvemens.

Donc dans cette ſuppoſition, ſi nous jugeons de la peſanteur d'un corps comme de la force que nous avons de nous mouvoir, & de celle par laquelle un corps eſt porté vers la terre, ce corps étant meu, & rencontrant dans ſon chemin quelque autre corps immobile, & qui par conſequent reſiſte plus ou moins, pourvu que ſa reſiſtance n'excede pas la peſanteur, ou ſi vous l'aimez mieux, la force du mobile, il en ſera emporté, & ſa peſanteur ſera diminuée de la quantité de la reſiſtance qu'elle aura rencontré dans l'obſtacle à qui elle aura communiqué ce qu'elle a perdu de mouvement par ce choc; de même qu'un poids allant vers le bas comme quatre livres, & traînant aprés ſoy un contrepoids qui reſiſte comme une livre, il n'ira plus que comme trois livres, ne ſera plus capable de traîner pour le plus que trois livres, & continuëra de ſe mouvoir de même qu'il a commencé, auſſi-tôt qu'il a ceſſé d'avoir en la donnant la peſanteur de l'une des quatre livres contre le corps qui au même temps a commencé de ſe mouvoir comme une; ce corps donc qui vient d'acquerir du mouvement, continuëra de ſe mouvoir avec la même force qu'il a commencé, & enfin perſevereront tous deux, juſques à ce que rencontrant

d'autres

d'autres corps, ils leur communiquent encore du mouvement au préjudice du leur, qu'on concevra diminuer à meſure, & ſe perdre enſuite tout à fait, quand avec le peu de mouvement qu'il leur reſtera, ils viendront à rencontrer des corps de telle reſiſtance, qu'ils leur départiront à la fin tout le mouvement qu'ils avoient. Ainſi l'on entendra comment le mouvement ſe doit rallentir dans un corps, à proportion qu'il le communiquera à d'autres, leſquels de leur côté continuëront de ſe mouvoir, juſqu'à ce qu'ils ayent encore donné tout leur mouvement. De cette explication il eſt facile à juger que dans le Monde le mouvement n'augmente ni ne diminuë, puiſque ce qu'un corps en perd, ſe conçoit poſſedé par un autre.

Pour confirmation de cette doctrine, & pour vous faire entendre qu'un corps ne ceſſe de ſe mouvoir que parce qu'il a donné ſon mouvement à un autre, vous n'avez qu'à remarquer que diſpoſant un mobile en ſorte ſeulement qu'il ait à déplacer moins de parties du milieu, deſlors il ſe meut beaucoup plus long-temps que s'il étoit continuellement appliqué à de nouvelles parties. Ainſi ayant employé moins de force pour faire tourner une rouë de dix pieds de circonference, que je n'en aurois employé pour jetter une pierre peut-être à quarante pas de moy; j'ay vu la rouë faire plus de deux cens tours à l'entour de ſon eſſieu; d'où s'enſuit qu'une partie de la circonference s'étoit

meuë dans l'étenduë de plus de deux mille pieds. Cette roüe étoit de bois de Chêne, construite par un Menuisier, à la façon des autres, fuselée de rayons, & la plus ronde que son Art avoit pû : elle étoit soûtenuë d'un essieu de fer qui la traversoit, dont les pivots arrondis à la Lune avoient un demi-poulce de diametre, & s'appuyoient sur deux pieces de bois de trois poulces. Au lieu de cette structure, si l'on avoit supposé.....

FIN.

TABLE

Du ſecond Tome des Oeuvres de M. de Cyrano Bergerac.

Hiſtoire Comique des Etats & Empire de la Lune. pag. 1.
Hiſtoire Comique des Etats & Empire du Soleil. 125

LES NOUVELLES OEUVRES de Monſieur de Cyrano Bergerac.

*A Monſieur * * * Sur le faux bruit qui courut de la mort d'un grand Guerrier.* 315
Lettre d'Amour, 317
Autre, 318
Autre pour Soucidas, contre un Partiſan qui luy avoit refuſé de luy prêter de l'argent, 319
Autre, Regret d'un éloignement, 321
Lettre d'Amour, 322
Autre, 324
Autre, Reproche à une cruelle, 328
Autre, 329
Autre, ſur le blocus d'une Ville, 330
Entretiens pointus, Preface, 332

TABLE.

Fragment de Physique.
L'idée générale de la Physique, premiere Partie, 337
Seconde Partie de la Cosmographie, 348
Chapitre I. *De la Physique, & de son origine,* 353
Chap. II. *Du progrés de la Physique, & avis pour la conduite de celuy qui y étudie,* 361
Chap. III. *Des Principes des Etres sensibles, ou de la matiere,* 364
Chap. IV. *Du progrés de la matiere en général,* 368
Chap V. *Du mouvement & du repos,* 370
Chap. VI. *Des causes du mouvement, & du repos,* 372
Chap. VII. *Du ralentissement du mouvement,* 375

Fin de la Table.